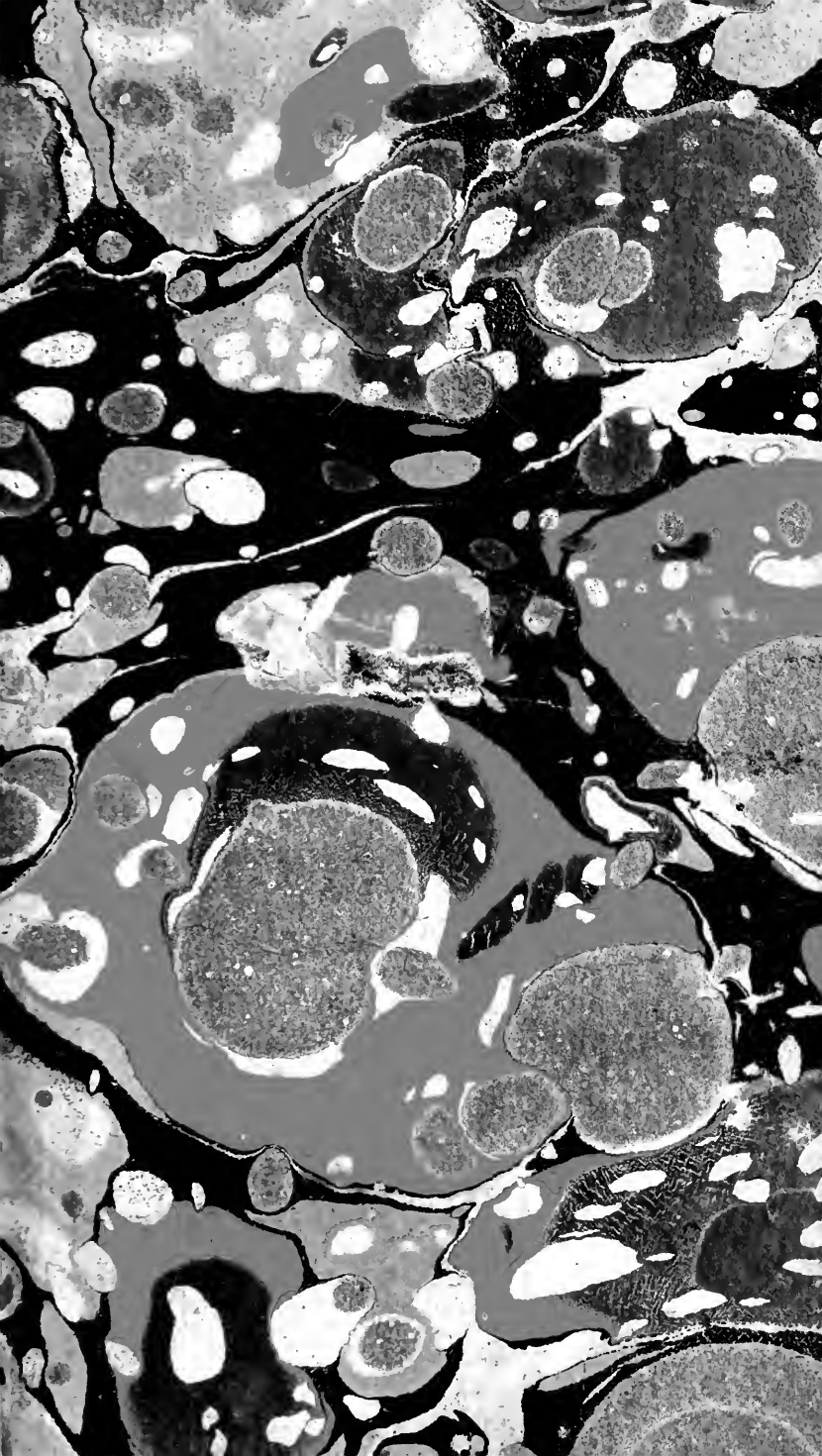
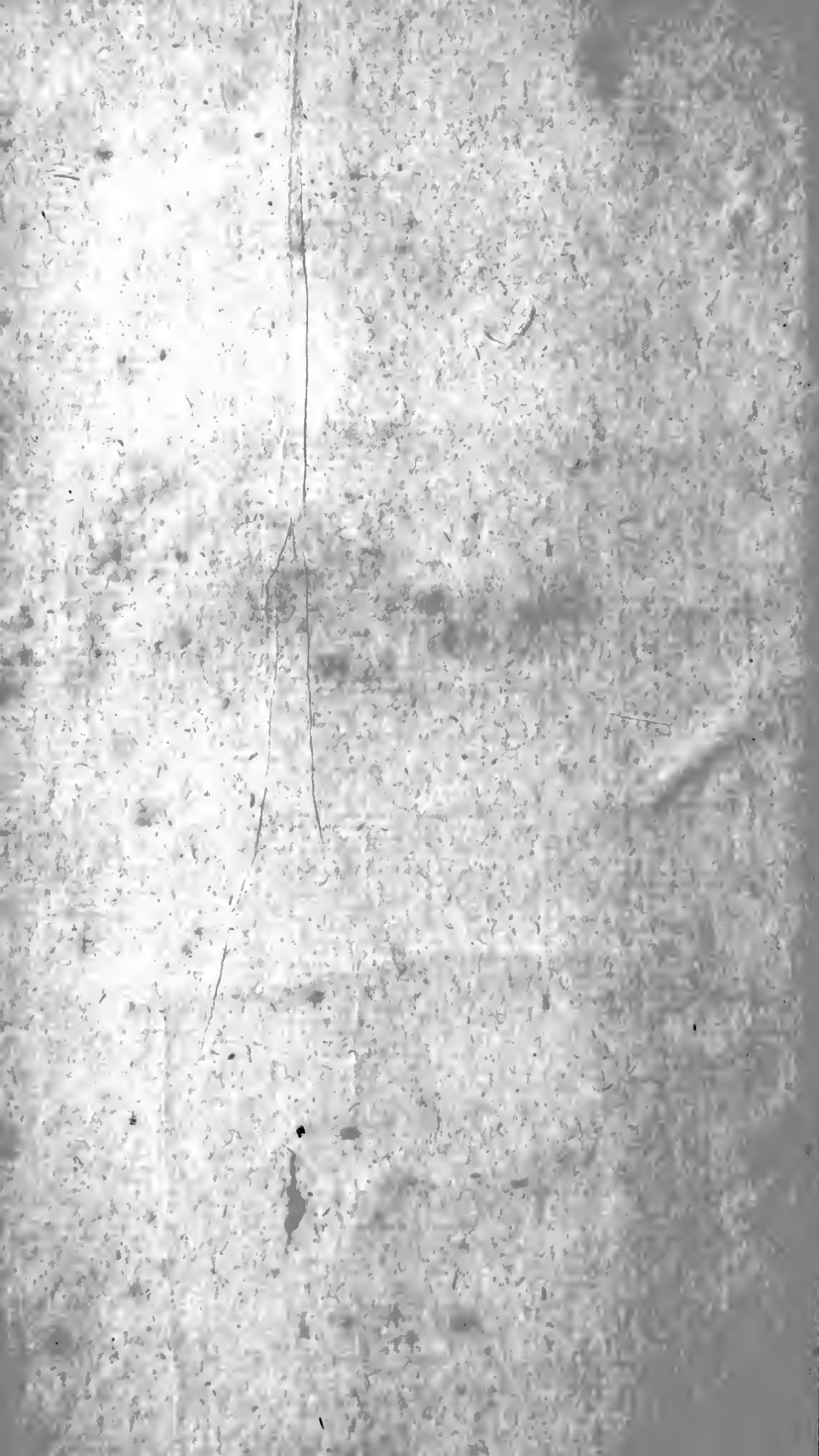


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottawa





2nd



MANUEL
ÉPISTOLAIRE.

TOME SECOND.

THE NEW YORK

LIBRARY OF THE

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

NOUVEAU
MANUEL
EPISTOLAIRE,

RENFERMANT,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE ;

*Des MODÈLES DE LETTRES sur
les différens Sujets qui se présentent
dans la vie ;*

AVEC QUELQUES AVIS
Sur le *Cérémonial* qu'on doit y observer.

NOUVELLE ÉDITION, augmentée d'un grand nom-
bre de *LETTRES* qui n'avoient pas encore vu
le jour.

TOME SECOND.



A C A E N ;

Chez G. LE ROY, Imprimeur du Roi, à
l'ancien Hôtel des Monnoies. 1737.



AVEC APPROBAT. & PRIVILÈGE DU ROI.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ

1285

C4

1787

n.2

coll. spec.



NOUVEAU
MANUEL
ÉPISTOLAIRE,
OU
MODELES DE LETTRES
Sur différens sujets.

FÉLICITATION
(*LETTRÉS de*).

I. LETTRE à Monseigneur LE DAUPHIN
Sur ses premières Victoires.

Décembre 1688.

ONSEIGNEUR,

Personne n'a été plus touché que moi des
succès dont Dieu a couronné vos premières
armes. La paix depuis long-tems étoit à-charge

Tom. II.

A

à votre courage ; vous reteniez à regret des vertus qui devoient éclater.

Vous avez commencé, MONSEIGNEUR , comme les autres finissent. Votre génie vous a conduit, & votre application vous a tenu lieu d'expérience. Les Places que vous avez forcées paroissent impenetrables , & vos ennemis invincibles : Vous avez fait-voir que rien ne peut vous résister.

Le destin du Roi & le vôtre sont de vaincre. Mais vous ne vous êtes pas fait moins d'honneur par votre bonté, votre modestie, votre vigilance , que par votre intrépidité & votre courage. Nous sommes forcés , MONSEIGNEUR , d'estimer autant vos vertus que vos victoires. Vous avez pris des villes , & vous avez gagné des cœurs.

Ayant eu le bonheur de voir croître dès votre enfance de si grandes qualités , souffrez , MONSEIGNEUR , que je m'intéresse plus qu'un autre à la conservation de celui qui les possède.

Je suis avec un profond respect , &c.

N. B. *Le fonds de cette Lettre est de Fléchier, dont nous avons pris la liberté de couper les phrases, pour les rendre plus conformes au ton d'une Lettre.*



II. LETTRE de M. le Duc de MONTAUSIER,

A M.^{gr} LE DAUPHIN,

Sur la prise de Philisbourg.

MONSIEUR,

Je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philisbourg ; vous aviez une bonne armée , une excellente artillerie , & *Vauban*. Je ne vous en fais pas non-plus sur les preuves que vous avez données de bravoure & d'intrépidité ; ce sont des vertus héréditaires dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral , généreux , humain , faisant-valoir les services d'autrui , & oubliant les vôtres. C'est sur quoi je vous fais mon compliment.

III. LETTRE

A Monsieur le Cardinal d'ESTRÉES,

Nommé Abbé de St Germain-des-Prés.

Avril 1706.

MONSIEUR,

Votre Eminence a reçu comme une grace ; l'Abbaye que le ROI vient de vous donner comme une récompense. Il n'y a presque point de pays en Europe , où Elle n'ait fait les honneurs de la France , & rendu des services à la Patrie.

Il est juste que vous commenciez à recueillir & à goûter dans le repos les fruits de tant d'utiles travaux. Vos négociations ont assuré votre gloire , & nous ne faisons plus de vœux que pour votre conservation.

Votre Eminence voit dans sa famille tous les talens & tous les honneurs ; il y auroit de quoi en illustrer plusieurs autres. Il ne lui reste plus qu'à jouir , dans une vie saine & tranquille , des bienfaits qu'Elle a reçus , ou qu'on lui prépare.

Je suis , &c. &c.

N. B. *Le fonds de cette Lettre est encore de Fléchier.*

IV. LETTRE DE FÉLICITATION ,

Sur une Charge obtenue.

VOTRE vertu, MONSIEUR , vient enfin d'obtenir la récompense qui lui étoit due. Je m'en réjouis avec tous vos Amis. La Fortune , en vous élevant , n'a fait que remplir nos desirs & vous donner ce que vous méritez. Vous ferez autant d'honneur à votre place , qu'elle vous en fait à-présent. J'espère que vos nouvelles occupations n'effaceront point de votre souvenir un Ami sincère , & qui se réjouit de vos succès encore plus que des siens propres , &c. &c.



V. AUTRE LETTRE sur le même sujet.

VOTRE prédécesseur , MONSIEUR , fut l'un des Magistrats les plus honnêtes & les plus justes du Parlement de ***. Sa place est remplie par un successeur digne de l'occuper. Je vous en félicite , & j'en félicite le corps qui vous a adopté & dont vous justifierez l'estime. Vos Amis jouiront un peu moins de vous ; mais votre esprit qui s'étend à tout , aura assez de ressources pour paroître quelquefois dans leur société avec toute sa vivacité & ses agrémens. L'homme public ne fera pas tort à l'homme aimable , & nous applaudirons avec plaisir à l'un & à l'autre , &c.

VI. LETTRE 1^{re} de M. DE V***

A M. DU BELLOI, sur le succès de sa Tragédie
du SIÈGE DE CALAIS.

JE suis presque aveugle , MONSIEUR ; j'ai encore des oreilles , & les cris de la Renommée m'ont appris vos étonnans succès. J'ai un cœur qui s'y intéresse. Je joins , quoique très - éloigné , mes vives acclamations à celles de toute la France. Jouissez constamment & longuement de votre bonheur & de votre mérite. Il ne vous manque que d'être dénigré par l'Envie , pour mettre le comble à votre gloire. Je vous embrasse sans cérémonie ; il n'en faut point entre Confrères , &c.

VII. LETTRE II^e DU MÊME AU MÊME;*Sur la reprise du Siège de Calais.*

A peine je l'ai lu, mon cher CONFRERE, que je vous en remercie de tout mon cœur. Je suis tout-plein du retour d'*Eustache de St-Pierre*, & des beaux vers que je viens de lire. . . Que vous dirai-je ? votre Pièce fait-aimer la France & votre personne. Voilà un genre nouveau dont vous ferez le pere. On en avoit besoin, & je suis vivement persuadé que vous rendez service à la Nation. Recevez encore une fois mes tendres remerciemens, &c. &c.

N. B. L'auteur de cette Tragédie pouvoit-il & devoit-il s'attendre, après des éloges en apparence si sincères & ainsi répétés, que le Philosophe de Ferney se rétracteroit, comme il a fait, après sa mort, & qu'il diroit, que « le *Siège de Calais* ne se jouoit plus & » n'étoit bon à être joué qu'à Calais » ? Fiez-vous, après cela, aux cajoleries de certains Ecrivains.

VIII. LETTRE DE BENSERADE,

A M. LE CAMUS, Evêque de Grenoble;

Sur sa promotion au Cardinalat.

MONSIEUR,

Il faut avouer que Sa Sainteté & votre Eminence se font honneur l'une à l'autre. On ne s'attendoit pas ici de vous trouver sur la liste des Cardinaux ; & le Pape nous auroit bien

EPIST... FÉLICITATION.

moins surpris, s'il vous eût mis dans les *Litanies*, que dans le Sacré-Collège. Il n'auroit en cela qu'anticipé sur la fonction de quelqu'un de ses successeurs. Il n'y a rien de si pur que votre promotion, & rien de si désintéressé que nos complimens. Votre pourpre n'ajoute rien à notre vénération; & nous irons toujours à vous comme l'on s'adresse aux Saints: pour les Cardinaux, on ne les prie plus, le tems en est passé. Je suis, &c. &c.

IX. LETTRE de M. le Duc du Maine

A LOUIS XIV,

Pendant la Campagne de 1678.

SIRE,

Si Votre Majesté continue de prendre des villes; cela est décidé, il faut que je sois un ignorant. Car M. le Ragois (son Précepteur) ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive; & je ne quitte la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, que pour aller faire un feu-de-joie.



X. LETTRE de Mad^e. la Duch. du Maine

A M. le Duc DE VENDÔME,

Sur le gain de la Bataille de Villa-viciosa.

SIL m'étoit aussi facile de faire une belle Lettre, qu'il vous est aisé de rétablir les Rois, que d'heureuses pensées je vous enverrois sur la grande nouvelle que nous apprenons de *Villa-viciosa* ! Mais il s'en faut bien que j'aie une facilité si rare. Il vous est plus aisé de gagner une bataille, qu'à moi d'écrire un trait d'esprit. &c. &c.

XI. LETTRE de M. de Voltaire

A M. le Marquis d'ADEMANT,

*Nommé Grand-Maitre de la Maison de Madame la
Margrave de BAREITH.*

L n'est chère que de vilain, Monsieur le GRAND-MAÎTRE. Vous écrivez rarement ; mais aussi quand vous vous y mettez, vous écrivez des Lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers ; les talens ne se rouillent pas auprès de votre adorable Princesse. Je vous fais mon compliment sur la dignité de son Grand-Maitre. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser les premières pièces de cet édifice : ne m'oubliez jamais auprès de Monseigneur & de S. A. R. Je voudrois leur pouvoir faire

ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un Frere qu'il faudra toujours regarder comme un grand -Homme, quoi qu'il en arrive, & dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé. &c.

XII. LETTRE à M. le Maréchal de *Villars*,

Nommé Chevalier des Ordres du Roi, après la pacification des troubles des Cevennes.

Janvier 1705.

MONSIEUR,

LE ROI vous a reçu comme vous le méritiez ; nous nous y attendions. Le service que vous veniez de rendre annonçoit le bon accueil, & devoit vous assurer de la récompense. Toute justice a été accomplie : Vous voilà, *Monseigneur*, Commandeur des Ordres du Roi & Duc en fort peu de jours. Cette Province qui vous doit sa tranquillité, partage toute votre joie. J'entre dans ses sentimens. Personne n'a reçu de vous des témoignages plus sincères d'affection & de confiance, que ceux dont vous m'avez honoré : personne aussi ne s'intéresse autant que moi à votre élévation & à votre gloire.

Je suis, &c.

N. B. Le fonds de cette Lettre est de Fléchier, ainsi que les deux suivantes.



XIII. LETTRE AU MÊME.

Juin 1757.

MONSEIGNEUR,

JE m'étois toujours bien attendu que vous feriez parler de vous ; mais je ne croyois pas que ce fût & si tôt & si-haut. A peine êtes-vous arrivé , que vous avez entrepris ce qu'on n'avoit guère osé tenter , ou ce qui l'avoit été vainement. Point de barrière si impénétrable que vous ne forciez ; les Rivières & les lignes ne mettent point l'Allemagne à couvert des forces étrangères : vous passez tout , vous forcez tout dès l'entrée de la campagne. Vous voilà donc à Rastadt dans le Palais du Prince de *Bade* , ou plutôt dans le vôtre ; bien tranquille & bien à votre aise ; prêt à vous promener dans le *Wirtemberg* , & peut être à passer jusqu'au *Danube*. Les suites d'un si heureux commencement ne peuvent qu'être glorieuses. Je vous en félicite d'avance. &c.

XIV. LETTRE A M. le *Pelletier* ,

Nommé Prem. Président au Parlem. de Paris.

(*Avril 1707*).

MONSIEUR,

AGRÉEZ que je prenne part à la joie publique. La réputation de votre sagesse , de votre droiture , avoit prévenu tous les esprits en votre

ÉPIST... *FÉLICITATION.* II

faveur. On vous désignoit comme un homme fait pour être à la tête du premier Tribunal du Royaume. Le Roi vous y a placé. Les Peuples s'en réjouissent, par l'idée qu'ils ont de votre équité, & par la protection qu'ils attendent de votre bienfaisance.

Je suis, &c. &c.

XV. LETTRE du SECRÉTAIRE D'UN BUREAU,

A M. l'Abbé de **,

*Nommé à l'Abbaye de ***.*

JE m'empresse, MONSIEUR, de vous annoncer que le Roi vous a nommé à l'Abbaye de ***. M. l'Abbé de **, votre ami, vouloit vous donner cette agréable nouvelle ; mais je n'ai voulu me reposer sur personne, d'un soin qui m'est si cher. Je me serois dérobé la moitié du plaisir que me fait votre nomination, si je ne vous l'avois apprise moi-même. J'en suis d'autant plus charmé, qu'à la joie de vos Amis se joint le suffrage flatteur du Public.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XVI. LETTRE de M. L'ABBÉ ***,

A Monsieur DE **,

Dont la Fille s'étoit faite Carmélite.

LE sacrifice est consommé, MONSIEUR. Mlle votre Fille a prononcé ses vœux avec la joie d'une

Princesse qui iroit occuper un Trône. Son air ferein , sa phyſionomie noble & animée , ſa voix ferme & touchante ont beaucoup ajouté à l'attendriſſement que cette cérémonie a inſpiré à tous les Spectateurs. Il n'y manquoit que le plaisir d'y voir celui pour qui *Sœur Thérèſe* conſerve , malgré ſa réſignation , le ſouvenir le plus tendre ; celui qui ſeul pourroit lui faire regretter le monde ; ſi la Religion ne venoit en même tems l'aſſermir & la conſoler.

J'ai l'honneur d'être , &c.

XVII. LETTRE d'un *Évêque* de Provence

A M. MOLÉ ,

Premier Préſident du Parlement de Paris.

COMME je ſuis , MONSIEUR , au bout de la France , les nouvelles du monde y arrivent bien-tard. Vous ne trouverez donc pas mauvais que je n'aie pas été des premiers à vous témoigner ma joie ſur une place que tous les Gens-de-bien vous deſiroient. Si elle vous ôte votre repos & vous expoſe à beaucoup de travaux , elle vous donne auſſi le moyen de défendre l'innocence opprimée , de corriger beaucoup d'abus , & de ſeconder les intentions de ceux qui travaillent pour l'avantage de la Religion. L'Égliſe aura en vous un protecteur de ſa liberté & de ſes droits ; & en conſervant l'autorité du Prince , vous

sçauvez maintenir celle de J. C. par qui les Princes règnent.

Je suis, &c. &c.

XVIII. LETTRE

*Au Rev. Pere S***, élu Provincial.*

MON TRÈS-REVEREND PERE,

CE n'est point pour vous féliciter d'avoir été élevé à la place de Provincial, que j'ai l'honneur de vous écrire : je sçais que votre vertu est au dessus de toutes les dignités, & que votre modestie vous fait craindre toutes celles qu'elle mérite. Mais je ne sçauois trop féliciter les Peres de cette Province, d'avoir choisi un Chef tel que vous, l'amour & le modèle de ses inférieurs. Votre élection assure leur bonheur : vous les regardez comme des enfans chéris, & ils ont en vous le plus tendre & le plus respectable de tous les Peres.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, &c.

XIX. LETTRE

A UN AMI, sur le gain d'un Procès.

JE vous croyois, mon cher AMI, tout occupé de littérature, & vous ne l'étiez qu'à combattre l'hydre de la Chicane. Voila enfin votre Procès gagné. Je vous félicite de votre victoire;

vous êtes fait pour tous les succès. Vous aviez commencé par vous battre contre les Cerbères du Parnasse ; vous avez fini par terrasser ceux du Barreau. J'espère que désormais les Critiques & les Procureurs vous laisseront tranquille , & que vos Amis jouiront davantage de vous , &c. &c.

XX. LETTRE DE COMPLIMENT

A M. le Maréchal DE CREQUI, sur la prise de Fribourg.

MONSEIGNEUR,

GRACES à votre valeur , voilà la campagne finie aussi glorieusement qu'elle a été commencée. Ce qui ne sembloit possible qu'au Roi seul, vient d'être exécuté par votre courage. Il vous suffisoit , MONSEIGNEUR, pour mettre votre gloire en sûreté, d'avoir rendu inutile la plus grande armée que nos ennemis aient jamais eue. Vous avez fait plus : vous avez ajouté à une conduite si sçavante , la conquête d'une des plus fortes Places de l'Empire. La joie d'un événement si glorieux , est universelle , & le bonheur que vous procurez à l'État, augmente par le plaisir que l'on a de le tenir de vous. Je n'ose me flatter que , parmi tant d'acclamations , les miennes puissent être remarquées. Vous travaillez si-bien à vous immortaliser vous-même , que les éloges des Beaux-Esprits vous deviennent inutiles , &c. &c.

XXI. LETTRE de M. de Voltaire

A M. le Comte de TRESSAN,

Nommé Gouverneur de la Lorraine - Allemande.

JE vous fais mon compliment , comme mille autres , mon très-aimable Gouverneur , & je crois vous être plus sincèrement & plus tendrement attaché que les mille autres. Je défie qui que ce soit au monde de s'intéresser plus à vous que moi. Vous voilà Gouverneur de la Lorraine-Allemande ; mais pourquoi n'êtes-vous pas Gouverneur de mon petit pays de Gex ? Pourquoi *Tiyre* ne fait-il pas paître ses moutons sous un *Pallion* tel que vous ? ... La Lorraine-Allemande vous fait-elle oublier l'Académie Française dont vous seriez (*) l'ornement ? Quoique je n'aime guères la Ville de Paris , il me semble que j'en ferois le voyage pour vous donner ma voix.

Adieu , MONSIEUR ! Daignez , dans le chaos , dans la décadence , dans le tems ridicule où nous sommes , me fortifier contre ce pauvre siècle par votre esprit qui est du bon tems.

(*) M. le Comte de *Tressan* n'étoit pas encore membre de ce Corps distingué.



X X I I . L E T T R E

*A un HOMME-DE-LETTRES, qui avoit obtenu une
place à l'Académie de Rome.*

M O N S I E U R ,

JE félicite l'Académie de Rome d'avoir acquis un homme comme vous; elle augmente son lustre , sans rien ajoûter à votre gloire. Je vous croyois depuis long-tems de cette compagnie , d'autant plus que vous avez fait-valoir le mérite de plusieurs ses Membres. Les talens , à ce que je vois , peuvent exister long-tems sans que les hommes y fassent attention. Cet acte de justice de la part d'une Société étrangère, fera sans-doute imité par nos Académies. Je verrai avec plaisir entasser sur votre tête des honneurs littéraires si mérités & dus depuis longues-années à vos travaux, &c. &c.

Voir les Lettres xxxii & lxi du présent Article.

X X I I I . L E T T R E

*A un ECCLÉSIASTIQUE très - pieux , nommé à
l'Evêché de ***.*

M O N S E I G N E U R ,

Si l'on entroît dans vos sentimens, il faudroit vous écrire des Lettres de condoléance, au lieu de complimens de félicitation. Nous ne sçaurions

cependant prendre part à la douleur que votre modestie vous inspire; & vous ne sçauriez empêcher que tout le monde se réjouisse, tandis que vous vous affligez. On pense généralement que le Roi ne devoit pas laisser dans l'obscurité une personne si capable de servir l'Eglise. Vous en avez le desir, ainsi que le talent; & le Diocèse confié à vos soins ne peut qu'être heureux, d'être gouverné par un homme tel que vous. &c. &c.

XXIV. LETTRE de M. l'ABBÉ C**

*A M. **, qui avoit obtenu un Emploi dans les Finances.*

JE ne vous dirai point, MONSIEUR, combien j'ai été touché de la nouvelle que vous m'annoncez: un cœur comme le vôtre devinera aisément ce que le mien a senti. Il est heureux pour vous d'avoir trouvé, dans ce siècle d'égoïsme & d'intérêt personnel, des hommes officieux & bien-faisans qui se sont oubliés pour vous servir. Vous méritiez de tels Amis. J'approuve fort le projet que vous avez fait pour prouver votre reconnaissance à M. le Duc de **. Je vous envoie les *Vers* que vous me demandez pour lui; & je suis charmé d'avoir trouvé cette occasion de vous donner le moyen d'acquitter votre dette, &c. &c.



XXV. LETTRE A UN AMI,

Qui avoit obtenu une Place de distinction.

IL est heureux, MONSIEUR, de servir un Prince qui sçait distinguer les hommes. Rien n'échappe à ses yeux, & vous en avez reçu des témoignages dans la place que vous venez d'obtenir. Tous les connoisseurs louent son choix, & la joie publique doit augmenter la vôtre. &c.

XXVI. LETTRE à un Lieutenant-Général,

Qui venoit d'obtenir ce Grade par une grande action.

MONSIEUR,

Il sembloit, après une longue suite d'actions, que votre valeur fût parvenue à son dernier période, & qu'on ne dût plus rien en attendre. Mais vous venez d'éprouver que le passé n'étoit que le prélude de l'avenir. Ce que nous appellions l'excès du courage, n'en étoit que les prémices. Un Prince tel que le nôtre devoit connoître & employer vos talens. C'est ce qu'il a fait en vous confiant l'Armée de ***. Ce poste vous servira sans doute de degré pour monter au comble des honneurs militaires. Je l'espère autant que je le desire. &c. &c.



XXVII. LETTRE

A M. le Maréchal-Duc DE BERWICK ;

Sur la Victoire d'Almanza.

MONSIEUR,

Vous venez de gagner une bataille complète & glorieuse dans toutes les circonstances. Vous avez rendu quelque service par cette victoire à la Couronne d'Espagne. Vous n'avez pas mal fait votre cour au Roi, votre Maître, à Versailles ; & le Roi, votre Souverain, en paroît presque aussi content ici, que si vous l'aviez gagnée aux portes de Londres pour son rétablissement.

Je ne sçais comment vous vous trouvez de tout cela ; mais pour moi, je vous en fais de bon cœur mon compliment.

Il est vrai que vous vous portez bien, & que dans une mêlée où vous avez eu le plaisir de vous fourrer bien avant, vous n'avez pu vous faire donner quelque balafre au milieu du visage, ou parvenir à quelque incision cruciale au haut de la tête ; & ce n'est pas contentement pour un homme avide de gloire. Je vous conseille pourtant de ne vous en point chagriner, & de prendre le tout en patience.

J'avois cru, lorsque vous vous fîtes naturaliser en France que c'étoit pour mettre à couvert vos biens immenses en cas d'accident : mais je

vois bien que ce n'étoit que pour pouvoir exterminer sans scrupule tout autant d'Anglois de la Reine *Anne*, qu'il s'en trouveroit en votre chemin; & c'est fort bien fait à vous, &c. &c.

N. B. *Nous ignorons l'Auteur de cette Lettre. Nous la croyons de l'ingénieux Hamilton. On en trouvera, au N° XLVI, une autre sur le même sujet, imitée de Fléchier.*

XXVIII. RÉPONSE D'UN ÉVÊQUE,
A UNE LETTRE DE FÉLICITATION
de M. de *Bussi-Rabutin*.

LE Compliment que vous avez bien voulu me faire, MONSIEUR, est un des meilleurs revenus de l'Évêché que je dois aux bontés du Roi. Il est bien flatteur pour moi, qu'un homme de votre qualité & de votre mérite prenne part à ce qui m'intéresse. J'en ai toute la reconnoissance possible; je ne vous oublie point dans les prières que je fais à Dieu : je lui demande pour vous la suite des sentimens que vous m'eûtes fait paroître, lorsque j'eus l'honneur de vous entretenir. Je vous souhaite ce qu'une de vos Amies disoit être nécessaire à la félicité d'un homme : *Paris dans ce monde, & Paradis dans l'autre... &c.*



XXIX. RÉPONSE AU MÊME,

Par M. MASCARON, nommé à l'Evêché de Talles.

LE ROI m'a donné plus qu'il ne pense, MONSIEUR. Le Compliment que vous me faites au sujet de la grace qu'il m'a accordée, est pour moi un second bien, presque aussi précieux que le premier. Toute la différence que j'y vois, c'est qu'il ne m'est pas permis de croire que je sois digne d'un grand Evêché, & que mon cœur me dit que je mérite un peu de part dans votre amitié, &c.

Paris, 16 Avril 1679.

XXX. LETTRE d'un vieux GENTILHOMME

*Au premier PRÉSIDENT du Parlem. de **,
qui venoit d'être rétabli dans sa place.*

MONSIEUR,

AU milieu des acclamations dont le Public accompagne votre triomphe, voudrez-vous bien démêler la voix cassée d'un vieux Parent de soixante-dix-huit ans? Je suis au bord de mon tombeau; mais j'y descendrai content, puisque je vous vois rétabli. Jouissez long-tems de vos succès, & du plus beau de tous, le suffrage de tous les cœurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXI. A UN HOMME-DE-LETTRES calomnié ,

Qui avoit triomphé de ses Ennemis.

MONSIEUR ,

MON cœur avoit déjà réfuté les calomnies que vos Mémoires & l'Arrêt qui les a suivis , détruisent si victorieusement. Mais j'étois bien aise de les lire & de les faire-lire à mes Amis. Ils nous ont touchés jusqu'aux larmes. Nous avons gémi sur les misères de l'humanité. Je me suis félicité en particulier de n'avoir pas préféré la tranquillité obscure d'une petite Ville à la vie orageuse de la Capitale , séjour de quelques connoissances & des plus grandes tracasseries. Vous avez triomphé : mais qu'il est dur d'avoir à remporter de pareils triomphes !.. On a pris un ton bien extraordinaire à Paris , dans la plupart des Ecrits du Barreau ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que ce ton a passé , de la Littérature & de la Philosophie , à la Jurisprudence. On a voulu imiter *V. *** écrivant contre *Nonotte*. *Cicéron* ne declamoit avec fureur que contre des scélérats ; aujourd'hui on prend le style des *Philippiques* contre les plus honnêtes gens du monde. Vous avez heureusement écrasé le Scorpion sur la plaie ; je vous en félicite de tout mon cœur. Je souhaite que cette tempête passagère soit suivie des jours heureux que vous méritez par vos talens & par votre bienfaisance.

J'ai l'honneur d'être , &c.

XXXII. RÉPONSE d'un Homme-de-Lettres,

Nommé à l'Académie de Rome.

LE choix que l'Académie de Rome a fait de moi, MONSIEUR, est, selon vous, ratifié par le Public. Mais votre suffrage suffisoit : je le mets au-dessus de celui de la multitude. Vous pensez, & vous jugez si bien, que votre estime est réellement quelque chose de bien flatteur. Mais je crains bien que, dans cette occasion ci, votre amitié ne vous ait fait illusion, & que le cœur n'ait égaré l'esprit. Quoi qu'il en soit, je vous tiens beaucoup de compte de vos sentimens, & je vous en remercie de tout mon cœur, &c. &c.

XXXIII. LETTRE à M le BARON **,

*Qui, en dépit de ses rivaux, avoit obtenu la première
M. gistrature d'une grande Ville.*

MONSIEUR,

CE n'est point un Compliment que je vous fais : la place qu'on vient de vous accorder est belle sans doute ; mais je vous crois au-dessus des dignités qui flattent le plus l'amour-propre. La chose dont je vous félicite, c'est d'avoir triomphé d'une cabale puissante, & d'avoir acquis par votre nomination un nouveau moyen de satisfaire votre cœur, c'est-à-dire de faire du bien. &c. &c.

 XXXIV. LETTRE à M.***,

Qui avoit obtenu une Pension.

CEUX qui connoissent vos talens, ne feront point étonnés, MONSIEUR, qu'ils aient été récompensés par un Ministre ami des Arts & protecteur des Lettres. Vos Ouvrages méritoient de fixer ses regards. Je vous félicite, & je le félicite lui-même de ce qu'il en a connu le prix. La pension que vous avez obtenue assure votre fortune, comme vos Livres assuroient votre gloire, &c. &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXV. LETTRE DE M. C**,

*A M. DE S**, qui avoit été nommé Ministre d'un Prince d'Allemagne.*

LA Fortune que vous venez de faire, MONSIEUR, est d'autant plus agréable, que vous ne la devez qu'à vous-même. Les avantages que vous recueillez ne sont ni le fruit de la bassesse, ni celui d'une protection long-tems mendrée & achetée par de viles adulations. Votre esprit a plu; votre caractère a paru aussi agréable que votre esprit est solide : il n'en a pas fallu davantage pour décider le Prince de** à vous nommer son Ministre. Vous étiez une trop bonne acquisition à faire, pour qu'il la laissât échapper.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXVI.

XXXVI. LETTRE à M. l'ABBÉ **,

Qui avoit obtenu une Dignité dans un Chapitre riche.

J'AVOIS prévenu par mes vœux, mon cher AMI, ce qu'on vient de faire pour vous, & je vous en fais un compliment, dont la sincérité n'est point équivoque. Vous méritez d'autant plus de jouir des avantages d'un Corps opulent, que vous vous êtes quelquefois oublié vous-même pour en faire jouir les autres. Je n'ignore point vos soins obligans; & quoique votre bonté active & empressée ait été infructueuse, je conserverai plus de reconnoissance pour vous, que je n'aurai de regrets pour ce que je n'ai pu avoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXVII. LETTRE à M. DE ***,

Sur un Procès gagné.

LES Juges les plus éclairés & les plus équitables, MONSIEUR, se sont réunis pour vous donner gain de cause. Il est bien honorable pour eux d'avoir démêlé la Vérité à travers les nuages dont la Chicane l'avoir couverte. S'il faut plaindre les Magistrats qui n'ont pas eu le même discernement, on doit féliciter ceux qui ont été plus heureux ou plus justes. Je vous félicite en même tems, & de la victoire remportée, & de la modération que vous avez montrée avant & après

le combat. Si vos Ennemis vous avoient connu comme moi , ils auroient eu la paix qu'ils ont refusée , & que vous n'avez cessé de leur offrir , &c. &c. J'ai l'honneur d'être , &c.

XXXVIII. LETTRE

*A Mademoiselle DE *** , sur son Mariage.*

JE vous félicite , MADEMOISELLE , du choix que vous avez fait de M. de *** ; il ne peut que rendre légères les chaînes que tant d'autres rendent pesantes. Je suis bien sûr que vous ferez tout ce qu'il faut pour conserver longtems les sentimens qu'il vous témoigne. Je vois si peu d'unions assorties , tant d'oppositions dans les humeurs , enfin tant de malheureux dans un état qui ne devrait faire que des heureux , que cela me fait trembler. Mais quand je pense combien vous avez de bon-sens , de raison , de douceur , je suis pleinement rassuré. Enfin je desiré tant votre bonheur , qu'il me semble que tous ceux avec qui vous pouvez vous unir , contribueront à le faire , & penseront en cela précisément comme moi. &c.

N. B. On trouve un plus grand nombre de Lettres de Félicitation sur ce sujet , au mot MARIAGE.



XXXIX. LETTRE de M. DE V***,

A M. D'ALEMBERT,

*Au sujet de celle que l'Impératrice de Russie lui
avoit écrite pour lui offrir l'éducation de son fils.*

MON Cher & Illustre CONFRERE,

LA belle Lettre que celle de *Catherine* ! cela
ressemble à la Lettre que *Philippe* * écrivit à
Aristote : à la différence près, qu'*Aristote* eut
l'honneur d'accepter l'éducation d'*Alexandre* ,
& que vous avez la gloire de la refuser.

* Le Prince y marquoit au Philosophe : « Je vous
» apprends que j'ai un Fils. Je remercie les Dieux ,
» non pas tant de me l'avoir donné , que de me l'avoir
» donné du tems d'*Aristote*. J'espère que vous en ferez
» un successeur digne de moi & un Roi digne de la
» Macédoine. » Cette Lettre , (dit un Historien ,) étoit
seule digne d'immortaliser celui qui l'écrivoit , & celui
à qui elle étoit adressée.

XL. LETTRE à M. le Maréchal de ** ,

*Sur son retour de l'Armée , & sur les succès de ses
négociations.*

MONSEIGNEUR,

AYANT pris toute la part possible à vos succès
militaires & politiques en Allemagne , trouvez-
bon que je me réjouisse avec vous du repos &
des plaisirs que vous allez goûter dans votre
patrie. Il étoit bien juste qu'après les travaux
Bij

les plus heureux , vous revinsſiez à Paris faire les charmes de la Cour , comme vous venez de faire à Francfort l'honneur de la France.

XLI. LETTRE DE FÉLICITATION,

A un premier Miniſtre.

MONSEIGNEUR,

JE m'acquitte d'un devoir qu'il falloit depuis long-tems me préparer à vous rendre. Vos talens & vos ſervices annonçoient aſſez que vous ſeriez enfin élevé à la première place. Je ne me réjouis pas moins que le Roi vous ait rendu juſtice , que de voir que toute la France a lieu de ſ'en réjouir.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

XLII. LETTRE

A M. le Duc de LA ROCHEFOUCAULT,

Sur le Mariage de ſon Fils.

MONSEIGNEUR,

IL me ſemble que vous n'êtes guères touché de ce que peut faire la Fortune. Qu'elle vous ait été favorable ou contraire , on ne vous a jamais vu changer de viſage. Ainſi, des Lettres de félicitation ſur ſes faveurs , & de condoléance ſur ſes diſgraces , ne peuvent vous plaire beaucoup. Je ne puis cependant m'empêcher de me réjouir avec vous du mariage de Monsieur de la

Rocheguyon avec *Mademoiselle de Louvois*. Le Cardinal de *Richelieu*, qui avoit déclaré la guerre à votre maison, employa tout son crédit pour empêcher qu'elle ne fût honorée de la Duché-Pairie. Il verroit aujourd'hui avec envie l'alliance de deux excellens Hommes, qui ayant dévoué leurs talens au Roi, peuvent prétendre à tout. Toutes ces prospérités pourroient bien être indifférentes à une ame aussi élevée que la vôtre ; mais je n'en suis pas moins vivement touché. &c. &c.

N. B. Cette Lettre est imitée du Chevalier de Meré.

XLIII. LETTRE DE FÉLICITATION, A UN MARÉCHAL DE FRANCE,

Par un Solitaire.

MONSEIGNEUR,

LES nouvelles du monde arrivent bien tard dans mon desert. Ce n'est que depuis deux jours seulement que j'ai appris la récompense accordée à votre valeur. C'est peu de chose d'obtenir les premières places dans le Militaire, si on n'y arrive par le mérite comme vous. Le bâton recevra pour le moins autant d'éclat de celui à qui on l'a donné, qu'il a pu lui en apporter. Mais il sera permis à un Solitaire de vous dire que les fleurs dont il est semé ne sont que passagères ; & que comme Chrétien, vous êtes appellé

à un Royaume supérieur à toutes les grandeurs de la terre. &c. &c.

Je suis avec un profond respect, &c.

XLIV. LETTRE

A un ARCHEVÊQUE nommé Cardinal.

MONSIEUR,

CE que Sa Sainteté vient de faire pour Votre Eminence, a pénétré de joie tous les cœurs. En osant vous en féliciter, je parle au nom de l'Eglise & de la France. Elles applaudissent de concert à un choix qui est moins la suite d'un Nom illustre, que le prix des vertus les plus pures & les plus touchantes.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE

Le très-humble, &c. &c.

XLV. LETTRE

Du Comte de BUSSI à M. LE TELLIER.

LES Complimens des Exilés ont tellement l'air d'importunité, que je vous en fais bien moins à cette heure que si j'étois à la Cour; cependant, MONSIEUR, si vous me faites justice, vous ne doutez pas que je ne sois ravi de toutes les graces que votre Maison reçoit du Roi, puis-

que je suis de longue - main dans vos intérêts , & que je veux être toute ma vie , &c.

XLVI. LETTRE

A M. le Maréchal-Duc DE BERWICK ,

Sur la Victoire d'Almanza (Mai 1707.)

MONSEIGNEUR ,

LA victoire d'*Almanza* a donné une grande joie à tous ceux qui vous honorent comme moi. Elle est glorieuse dans ses circonstances : elle sera avantageuse dans ses suites. Vous avez relevé le cœur des Soldats Français & Espagnols , & ruiné l'armée des Ennemis. Je souhaite qu'un événement si heureux , en renouvelant nos prospérités , soit un acheminement à la Paix qui vaut encore mieux que les victoires. &c. &c. *Voir la Lettre XXVII.*

Cette Lettre & les trois suiv. sont d'après Fléchier.

XLVII. A M. le Cardinal GUALTÉRI ,

Sur sa Promotion (Juin 1706).

MONSEIGNEUR ,

NOUS vous avons souhaité & vous aviez mérité depuis long - tems la récompense que le Pape vient d'accorder à vos vertus & à vos services. Les affaires du S. Siège si sagement & si honorablement traitées par V. E. , l'approbation

Biv

des Peuples qu'Elle a gouvernés , des Rois auprès desquels Elle a été envoyée , étoient autant de sollicitateurs. Le choix du Pontife a le suffrage de tous ceux qui ont eu l'honneur de vous connoître. Pour moi, *Monseigneur*, j'ai toujours attendu cette promotion de tant de Cardinaux , comme si elle n'eût regardé que vous. On ne pouvoit , ce me semble , vous approcher assez-tôt de la première place de l'Eglise , &c. &c.

XLVIII. A M. l'Abbé PONCET ,

Nommé à l'Evêché d'Angers (Avril 1706).

MONSEIGNEUR ,

Vous voilà où nous vous souhaitions , & où vous deviez être depuis long-tems , tout jeune que vous êtes. Les qualités épiscopales , les talens de la parole & du gouvernement , vous donnoient des droits sur la place à laquelle vous êtes élevé. Personne ne vous l'envie ; personne ne demande pourquoi ? De tels choix ont le suffrage de tout le monde , même de vos rivaux. Vous devez sur-tout compter sur celui d'un homme lié à vous par une ancienne amitié , & par les sentimens respectueux avec lesquels je suis , &c. &c.



XLIX. LETTRE d'un Officier de fortune ;

A M. le COMTE de **,

Nommé Maréchal de France.

MONSIEUR,

QUELQUE intervalle qu'il y ait entre Vous & moi , je ne puis m'empêcher de joindre ma voix, toute obscure qu'elle est , à celle de la France & de l'Europe. Le Roi , dont le discernement mérite tant d'éloges , va en recevoir de nouveaux par la justice qu'il vous a rendue. Votre élévation semble intéresser tout le public. Vous devez être touché de cette joie universelle qui vous annonce combien vous êtes aimé , &c. &c.

L. LETTRE DE FÉLICITATION ,

Sur la naissance d'un premier Enfant.

JE viens d'apprendre avec bien du plaisir , MONSIEUR, que le Ciel vous a accordé un Héritier de votre nom & de vos vertus. Le nouveau-né est , dit-on , est de la plus jolie figure ; c'est une parfaite image de vous-même. Voilà , Monsieur , comment les belles ames se multiplient. Vous avez formé un corps charmant , pour y loger un esprit qui , graces à vos soins , ne sera pas moins aimable , &c.

B v

 LI. AUTRE LETTRE,

Sur la naissance d'un nouvel Enfant.

VOUS m'annoncez, MONSIEUR, un-Nouveau-né : je vous en fais mes bien-sincères complimens. Voilà vos pertes réparées. Que vous êtes heureux de voir les plaisirs paternels se multiplier autour de vous ! Quiconque a le bonheur de pouvoir remplir des soins si chers , trouve chez lui des plaisirs plus vrais que tous ceux du monde. Ce sont les plus douces consolations dans l'adversité. Heureux qui peut élever ses Enfans sous ses yeux ! Je plains un Père-de-famille obligé d'aller chercher au loin la fortune ; car , pour le vrai bonheur de la vie , il en a la source auprès de lui. C'est l'avantage que vous avez , Monsieur , & je vous en félicite du meilleur de mon cœur , &c. &c.

LII. LETTRE

M. de PONTCHARTRAIN, devenu Chancelier.

Septembre 1699.

MONSEIGNEUR ,

PERSONNE ne s'intéresse plus que moi à votre satisfaction & à votre gloire ; personne n'a eu plus de joie que moi , de vous voir élever à votre nouvelle dignité.

Le Roi se louoit beaucoup de vous avoir confié l'administration de ses Finances ; il ne sera pas moins applaudi de vous avoir remis l'autorité de sa Justice.

Si vous avez trouvé les moyens de soutenir l'Etat dans les tems difficiles d'une Guerre, vous sçavez bien y maintenir ou y rétablir l'ordre & l'équité dans ce tems de paix & de tranquillité publique.

Je suis &c. &c.

LIIL. LETTRE AU MÊME.

MONSIEUR,

AGRÉEZ que , dans la foule des complimens dont vous êtes accablé, je fasse passer le mien jusqu'à vous. Il vient d'un homme moins considérable à la vérité que la plupart des Courtisans , mais peut-être plus sincère qu'eux. Nous vous voyons avec plaisir dans la place où vous deviez être , & que vous remplissez déjà si dignement.

Vous ne pouvez plus croître, MONSIEUR, en honneurs & en dignités ; il ne reste plus rien à vous souhaiter , qu'une longue jouissance d'une charge aussi honorable par ses prérogatives , que grande par ses fonctions.

Je suis , &c.



LIV. LETTRE à M. le MARÉCHAL
DE MONTREVEL,

Nommé Chevalier des Ordres du Roi, (Janvier 1705).

MONSIEUR,

J'APPRENDS avec la plus grande joie que le Roi vient de vous prouver le cas que S.M. fait de votre naissance & de vos services, en vous donnant le cordon de son Ordre. C'est un honneur qui servira d'ornement à toutes les dignités dont vous êtes revêtu. Je souhaite que toutes les années commencent pour vous aussi heureusement que celle-ci. Je serai enchanté, en vous faisant mon compliment, de vous renouveler les sentimens du profond respect...

LV. RÉPONSE de M. de **,

*Nommé à la place de premier Président du
Parlement de **.*

IL y a long-tems, MONSIEUR, que je compte sur votre amitié. Vous m'en donnez une nouvelle preuve en vous intéressant si vivement à ce qui me touche. Ma place ne pourroit que m'être infiniment agréable, si elle me fournissoit les occasions de prouver à un ancien Ami tel que vous, la sincérité de mon attachement & de ma reconnoissance.

C'est avec ces sentimens que je serai, &c.

LVI. RÉPONSE

*De M. l'Evêque de **, à M. l'Abbé de **.*

PARMI les nombreux complimens que j'ai reçus, MONSIEUR, aucun ne m'a flatté autant que le vôtre. Il y a long-tems qu'on a dit que *Compliment & Vérité ne sont pas d'accord*. Mais vous avez donné au vôtre une tournure si ingénieuse, qu'il faut vous pardonner ce que vous dites de trop flatteur. Vous n'avez rien exagéré, du moins, en parlant de ma disposition à être utile à mes Amis. Mon cœur sent que je mérite un peu cet éloge, & il me tarde que vous me fournissiez une occasion de le justifier à votre égard. Personne ne fait plus de cas de vos vertus, & ne fera plus empressé que moi à récompenser votre mérite, &c. &c.

LVII. RÉPONSE

D'un INTENDANT de Province, à un AMI.

IL est vrai, MONSIEUR, que j'ai obtenu une place à laquelle la médiocrité de mes talens me défendoit d'aspirer. Je vous prie de croire que le changement de condition ne changera rien aux sentimens de mon cœur. Si je trouve quelque douceur dans mon nouvel état, c'est le moyen qu'il pourra me fournir de vous donner des preuves plus efficaces de mon amitié, &c.

LVIII. RÉPONSE d'un Nouveau MAGISTRAT

A un de ses Amis.

RIEN n'est plus flatteur pour moi, mon cher AMI, que ce que vous me dites d'obligeant & de tendre. L'un des principaux désagrémens du nouvel état auquel on m'a destiné presque malgré moi, est l'éloignement d'un Ami sincère, avec lequel je me proposois de passer ma vie. Les épines de la Jurisprudence vont succéder aux fleurs de la Littérature que je cultivois avec vous. Je renonce à tous mes plaisirs ; mais je ne renonce pas à l'amitié, dont les consolations me seront plus nécessaires que jamais. La vôtre m'intéressera toujours sensiblement. &c. &c.

LIX. RÉPONSE

De M. de CHAUVELIN, Garde-des-sceaux,

A M. l'Abbé de MONTGON.

JE suis très-sensible, MONSIEUR, à la part que vous voulez-bien prendre aux grâces dont le ROI m'a honoré ; & très-aise, si vous pouvez vous souvenir d'une aussi ancienne amitié que la nôtre, mais aussi peu cultivée. Je m'estimerois bien-heureux, si je pouvois me flatter de suffire selon mon zèle aux importantes fonctions qui me sont confiées. Elles me seroient infiniment plus précieuses, si elles pouvoient

conduire à resserrer de plus en plus des noeuds qu'il faut tâcher de rendre indissolubles. Je desirerois bien en particulier trouver des occasions de vous convaincre de mes sentimens pour vous, & à quel point, Monsieur, je vous honore. &c. &c.

L X. RÉPONSE DE FURETIÈRE

À une Lettre de Compliment,

L'ABBAYE est venue bien à-propos ; j'étois épuisé, & le Roi m'a tiré de l'hôpital. C'est ce que vous n'ignorez pas, MONSIEUR, vous à qui j'aurais été quelquefois à-charge, si les personnes généreuses ne prenoient plaisir à obliger leurs Amis. On vous a dit vrai, quand on vous a dit que l'Abbaye est de dix mille livres de rente ; elle va même à quelque chose davantage : elle est belle & bonne, bien bâtie, & à deux petites journées de Paris. J'espère que vous y viendrez passer, toutes les années, au moins quinze jours ou trois semaines : pour moi, je me promets d'y faire autant de séjour qu'à Paris ; & c'est-là que je ferai porter ma petite Bibliothèque. Au reste, Monsieur, je n'y veux pas faire-faire trop bonne chère à mes Amis, & je ne leur donnerai plus sujet de se plaindre que je leur aie fait des festins. Quand je traitois ainsi, c'étoit par politique ; à-présent je n'ai plus besoin de cela, j'en userai librement avec eux.

L X I. R É P O N S E

D'un ACADÉMICIEN de Rome ,

A une Lettre de Félicitation.

JE n'avois jamais pensé, MONSIEUR, à demander des places Académiques. Ce n'est pas que je dédaigne le titre d'Académicien ; mais il assujettit à une correspondance , dont ma santé & mes occupations m'ont toujours fait redouter l'assujétissement. Je n'ai donc point recherché l'honneur que l'Académie des *Arcades* m'a fait. Je le dois moins à ma sollicitation & à mes Ouvrages , dont quelques-uns ont été traduits en italien , qu'à la considération dont le R. P. *** , mon parent , jouit à Rome. Aussi cette fleur d'Italie m'a flatté , sans m'enorgueillir. Si quelque chose pouvoit me donner de l'amour-propre , c'est le compliment que vous voulez-bien me faire. Votre cœur parle dans votre Lettre autant que votre esprit , & dès-lors je n'ai pu qu'en être touché.

Je suis très-sensible au souvenir de M. *** , qui veut-bien se dire mon Elève. Il est de ces arbres qui passent l'espérance & les travaux du Jardinier.

6 Novembre 1782.



Voir aussi la Lettre XIII de l'article AMITIÉ & plusieurs autres dans l'article MARIAGE.





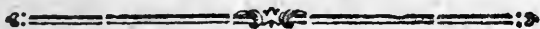
GRACE DEMANDÉE.

Voyez la plupart des LETTRES de l'article

DEMANDE.



INVITATION (LETTRES d').



I. LETTRE

De Monsieur le MARQUIS de * * * ,

A MONSIEUR DE * * ,

Pour l'inviter à la noce de sa Fille.

VOUS m'avez paru , mon cher MONSIEUR , très-satisfait du mariage de ma Fille , & j'ai reçu votre compliment avec autant de plaisir que de reconnoissance. Il faut augmenter ce plaisir , ainsi que la joie de toute ma famille, en assistant à la noce. Ce ne sera point un de ces repas tumultueux que vous abhorrez , & où l'on gagne tristement des indigestions. Notre petite société sera choisie. Vous n'y trouverez que des Parens-& des Amis. Le cœur fera les apprêts du festin , & le cœur vous y recevra. J'attends avec impatience le moment de vous embrasser.



II. LETTRE du MÊME au MÊME,

Pour l'inviter à un Service pour le repos de l'ame de son Pere.

LA perte que j'ai faite , mon très-cher AMI , est toujours nouvelle pour moi. Je ne fais trêve un moment à ma douleur , que pour faire-faire des prières. Nous devons avoir un Service solennel *Jedi*. Vous qui avez partagé ma tristesse , & qui avez tâché de me donner des consolations , ne voudriez - vous pas assister à cette cérémonie ? Il me semble qu'ayant auprès de moi un Ami qui prend part à tous mes maux , je souffrirai moins. Je compte donc sur vous pour ce jour là. S'il reveille mes douleurs , s'il me rappelle la perte d'un Pere adoré , j'aurai du moins la consolation de penser qu'il me reste un Ami , & celle de le serrer dans mes bras.

III. LETTRE de M. THOMAS

A M. JANIN de COMBE-BLANCHE,

*Pour l'inviter à dîner dans sa Campagne d'Oullins
près de Lyon.*

MA SŒUR & M. de LA SOUDRAIE (*) sont bien empressés de vous revoir , mon cher & respectable AMI. Nous partageons tous le même sen-

(*) Ancien Conseiller au Conseil souverain de St. Domingue , intime ami de M. Thomas.

timent ; car il n'y a ici qu'un cœur pour vous aimer. Venez , avec Madame Janin , dîner avec nous le premier jour que vous aurez de libre. Venez nous rendre , au moins pour une journée , une partie du plaisir que nous goûtions à être auprès de vous. Vous changerez votre belle maison contre un hermitage ; mais vous y trouverez l'Amitié qui consacre tous les lieux où elle passe. Elle change les chaumières en un Temple , & ne fait pas souvent cet honneur-là aux Palais. Mon tendre Ami (M. Ducs) & moi , nous vous renouvellons tous nos embrassemens. Je finis sans cérémonie.

A Oullins , 5 Juillet 1785.

IV. LETTRE de M. DE V**.

A M. THOMAS,

Pour l'inviter d'aller passer quelque tems à Fernel.

VOUS faites , MONSIEUR , dans votre *Eloge de Descartes* , un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût-à-Dieu que vous voulussiez partager la mienne , & y vivre avec moi comme un frere , que l'Eloquence , la Poësie & la Philosophie m'ont donné !

J'ai dans ma mazure un Ami , qui est , comme moi , votre admirateur , & avec qui je voudrois passer le reste de ma vie. C'est M. d'Amilaville , qu'un malheureux emploi de Finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous

aurois , si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde , & même des Spectacles ; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir. Vous feriez renaître ces tems que nos Petits - maîtres regardent comme des fables , où les Talens & la Philosophie réunissoient des Amis sous le même toit.

J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi une fable ; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur , pour votre admirateur , & , permettez-moi de le dire , pour votre Ami.

V. LETTRE du Même à M. PALISSOT,

Pour l'inviter d'aller le voir dans sa Maison de Lausanne.

SI vous revenez, MONSIEUR, chez les Hérétiques , je vous ferai les honneurs de Lausanne mieux que je ne vous fis ceux de Genève. Vous y verrez une plus belle situation. J'y possède une maison charmante. Mon hermitage de Lausanne est pour l'hiver ; celui des *Delices* pour la belle saison , & en tout tems je serai charmé de vous recevoir. Je suis bien fâché que votre aimable compagnon de voyage (M. Patu *) nous ait été enlevé. Nous le regretterons ensemble , & vous me consolerez de sa perte. Ma mauvaise santé me laissera assez de sensibilité pour être bien vivement touché des agrémens de votre

(*) Voir la Lettre VIII de l'art. CONDOLÉANCE.

commerce. Je parle souvent de vous avec M. Vernes. Vous avez, dans nous, deux vrais Amis.

VI. LETTRE de M. PALISSOT

A M. le Marquis DE VILLETTE,

*Pour l'engager de venir le voir à Argenteuil avec
M. de VOLTAIRE.*

JE ne vous dissimulerai pas, Monsieur le MARQUIS, que j'aspire à une petite faveur de M. de Voltaire. Elle me deviendra d'autant plus précieuse, que c'est à vous que je me propose d'en être redevable. Je voudrois que cet homme célèbre me mît à portée de lui rendre une fois dans ma retraite, une partie des honnêtetés dont il m'a comblé soit aux *Délices*, soit à Fernei. Le souvenir d'Argenteuil doit lui être agréable. Je suis voisin d'une maison où il a demeuré quelque tems avec Madame la Marquise du Châtelet. Il pourroit aussi être tenté de voir le *Moulin-joli*, qui est une habitation digne des Fées, & que nous avons pour-ainsi-dire sous nos yeux. Mais ce n'est qu'après avoir passé par mon Tivoli, & après m'avoir permis de lui en faire les honneurs, que je consentirois à le céder à Monsieur Wateler. Si Madame la Marquise de Villette vouloit bien vous accompagner tous deux, je regarderois ce jour comme le plus heureux de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Argenteuil, ce 23 Mai 1778.

VII. RÉPONSE de J. J. Rousseau

A Madame la Présidente DE VERNA, de Grenoble, laquelle, informée qu'il étoit venu herboriser en Dauphiné, lui avoit offert un logement dans son Château.

LAISSONS à-part, MADAME, je vous supplie, les Livres & les Auteurs. Je suis si sensible à votre obligeante invitation, que si ma santé me permettoit de faire en cette saison des voyages de plaisir, j'en ferois un bien-volontiers pour aller vous remercier. Ce que vous avez la bonté de me dire, Madame, des Etangs & des Montagnes de votre contrée, ajouteroit à mon empressement, mais n'en feroit pas la première cause.

On dit que la grotte de *la Balme* est de vos côtés ; c'est encore un objet de promenade & même d'habitation, si je pouvois m'en pratiquer une, dont les fourbes & les chauves-souris n'approchassent pas.

A l'égard de l'étude des plantes, permettez, Madame, que je la fasse en Naturaliste, & non pas en Apothicaire. Outre que je n'ai qu'une foi très-médiocre à la Médecine, je connois l'organisation des plantes sur la foi de la Nature, qui ne ment point ; & je ne connois leurs vertus médicinales que sur la foi des hommes, qui sont menteurs. Je ne suis pas d'humeur à les croire sur leur parole, ni à-portée de la vérifier. Ainsi, quant à moi, j'aime cent-fois mieux

voir dans l'émail des prés des guirlandes pour les Bergères, que des herbes pour les lavemens.

Puissé-je, Madame, aussi - tôt que le printems ramènera la verdure, aller faire dans vos cantons des herborisations qui ne pourront qu'être abondantes & brillantes, si je juge par les fleurs que répand votre plume, de celles qui doivent naître autour de vous!

Agréez, Madame, & faites agréer à M. le Président, je vous supplie, les assurances de tout mon respect.

A Bourgoing, ce 2. Décembre 1768.

VIII. RÉPONSE de Monsieur **

A une DAME, qui l'invitoit d'aller voir une grande Ville.

MADAME,

Vos invitations sont aussi obligeantes que votre suffrage est flatteur. Si mes incommodités me permettoient d'aller à **, je ne céderois qu'à l'envie de vous rendre mes devoirs. Toutes les grande Villes offrent des monumens; mais toutes ne renferment point la sagesse ornée des agrément de l'esprit. La vôtre, grâces à vous, possède cet avantage qui est fort au-dessus, selon moi, des édifices & des mazes antiques.



IX. LETTRE de J. J. ROUSSEAU :

*À Mad. BOURETTE , qui l'avoit invité d'aller prendre du Café chez elle dans une tasse incrustée d'or que M. DE V** lui avoit donnée.*

JE n'avois pas oublié , MADAME , que je vous devois une réponse & un remerciement. Je serois plus exact , si l'on me laissoit plus libre. Mais il faut malgré moi disposer de mon tems bien plus comme il plaît à autrui , que comme je le voudrois & le devrois.

Si jamais l'occasion se présente de profiter de votre invitation , j'irai , Madame , avec un grand plaisir vous rendre visite & prendre du café chez vous. Mais ce ne sera pas , s'il vous plaît , dans la tasse dorée de M. de V** ; car je ne bois point dans la coupe de cet homme - là. Agréez , Madame , mes très - humbles remerciemens & les assurances de mon respect.

X. LETTRE D'INVITATION

Du Pere Bourdaloue à Santeuil.

D'UN cœur aussi bon & aussi grand que le vôtre , il n'y a rien qu'on ne doive attendre. Cela étant , MONSIEUR , oubliez toutes mes fautes , & pour m'en donner une marque certaine , ne vous contentez point , je vous prie , de m'envoyer ici des Vers que vous me faites espérer

rer. Venez les apporter vous-même, & soyez sûr que vous y ferez encore mieux reçu que vos Ouvrages. C'est pourtant beaucoup dire ; car quelle estime n'a-t-on pas pour tout ce qui vient de vous ? Vous n'y trouverez pas, comme à Chantilli, des Princesses du Sang, ni des Altesses Serénissimes, qui vous fassent leur cour ; mais on me charge de vous dire que vous y ferez écouté comme un oracle, & qu'on se tiendra d'autant plus obligé de la bonté que vous aurez de vous abaisser jusqu'à nous. Je me réserve donc, Monsieur, à vous faire alors une réparation solennelle de tout ce que vous avez à me reprocher. Cependant je vous supplie de croire que je suis l'homme du monde qui vous honore le plus sincèrement, & qui vous estime de même.

XI. LETTRE de M. DE FÉNELON

Archevêque de Cambrai,

A Mad. DE LAMBERT, pour l'inviter d'aller à Cambrai.

JE n'oserois me flatter, MADAME, d'aucune espérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce pays, dans un malheureux tems où il est le théâtre de la Guerre ; mais, dans un tems plus heureux, une belle saison pourroit tenter votre curiosité pour cette frontière. Vous trouveriez ici l'homme le plus touché de cette occasion ;

& le plus empressé à en profiter. C'est avec le respect le plus sincère , que je suis parfaitement & pour toujours , MADAME ,

Votre , &c. &c.

XII. R É P O N S E de Monsieur C * *

A une Lettre d'invitation d'un Poète.

NOTRE automne , MONSIEUR , ressemble déjà à l'hiver ; les pluies nous inondent , & je désespère de pouvoir pénétrer jusqu'à votre Tivoli. Nos rivières ne sont pas aussi traitables que le Permesse l'est pour vous , qui le traversez dans tous les tems. Je suis aussi fâché de cet obstacle , que sensible à votre invitation. J'espère que le printems me sera plus favorable que l'automne , & que je pourrai aller vous exprimer toute l'estime que j'ai pour vous & vos Ouvrages. Je ne puis rien ajoûter à ce que vous dit M. de *Voltaire*. Je gâteroîs la couronne dont il vous a orné , en y touchant. Ce seroit joindre les chardons aux roses , &c. &c.



XIII. LETTRE d'un AMI à un AMI,

Pour l'inviter à aller dîner à la Campagne.

Vous sçavez, mon cher, MONSIEUR, que mon petit hermitage n'est composé que de gens qui s'estiment & qui s'aiment. Vous en augmenteriez le nombre, si vous vouliez - bien venir dîner avec nous aujourd'hui. La chère seroit frugale ; mais nous goûterions les plaisirs de l'esprit. Monsieur T* * doit nous lire un chant de sa Traduction de l'*Arioste*. M. l'Abbé C* * nous réglera d'une petite *Satyre contre les Cabriolets*. Nous espérons que vous nous apporterez quelque fruit de votre verger Poétique. C'est en attendant ce plaisir, qui sera bien touchant pour moi & pour toute la petite société, que je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

Voy. la Lettre IX. de l'art. COMPLIMENT, & la Lettre LX de l'art. FÉLICITATION.

XIV. RÉPONSE de J. J. Rousseau

A M. HUME,

Qui l'avoit invité de se retirer en Angleterre.

Vos bontés, MONSIEUR, me pénètrent autant qu'elles m'honorent. La p'us digne réponse que je puisse faire à vos offres, est de les accepter, & je les accepte. Je partirai dans cinq ou six jours pour m'aller jeter dans vos bras. C'est

le conseil de Mylord *Mareschal* , mon Protecteur , mon Ami , mon Pere ; c'est celui de Mad^e de * * * , dont la bienveillance éclairée me guide autant qu'elle me console ; enfin j'ose dire que c'est celui de mon cœur , qui se plaît à devoir beaucoup au plus illustre (*) de mes contemporains , dont la bonté surpasse la gloire.

Je soupire après une retraite solitaire & libre , où je puisse finir mes jours en paix. Si vos soins bienfaisans me la procurent , je jouirai tout ensemble & du seul bien que mon cœur desire , & du plaisir de le tenir de vous. Je vous salue , Monsieur , de tout mon cœur.

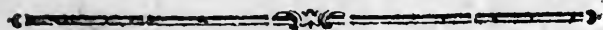
(*) Tous ces éloges étoient bien outrés : aussi *Rousseau* ne tarda pas de les rétracter. En citant les Lettres de cet homme célèbre , & celles de M. de V** , nous avons prétendu donner des modèles de style , mais non d'une conduite toujours conséquente.





JUSTIFICATION

(LETTRES pour faire sa).



I. LETTRE

De RACINE à Madame de MAINTENON,

Pour la prier de le justifier auprès de LOUIS XIV.

MADAME,

J'AVOIS pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires; mais n'étant pas content de ma Lettre, j'avois simplement dressé un Mémoire dans le dessein de le présenter à Sa Majesté... Voilà, Madame, tout-naturellement comment je me suis conduit dans cette affaire; mais j'apprends que j'en ai une autre, bien plus considérable, sur les bras... Je vous avoue que, lorsque je faisois tant chanter dans ESTHER : *Rois, chassez la calomnie!* je ne m'attendois guères que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale & rebelle à l'Eglise.

Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure

qualité que vous trouviez en moi , c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit & ordonne , même dans les plus petites choses. J'ai fait , par votre ordre , près de trois mille vers sur des sujets de piété : j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur , & j'y ai mis tous les sentimens dont j'étois rempli : vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur ? ...

‘ Pour la cabale , qui est-ce qui n'en peut être accusé , si on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis , un homme qui passe sa vie à penser au Roi , à s'informer des grandes actions du Roi , & à inspirer aux autres les sentimens d'amour & d'admiration qu'il a pour le Roi ? J'ose dire que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même ; mais dans quelque compagnie que je me sois trouvé , Dieu m'a fait la grâce de ne rougir jamais , ni du Roi , ni de l'Evangile. Il y a des témoins , encore vivans , qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vu souvent combattre de petits chagrins , qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le Roi a le plus comblés de ses graces. Hé quoi ! Madame , avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité que ce grand Prince n'admettoit point les faux-rapports contre les personnes qui lui étoient les plus inconnues , s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ?

Je vous assure, Madame, que l'état où je me trouve, est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir; je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule que j'aie tâché de mériter. Je chercherois du moins ma consolation dans mon travail; mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce travail, la pensée que ce même grand Prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colère que de ses bontés.

Je suis, &c.

II. LETTRE DU ROI,
A M. le Maréchal-Duc de BERWICK,
*Pour justifier la Guerre déclarée à l'Espagne
en 1719.*

MON COUSIN,
.

LA Guerre, que je suis obligé de porter Espagne, n'a pour objet, ni son Roi, qui m'est uni de si près par les liens du Sang, & à qui j'ai donné jusqu'ici les preuves de l'amitié la plus sincère; ni la Nation Espagnole, que la France a si constamment secourue de son sang & de ses trésors pour lui conserver son Roi: mais seulement un Gouvernement étranger, qui opprime la

Nation, qui abuse de la confiance du Souverain⁷, & qui n'a pour but que le renouvellement d'une guerre générale. Tout ce que mes armes prétendent, c'est que le Roi d'Espagne consente, malgré son Ministre, à être unanimement reconnu par toute l'Europe, Souverain légitime de l'Espagne & des Indes, & qu'il soit affermi pour jamais sur son trône.

C'est au seul Ministre d'Espagne, ennemi du repos de l'Europe, que j'impute les résistances du Roi Catholique à la Paix, les conspirations tramées en France, & rousces Ecrits également absurdes dans leurs principes, & injurieux à mon autorité dans la personne de mon Oncle le Duc d'Orléans, qui en est le dépositaire.

Le Roi d'Espagne me reproche (*) d'être uni avec ses ennemis. Ce sont des ennemis qu'il a attaqués, & qui lui offrent la paix avec de grands avantages, & qui sont bien plus dans ses intérêts que son propre Ministre, qui, pour satisfaire son ambition particulière, veut le replonger dans les horreurs d'une guerre, dont il n'a déjà que trop éprouvé les dangers. Mes Peuples savent assez que les alliances que j'ai faites, n'ont eu d'autre fin que leur sûreté & leur tranquillité; & les projets de l'Espagne leur apprennent encore mieux tous les jours, combien elles étoient nécessaires.

(*) Dans la *Déclaration de Sa Majesté Catholique* du 27 Avril 1719.

Cependant on qualifie ces entreprises du Roi d'Espagne , du nom de zèle & d'affection pour sa Patrie , & l'on veut les faire-passer pour un généreux dessein d'affranchir les François de l'oppression. Mais ces sentimens de tendresse, qu'on attribue au Roi d'Espagne , se réduisent à de simples paroles , tandis qu'on espère que les effets en seront plus dangereux à la France que des hostilités déclarées. Et en effet , quelle plus grande hostilité contre une Nation , que d'y vouloir porter le feu des guerres civiles , d'y soulever des Sujets contre leur Prince, d'y prétendre assembler des Etats sans convocation & sans autorité ; de chercher enfin à ébranler , s'il se pouvoit , la fidélité des troupes , en leur offrant le prix de leur désertion , & en les flattant même de la *gratitude Royale* du Maître qu'elles oseroient trahir ?

On fait - faire encore plus au Roi d'Espagne. Tout Prince étranger qu'il est devenu à l'égard de la France , par sa renonciation solennelle , on lui a fait usurper dans mon Royaume une autorité imaginaire , qui renverseroit tous les fondemens de la mienne. On lui fait rejeter la régence du Duc d'Orléans , si solidement établie par les droits du Sang , & reconnue si unanimement par tous les ordres de l'Etat.

Depuis quand fait-on méconnoître cette Régence par le Roi d'Espagne ? Depuis que , par

les conseils du Régent , j'ai opposé des alliances solides & des traités nécessaires , aux vues ambitieuses d'un Ministre , qui ne respire que l'embrasement de l'Europe. Un Régent trop ami de la paix , & trop attentif à la sûreté de mon Royaume , perd tous ses droits aux yeux d'un ennemi dont il déconcerte les desseins , & l'on emploie , sans retenue , contre lui , des calomnies & des injures inconnues jusqu'à présent parmi les Princes.

Le dernier Ecrit que l'on vient de répandre au nom du Roi d'Espagne , ne tend pas à moins qu'à faire révolter mes Troupes , & à leur faire tourner leurs armes contre leur Souverain. Le Roi d'Espagne , à qui son Ministre attribue la qualité de Régent de France , & qui , sous ce titre , va jusqu'à commander à mes Troupes , connoît-il donc si-peu la fidélité Françoisé ? L'injure qu'il leur fait , redoubleroit , s'il étoit possible , leur zèle & leur courage. Elles ne se croiront lavées de cet affront , que par des efforts plus grands & des succès plus rapides ; & la présence même du Roi d'Espagne à la tête de ses armées , qui lui seroit glorieuse en toute autre occasion , ne leur paroîtra qu'une invitation odieuse contre leur devoir , qui les animera davantage à le remplir.

Je ne leur ordonne donc que ce que leur amour & leur fidélité leur prescrivent. Qu'elles combattent vaillamment pour la Paix ; c'est l'unique fruit que j'attends de la Guerre. Je ne rou-

gis point de demander toujours au Roi d'Espagne cette Paix si nécessaire ; il peut, d'un seul mot, assurer sa gloire, & le bonheur de ses Sujets & des miens. J'espère que la Nation Espagnole, & sur-tout cette Noblesse si fameuse par sa rare valeur, & par sa fidélité héroïque pour ses Rois, la demandera avec moi, & qu'elle s'unira aux François, pour obtenir de son Roi qu'il la délivre, & se délivre lui-même d'un joug étranger, si préjudiciable à sa gloire & à ses intérêts. C'est ainsi qu'il lui convient de prouver son affection aux Espagnols & aux François.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous air, mon Cousin, en sa sainte & digne garde. Ecrit à Paris le 20 Mai 1719. Signé LOUIS. Et plus bas :
LE BLANC.

N. B. On croit que *Houdar de la Motte* revit le style de cette Lettre ; on l'a un peu abrégée.

III. LETTRE

*De M. DE V** à Madame DENYS,*

Après sa sortie de Prusse.

(*Il se justifie de l'accusation d'avoir été Prussien.*)

ON vient de m'envoyer, ma chère NIÈCE, des Lettres pour vous ; il y en a une de *Mad la Fontaine*, qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été Prussien. Si l'on entend

par-là que j'ai répondu , par de l'attachement & de l'enthousiasme , aux avances singulières que le Roi de Prusse m'a faites dix-sept ans de suite , on a grande raison ; mais si on entend que j'ai été son sujet , & que j'ai cessé un moment d'être François , on se trompe. Le Roi de Prusse ne l'a jamais prétendu ; il ne m'a donné la Clef de Chambellan que comme une marque de sa bonté , que lui-même appelle *frivolé* , dans les Vers qu'il fit pour moi en me donnant cette Clef & cette Croix , que j'ai remises à ses pieds : cela n'exigeant ni serment , ni fonction , ni naturalisation , on n'est point sujet d'un Roi pour porter son ordre. M. d'Ecoville qui est en Normandie , a encore la Clef de Chambellan du Roi de Prusse , qu'il porte avec la Croix de St. Louis. Il y auroit bien de l'injustice à ne pas me regarder comme François , pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris , & que j'ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'Auteur du *Siccle de Louis XIV* n'est pas François ? L'oseroit-on dire devant les Statues de *Henri IV* , de *Louis XIV* : j'ajouterai , de *Louis XV* , puisque je suis le seul Académicien qui fit son Panégyrique , quand il nous donna la paix , & qu'il a lui-même traduit en six langues ?

— Il se peut faire que Sa Majesté Prussienne , trompée par mon ennemi , & par un mouvement de sa colère , ait irrité le Roi mon maître

contre moi ; mais tout cédera à sa justice & à sa grandeur-d'ame.

IV. LETTRE DU MÊME,

A M. l'Abbé TRUBLET,

Pour se justifier d'avoir attaqué M. de Fontenelle.

ON vient de m'avertir, MONSIEUR, qu'on fait une application, aussi mal-fondée qu'injurieuse, de ces mots, par lesquels j'avois commencé mes *Essais sur les Elémens de Newton* : « Ce n'est » point ici une Marquise, ni une Philosophie imaginaire... » Je suis si éloigné d'avoir eu en vue l'Auteur de la *Pluralité des Mondes*, que je déclare ici publiquement que je regarde son Livre comme un des meilleurs qu'on ait jamais faits, & l'Auteur comme un des plus estimables qui aient jamais été. Je ne suis point accoutumé à trahir mes sentimens : d'ailleurs je ne crois pas qu'il soit possible de penser autrement.

Lorsque j'eus l'honneur d'entendre à Cirey les Dialogues italiens de M. *Algarotti*, dans lesquels les principaux fondemens de la Philosophie de *Newton* me paroissoient établis avec beaucoup d'esprit, & ceux de *Descartes* ruinés avec force ; je m'engageai de mon côté à combattre en françois pour la même cause, quoiqu'avec des armes extrêmement inégales. Je suppliai la personne respectable chez qui nous étions, de souf-

frir que je misse son nom à la tête des *Elémens* d'une Philosophie qu'elle entend si bien ; & M. *Algarotti* nous dit , que pour lui , puisque son Ouvrage étoit un Dialogue supposé & dans le goût de la *Pluralité des Mondes* , il le dédieroit à M. de *Fontenelle*. Je dis à M. *Algarotti* que j'étois très-fâché de voir une Marquise en l'air dans son Ouvrage , & qu'il ne falloit point mettre un Être imaginaire à la tête de vérités solides. Voilà ce qui donna lieu à ce commencement de mes *Elémens* , comme la Dame illustre & M. *Algarotti* peuvent en rendre témoignage.

J'ajouterai seulement , qu'il seroit difficile de sçavoir qui de nous trois estime plus l'Auteur des *Mondes* , & étudie plus souvent ses extraits de l'Académie ; ce n'est pas moi qui en profite le plus : voilà tout ce que je puis dire , & j'ai de quoi confondre toute application maligne qu'on voudroit faire.

V. LETTRE DE JUSTIFICATION

De M. l'Abbé **,

Au sujet de la haine qu'un Ennemi secret avoit témoignée contre lui.

AUTANT je suis sensible , MONSIEUR , à ce qui me vient de vous , autant les procédés de ceux qui ne m'aiment point & que j'estime peu , me sont indifférens. Tout ce que je sçais , c'est que je n'ai rien fait pour mériter la haine de **.

Je lui ai rendu tous les petits services qui ont dépendu de moi. Je n'ai pas voulu & je n'ai pas pu me prêter à ses desirs deux fois seulement : La première , lorsqu'il me demanda ce qu'on trouve rarement aujourd'hui , de l'argent pour l'acquisition qu'il a faite ; la seconde , lorsque je lui refusai une petite *pièce-de-vers* que je ne pouvois livrer sans risquer de me compromettre. Si ce sont-là des crimes , ils sont assurément bien pardonnables. Il m'étoit d'abord impossible de trouver l'argent qu'il desiroit ; & la prudence ne veut point que l'on confie des papiers suspects , à des personnes dont la discrétion est équivoque , & dont les sentimens secrets d'envie ou de haine vous sont trop connus.

Jugez - moi d'après ce petit exposé , & rendez-moi , je vous prie , la justice que je vous rendrois à vous même en pareille occasion. Personne ne vous est plus attaché que moi , & personne ne saisira avec plus d'empressement tous les moyens de vous donner des preuves de cette amitié inaltérable à laquelle le tems ne fait qu'ajouter , &c. &c.



VI. LETTRE de M. l'Abbé DE LILLE

*A M. le Bailli DE FRELON , qui lui avoit reproché
d'avoir écrit une Lettre injurieuse sur l'Ordre de
Malte.*

A Marseille , 10 Septembre 1785.

M. LE BAILLI,

SI quelqu'un avoit jamais pu révoquer en doute la loyauté des Chevaliers de Malte , votre Lettre suffiroit pour le réfuter. On ne peut répondre d'une manière plus noble , plus solide , à l'accusation absurde dont je viens d'être l'objet (*) ; & quand je serois coupable , votre Let-

(*) Cette Lettre de M. le Bailli de Frélon , Colonel du régiment de Malte , à un Officier du même régiment , est un modèle d'honnêteté. Nous en rapporterons le commencement & la fin.

« Vous vous trompez, mon cher Confrère : la Let-
» tre que vous m'avez envoyée , ne peut pas être du
» Voyageur aimable à qui on l'attribue. Nous ne l'a-
» vons possédée que seize heures ; toutes les autres ,
» nous avons vu avec regret qu'il les a passées à son
» bord. Comment un Littérateur estimable , dont les
» ouvrages passeront à la postérité , dans un espace de
» tems aussi court , se seroit-il cru en état de porter
» un jugement plus que sévère sur une constitution
» singulière , mais non *bizarre* , & dont la sagesse est
» universellement reconnue ?
»

« Vous voyez , mon cher Confrere , que tout se
» réunit pour prouver qu'un homme du mérite de M.

tre pleine de noblesse seroit encore la vengeance la plus digne d'un brave & généreux Chevalier.

J'ai cherché dans ma mémoire ce que je puis avoir dit d'offensant pour l'Ordre respectable dont vous êtes un des membres les plus distingués. Je me suis rappelé qu'en effet je m'étois plaint amèrement de la blancheur éblouissante de vos murailles , qui , en huit jours , auroit achevé de m'aveugler. Je me suis permis encore des plaintes , & même des déclamations violentes contre l'insupportable chaleur que nous avons essuyée dans votre Ville. Voilà les atrocités dont je suis obligé de m'avouer coupable.

Parlons sérieusement, M. le BAILLI ; il est bien étrange que l'on veuille me rendre responsable de ce qu'on a pu inférer dans une Lettre sans signature & sans aveu , & falsifiée peut-être autant de fois qu'elle a été copiée. La boule de neige poussée par des polissons , à mesure qu'elle roule , se grossit & se fait ; voilà sans-doute le sort de cette Lettre , dont il a couru dans le monde tant de copies , plus ou moins infidèles. Celles où l'on dit que votre Ordre est la seule école d'héroïsme qui existe dans le monde , où

» l'Abbé de Lille ne peut pas être l'Auteur des *Observations sur la constitution & les mœurs de Malte*. Cet
 » élégant-Ecrivain travaille, il est vrai, à un *Poème sur l'Imagination* ; mais le ton honnête de tous ses
 » ouvrages est une preuve qu'il est bien éloigné de
 » permettre des écarts à la sienne. »

l'on vante l'esprit de politesse, de loyauté, d'hospitalité, qui distingue vos Chevaliers; ces copies-là, je les avoue avec plaisir. Celles où l'on se permet des observations ou trop libres ou même injurieuses, je les désavoue absolument; & votre Lettre me dispense d'en détailler les raisons. Accueilli de la manière la plus distinguée par votre illustre & vertueux Souverain, lié depuis nombre d'années avec plusieurs de vos Chevaliers qui m'honorent de leur amitié, cultivant un Art qui fait profession d'admirer & de chanter les Vertus héroïques, avec quelle vraisemblance a-t-on pu m'attribuer les phrases hardies & représentables dont on se plaint?

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

V II. LETTRE de M. de LA HARPE,

*Au sujet d'une prétendue brouillerie avec M. DE V**.*

MONSIEUR,

Je n'ai eu connoissance qu'aujourd'hui d'un article inséré dans la *Gazette d'Utrecht*, au sujet de mon départ de Ferney, article qui n'est composé que d'injures & de faussetés. Le Correspondant du *Gazetier*, auteur de ce morceau, commence par dire, que je n'ai jamais *sçu me concilier l'amitié de personne*. Il paroît du moins que je n'ai pas la sienne.

Il prétend que j'ai été recueilli par M de V**. Quand cela seroit vrai, je ne vois pas trop pour-

quoi on en feroit un article de gazette. Mais l'un & l'autre est faux.

Il ajoute que je perds six mille livres de rente que M. de V** m'avoit assurées après sa mort : cet homme, apparemment, a lu le Testament de M. de V** : comme je n'en sçais pas autant que lui, je n'ai rien à répondre là-dessus.

Il finit par insinuer, sans rien affirmer pourtant, que c'est moi qui ai répandu dans le public & pris à M. de V. ** le *Catéchumène*, l'*Homme aux 40 écus*, le *Sermon prêché à Bâle*, & la *Lettre de l'Archevêque de Cantorberi*. Je doute que M. de V** trouve-bon qu'on lui attribue ainsi publiquement le *Catéchumène* qui n'est point de lui, & d'autres Ouvrages anonymes, qu'il n'est permis d'attribuer à personne, à moins d'avoir des preuves.

Quant à ce qui me regarde, tout ce qui a le moindre commerce avec la Littérature sçait à quel point l'imputation du Gazetier au sujet des Ouvrages ci-dessus est fautive, est calomnieuse ! Ce seroit lui donner plus d'importance qu'elle n'en mérite, que d'y répondre par des témoignages authentiques, qui sûrement ne me manqueroient pas. Je satisfais suffisamment à ce que je me dois à moi-même, en opposant la vérité au mensonge. Je dois ajouter aussi, quoi qu'il en doive coûter au bonheur de certaines gens, que je ne suis point brouillé avec M. de V**, & que ce Grand-Homme n'a rien diminué de son

amitié pour moi, qui m'est aussi chère qu'honorable.

VIII. LETTRE de M. DE V* *,

Sur le même sujet.

J'AI appris dans ma retraite, MONSIEUR, qu'on avoit inféré dans la *Gazette d'Utrecht* du 11 Mars 1768, des calomnies contre M. de la Harpe, jeune-homme plein de mérite, déjà célèbre par la Tragédie de *Warwick*, & par plusieurs Prix remportés à l'Académie Française avec l'approbation du Public. C'est sans-doute ce mérite-là même qui lui attire les imputations calomnieuses envoyées de Paris contre lui à l'Auteur de la *Gazette d'Utrecht*.

On articule dans cette Gazette, des procédés avec moi dans le séjour qu'il a fait à Ferney. La vérité m'oblige de déclarer que ces bruits sont sans aucun fondement & que tout cet article est calomnieux d'un bout à l'autre. Il est triste, qu'on cherche à transformer les Nouvelles publiques & d'autres écrits plus sérieux, en libelles diffamatoires. Chaque Citoyen est intéressé à prévenir les suites d'un abus aussi funeste à la société.

N. B. Voir la Lettre XXI. de l'art. COMPLIMENT.



IX. LETTRE D'UN RELIGIEUX

A un Supérieur Général,

Pour justifier un de ses Confrères.

MONSIEUR,

DANS le compte qu'on vous rend des Sujets de notre Ordre , il est des personnes qui doivent vous faire connoître le mal. Mon rôle a été jusqu'ici de vous dire le bien ; permettez que je remplisse ma vocation. On vous a parlé des défauts de M. ** ; mais on vous a tu ses qualités. Il a le cœur excellent ; il est capable d'amitié , & très-zélé pour ses Amis. L'imputation d'irreligion me paroît très-injuste. Il faut distinguer les propos qu'un homme en-colère tiendra contre certains Ministres de la Religion , dont il a , ou dont il croit avoir à se plaindre , de ceux qu'on tient contre la Religion même. La vengeance & l'inconsidération dictent les uns ; l'impiété inspireroit les autres , & je n'en ai jamais entendu de ceux-ci sortir de la bouche de M. **. &c. &c.



X. LETTRE de M. de VOLTAIRE

A M. de S'GRAVESANDE ,

*Pour le prier de le justifier auprès du Cardinal de
FLEURY.*

VOUS vous souvenez, MONSIEUR, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon séjour en Hollande : vous sçavez si nos prétendues disputes sur le Spinosisme & sur des matières de Religion, ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge, que vous avez daigné le réfuter publiquement. Mais la calomnie a pénétré jusqu'à la Cour de France, & la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, & le bien va à pas de tortue. Vous ne sçauriez croire avec quelle noirceur on a écrit & parlé au Cardinal de Fleury. Tout mon bien est en France, & je suis dans la nécessité de détruire une imposture, que dans votre pays je me contenterois de mépriser, à votre exemple.

Souffrez donc, mon aimable & respectable Philosophe, que je vous supplie très-instantment de m'aider à faire connoître la vérité.

Je n'ai point encore écrit au Cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante, que celle d'un homme qui a fait son apologie; mais c'est un beau rôle, que celui de prendre en main

la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, & je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Ecrivez au Cardinal : deux mots & votre nom feront beaucoup, je vous en réponds.

Il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, & je me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret ; c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avoit conduit à Leyde ; l'amitié seule m'en a arraché.

En quelque lieu que je sois , je conserverai pour vous le plus tendre attachement & la plus parfaite estime.





M A R I A G E

ANNONCÉ ou CÉLÉBRÉ ;

[*Lettres à ce sujet.*]

I. L E T T R E

De M. le Comte de **, à M. le Marquis de **,

Pour lui annoncer son Mariage.

L est donc décidé, mon cher MARQUIS, que mon bonheur va se consommer. J'épouse Mardi prochain Mademoiselle de **. Ce n'est point les plaisirs de l'amour que je cherche ; un sentiment plus louable règne dans mon cœur. Vous sçavez que Mademoiselle de ** est aussi respectable qu'aimable. Les épreuves auxquelles j'ai mis son caractère ; ont toutes été à son avantage. J'ai eu la facilité de l'étudier, & plus je l'ai connue, plus je l'ai aimée. J'espère que vous voudrez bien applaudir à une union qui sera l'époque la plus heureuse de ma vie. &c. &c.



II. LET.

II. LETTRE de M. DE **

A M. le Comte DE ** ,

Pour lui annoncer le Mariage de sa Fille.

VOUS apprendrez , MONSIEUR , avec plaisir que ma fille vient d'épouser le Baron de ** ; & vous vous intéressez trop à notre bonheur , pour ne pas approuver cette union. Il n'a manqué que vous à la noce. Notre joie seroit imparfaite , si nous ne la partagions avec vous , Monsieur , dont nous aimons le caractère & respectons le suffrage.

III. LETTRE de M. ** à M. ** ,

Pour lui annoncer le Mariage de sa Fille.

J'AI l'honneur de vous annoncer , MONSIEUR & très-cher COUSIN , que je viens d'arrêter le Mariage de ma fille cadette avec M. de ***. Le caractère du jeune-homme , sa sagesse qui est au - dessus son âge , & son bon esprit , me font espérer que cette union sera heureuse. Nous serons encore plus flattés du choix que nous avons fait , si vous daignez y applaudir.



IV. LETTRE du Chancel.^r d'Aguesseau

A MADAME LA MARÉCH. DE NOAILLES,

Sur la déclaration du Mariage

de Madame la Comtesse DE TOULOUSE.

VOUS me rendez justice, MADAME, par l'attention que vous avez de me faire part d'un mariage qui vient d'être rendu public d'une manière si satisfaisante..... Votre étoile, toujours heureuse pour les mariages, finit encore mieux qu'elle n'a commencé..... J'espère que Madame la Comtesse de *Toulouse* recevra encore plus agréablement mon compliment, lorsqu'il passera par votre bouche, que si je prenois la liberté de le lui faire moi-même. Je suis accoutumé à la bonté que vous avez de vouloir bien me servir toujours d'interprète auprès de votre nombreuse famille, & je me flatte que vous ne refuserez pas non - plus en cette occasion de m'acquitter de ce que je lui dois, sur un événement qui lui fait un si grand plaisir. Je ne vous dis rien sur M. le Duc de *Noailles* en particulier, parce que j'aurois trop de choses à vous dire. Mais je compte que je n'y perdrai rien. Vous sçavez tous mes sentimens pour vous & pour lui. Vous ne vous tromperez pas, Madame, quand vous croirez qu'il n'y a personne qui vous honore plus parfaitement, & qui vous soit

plus véritablement attaché que moi & tout ce qui m'appartient. &c. &c.

V. LETTRE de M. le MARQUIS DE **

A M. le COMTE de **,

Pour lui faire compliment sur son Mariage.

OUI, mon cher COMTE, j'applaudis & de tout mon cœur à votre mariage. J'ai été assez heureux pour en poser la première pierre. Vous vous rappellerez, je vous prie, que lorsque nous parlâmes au Château de ** des Beautés de la Ville voisine, je vous dis qu'il y en avoit une dont la figure inspiroit l'amour, & dont le caractère étoit fait pour l'amitié. Vous me demandâtes son nom; je vous le dis, & dès ce moment vous fûtes amoureux sans vous en appercevoir. Je suis charmé que cette première semence ait fructifié. Vous allez jouir de cette union des cœurs, de cette sympathie de caractères, qui est le fruit & le principe de la vertu. Mlle de ** vous fera connoître de quel prix est une femme qui unit une belle âme à tous les agrémens extérieurs. Jouissez long tems de votre bonheur, & augmentez le mien en continuant de m'aimer.



VI. LETTRE au sujet d'une DEMOISELLE,

*Qui venoit d'épouser le Marquis de ** , veuf
& vieux.*

MAdemoiselle de V** a dit enfin , MONSIEUR , ce terrible *Oui*. Elle remplace une Dame qui avoit bien des vertus ; mais elle est faite pour faire - oublier les morts & pour consoler les vivans. Elle avoit , le jour de la cérémonie , la blancheur du lys & la fraîcheur de la rose , & cet éclat extérieur étoit relevé par une modestie douce , par une sensibilité tendre , qui augmentoit encore ses charmes.

M. le Marquis de *** lui a donné de belles étrennes , par les jouissances qu'il lui accorde après sa mort. Mais la meilleure étrenne , selon moi , est d'épouser ce qu'on aime. Elle a donné la main à un homme vieux & infirme , & a uni un corps frais & sain à un cadavre. Mais qui peut disposer de soi à son gré ? Qui peut faire un choix qui satisfasse son cœur ? Il y a tant de raisons qui forcent une Demoiselle de condition , peu riche , à prendre le joug , que je pardonne facilement à celles qui s'y soumettent.

D'ailleurs Mll^e de V** est pleine de sens & d'esprit ; & elle fera , par raison & par devoir , ce que certainement elle ne peut pas faire par goût. Son Epoux est en extase ; & il a trop fait en aveur de Mll^e de V** , [pour que toute sa ten-

dressé soit mise à fonds - perdu. La reconnoissance produira l'amitié , & ce sentiment vaut souvent mieux en hymen que l'amour. Il est du moins plus durable, s'il n'est pas aussi vif. &c. &c.

VII. LETTRE à M. *** ,

*Qui avoit marié sa Fille à un Homme riche ;
mais vieux.*

VOTRE Lettre , mon cher AMI , respire toute la franchise de votre caractère & toute la sensibilité de votre cœur. Le mien y répond par la plus vive tendresse. Je me réjouis avec vous de l'établissement avantageux que fait Mademoiselle votre Fille. Il étoit naturel que son Epoux payât le sacrifice que la jeunesse de l'aimable Epouse fait à la vieillesse. Ce n'est qu'à grands frais qu'on peut se procurer en hyver , les agrémens du printems. Quoique cette union soit disproportionnée à cause de l'âge de votre Gendré , j'espère qu'elle sera heureuse. Je compte beaucoup sur le bon esprit de votre aimable Fille , & sur-tout sur les leçons & les exemples du Pere & de la Mere.



VIII. LETTRE de MAD^e LA MARQUISE de**;*A Madame du Montier, sa mere,**Pour lui proposer un Mariage pour sa Sœur.*

MA TRÈS-CHÈRE MÈRE,

J'AI à vous entretenir d'une affaire qui me donne beaucoup de joie. Le Marquis me présenta, il y a quinze jours, un Seigneur Napolitain de la plus charmante figure. Mais on cesse d'y faire attention, lorsqu'on l'entend parler. Il n'est pas possible d'imaginer, dans un homme de cet âge, des lumières si universelles, un jugement aussi solide, un esprit plus aisé, plus juste, plus brillant. Ne m'accusez pas de prévention, je vous prie. Tout le monde est d'accord avec moi sur le compte du Signor *Mafrilli*, & son assiduité chez nous excite bien de la jalousie. Il n'a point déguisé au Marquis le motif de ses visites. La petite a fait sa conquête, & il proteste à mon Epoux qu'il s'estimerait le plus heureux de tous les hommes, s'il pouvoit obtenir son cœur & sa main. Le Marquis ne lui a point déguisé que ma Sœur n'a d'autre dot que ses charmes & ses vertus. Cet aveu, loin de le rebuter, semble ajouter quelque chose à la vivacité de ses sentimens. Il ne dépend que de lui; & vous recevrez une de ses Lettres avec celle-ci, & une de mon Epoux, pour demander le consentement de mon Pere & le vôtre. &c. &c.

IX. LETTRE de J. J. ROUSSEAU,
A M. le Comte de * * ,

*Nouvellement marié à une Dame qui avoit du penchant
à la jalousie.*

EN vérité, MONSIEUR, je suis enchanté de vous & de votre digne Epouse. Elle peut vous aimer trop pour votre repos, mais jamais trop pour votre mérite ; ni vous, l'aimer jamais assez pour le sien, Je ne connois rien de plus intéressant que le tableau de votre union, & tracé par vous même..

Pensez si vous n'auriez pas donné à sa délicatesse quelque raison particulière de craindre votre éloignement. Monsieur, les cœurs sensibles sont faciles à bleffer ; tout les alarme ; & ils sont d'un si grand prix, qu'ils valent bien les peines qu'on prend à les contenter....

Que votre Femme voie toujours que vous cherchez votre bonheur dans le sien, & que vous la distinguez des autres femmes par des sentimens à l'épreuve du tems. Les soins amoureux de nouveaux Epoux bientôt se relâchent. Les témoignages d'un amour durable, fondé sur l'estime & sur la vertu, sont moins frivoles, & sont plus d'effet....

Quand une fois votre Femme sera bien convaincue de la solidité de votre attachement, elle n'aura pas peur que vous lui soyez enlevé par des folles. Pardon, Monsieur ! Vous

Div

demandiez des avis pour Madame la Comtesse ; & c'est à vous que j'ose en donner. Mais vous m'inspirez un tel intérêt pour votre union , qu'en vous parlant de tout ce qui me semble propre à l'affermir , je crois déjà me mêler de mes affaires. &c.

A Motiers , le 26 Janvier 1765.

X. LETTRE DE FÉLICITATION ,

A un AMI qui venoit de se marier.

JE ne puis , mon très-cher AMI , qu'applaudir à votre choix. Il est bien flatteur pour vous d'avoir obtenu un main qui avoit été refusée aux aspirans les plus distingués. Mll^e de * * a été le modèle des filles vertueuses ; elle sera celui des épouses aimables & sensibles. Elle travaillera à votre bonheur , autant que vous contribuerez au sien. Votre union sera celle des cœurs. Jouissez long-tems de l'ouvrage de votre persévérance & de vos vertus.

J'ai l'honneur d'être , &c.

XI. LETTRE de J. J. ROUSSEAU ,

*A M. K** , nouvellement marié.*

SI jeune , & déjà marié ! Monsieur , vous avez entrepris de bonne - heure une grande tâche. Je sçais que la maturité de l'esprit peut suppléer à l'âge , & vous m'avez paru promettre ce supplément. Vous vous connoissez d'ailleurs

en mérite , & je compte sur celui de l'Epouse que vous vous êtes choisie.

Il n'en faut pas moins , cher K** , pour rendre heureux un établissement si précocé. Votre âge seul m'alarme pour vous ; tout le reste me rassure. Je suis toujours persuadé que le vrai bonheur de la vie est dans un Mariage bien assorti ; & je ne le suis pas moins , que tout le succès de cette carrière dépend de la façon de la commencer. Le tour que vont prendre vos occupations , vos soins , vos manières , vos affections domestiques durant la première année , décidera de tout le reste. C'est maintenant *que le sort de vos jours est entre vos mains*. Plus tard , il dépendra de vos habitudes.

Jeunes Epoux , vous êtes perdus , si vous n'êtes qu'amans. Mais soyez amis de bonheur , pour l'être toujours. La confiance qui vaut mieux que l'amour , lui survit & le remplace. Si vous sçavez l'établir entre vous , votre maison vous plaira plus qu'aucune autre ; & dès qu'une fois vous serez mieux chez vous que partout ailleurs , je vous promets du bonheur le reste de votre vie.

Adieu , très-bon & aimable K** ! Faites , je vous prie , agréer mes hommages à Madame votre épouse. Dites-lui combien elle a droit à ma reconnoissance , en faisant le bonheur d'un homme que j'en crois si digne , & auquel je prends un si tendre intérêt.

Voir la Lettre VII de l'art CONSEIL.

 XII. LETTRE à M. le COMTE de **,

Sur son second Mariage.

Vous demandiez des consolations à la Providence , Monsieur le COMTE ; elle vous a très-bien servi. Mademoiselle de ** a une figure aimable , l'esprit naturel , & un cœur qui embellit encore la figure & l'esprit. Elle assure son bonheur en s'unissant à vous ; mais certainement elle fera le vôtre. L'amour & l'amitié partageront votre vie. J'espère que la première divinité ne vous fera pas oublier la seconde.

XIII. LETTRE

De M. L'ABBÉ ** à MADAME de **,

*Sur le Mariage de Mlle DE M**.*

Mademoiselle de M... a pris enfin , MADAME , ces chaînes de l'hymen qui sont rarement des chaînes de fleurs. L'exemple de plusieurs de ses compagnes , qui versent des larmes amères sur le joug qu'elles se sont imposé , n'a pu la détourner. Elle espère être plus heureuse. Il est vrai que ce n'est ni l'intérêt , ni la vanité , ni le caprice , qui ont conduit cette fois-ci la victime à l'autel. Une certaine convenance dans les caractères a été le premier lien des deux Epoux. Madame de ** trouvera son plaisir où elle croira voir son devoir , & avec cette façon d

penfer, elle ne ſçauroit avoir des regrets. Son Mari l'aime tendrement, & elle ſe pliera facilement à tous ſes goûts. Cette flexibilité de caractère eſt, je crois, le premier pas vers le bonheur qu'on peut goûter dans le mariage. &c.

XIV. LETTRE de M. M. l'ABBÉ **,

*Pour annoncer le Mariage de M. le Marquis de ***

M. le Marquis de ** vient de ſe marier, mon cher AMI, avec Mademoiſelle de V **: c'eſt l'amour, l'amitié & l'eſtime qui ont fait ce mariage. Les noces ont été célébrées au village de P **. Tous les habitans nageoient dans la joie & dans les plaiſirs, & paroïſſoient partager les prémices d'un bonheur qui ſera durable. Le Marquis a épouſé une femme qu'il adore & dont il eſt aimé. L'un & l'autre ont ces vertus ſolides & conſtantes, propres à perpétuer la félicité. &c. &c.

XV. LETTRE à M. DE **,

Qui venoit d'épouſer une Demoïſelle riche & aimable.

IL vous faut, mon cher MONSIEUR, des événemens pour m'écrire. Celui que vous m'annoncez eſt très-agréable : vous avez enfin obtenu ce que vous méritiez depuis long-tems. Vous ne connoiſſez pas l'envie, & vous aurez

de quoi l'exciter. Je soupire après le moment où je pourrai jouir , de près , du spectacle de votre bonheur. Vous voilà partagé entre une Femme aimable & vos Amis. Elle aura sans - doute les sentimens les plus vifs de votre cœur ; mais sans lui disputer sa place , j'espère que je ne perdrai pas entièrement la mienne. &c. &c.

XVI. LETTRE de Monsieur **,

*Pour annoncer à Mademoiselle de ** le Mariage
d'une de ses Amies.*

ENFIN l'affaire que vous avez traitée pendant si long-tems, MADEMOISELLE, est heureusement terminée. Mademoiselle de ** a dit hier *Oui* qui lui coûtoit tant. Je croyois qu'elle ne le prononceroit jamais , & je devois le croire, puisqu'elle avoit résisté aux prières d'une personne aussi spirituelle & aussi insinuante que vous. Les assiduités de M. ** ont plus fait que nos sollicitations. Ils seront heureux , je l'espère, & ils vous devront en partie leur bonheur , &c.

XVII. LETTRE D'UN SOLITAIRE.

A un AMI qui venoit de se marier.

J'AI laissé passer , mon cher AMI , la foule qui vous assiégeoit le jour de vos noces , pour vous faire un compliment moins emphatique , mais

plus sincère que ceux dont vous avez été accablé. Je craignois de n'être pas entendu au milieu de vos fêtes bruyantes. Les jeux , les danses , les grands repas peuvent être favorables à l'Amour ; mais tout cela ne sert guères à l'Amitié. Il lui faut un jour doux, une retraite paisible ; elle se plaît dans les grottes , elle aime à s'égarer dans les bois. Tel est mon cœur , mon cher Ami. Vous étiez couronné par l'Hymen & par l'Amour , & je demandois pour vous en silence à ces deux divinités un bonheur durable. &c. &c.

XVIII. LETTRE de M. * *

A sa SŒUR, sur son Mariage avec un de ses Amis.

C'EST à vous qu'il appartient , ma très-chere SŒUR , de faire le bonheur de mes Amis , qui à leur tour feront le vôtre. Vous perdez une société connue ; mais vous acquérez le cœur d'un Epoux qui vous adore , en qui je vois un pere tendre & un ami fidèle , & qui doit attacher beaucoup de prix au bonheur de vous posséder. D'ailleurs la variété d'objets d'une grande Ville vous dédommagera bien-tôt des tristes amusemens d'une petite : amusemens si souvent empoisonnés par la médifance & la tracasserie. Que ne puis-je aller unir ma petite fortune à la vôtre , embellir ainsi le peu de jours que la Providence me promet , vivre & mourir avec

vous , & renfermer nos cendres dans un tombeau commun ! Voilà les objets dont je nourris mon imagination. Le moment de ma vie où je serai le plus content de moi , fera celui où ils se réaliseront. Ces rêves sont agréables , puisqu'ils roulent sur vous : s'ils s'effectuent , la Providence mettra la dernière main à mon bonheur.

XIX. LETTRE de M. C** ,

*à M. DE ** , qui alloit épouser une Demoiselle vertueuse & aimable.*

IL vous falloit , MONSIEUR , un établissement , & j'espère que le vôtre sera heureux. Vous épousez une Personne aimable , dont l'âge n'est pas trop disproportionné avec le vôtre. Votre caractère s'accommodera du sien. Mll^e *** est douce sans fadeur , vive sans étourderie , enjouée sans indécence. Votre gravité ne l'étonnera point , parce qu'elle ne vient pas de mauvaise humeur , & elle saura l'égayer. Vous ne ressemblerez point à ces Maris qui offrent d'abord un bouquet d'œillets & de jasmin , auquel succèdent bientôt des faisceaux de chardons & d'orties , & qui ayant commencé par être des amans soumis , finissent par être des tyrans despotiques. Je suis sûr du moins que Mll^e *** n'éloignera pas votre cœur par une aigreur déplacée , par des murmures continuels , par des

plaintes faites à contre-tems. En aspirant à sa main, vous avez voulu la rendre heureuse ; en acceptant la vôtre , elle a cru l'être : vous aurez l'un & l'autre le bonheur que vous desirez & que vous méritez.

XX. LETTRE DU MÊME

A un Homme - d'esprit d'Avignon.

IL n'y a pas long-tems , mon très-cher AMI ; que je souhaitois une *Laure* à un nouveau *Pétrarque*. Vous l'avez enfin obtenue , & je me félicite de voir mes vœux accomplis. Vous réconcilierez sans-doute l'Amour avec l'Hymen , deux dieux plus défunis que *Voltaire* & *Jean-Jacques Rousseau*. J'aurois fait avec plaisir votre épithalame ; mais je n'ai sçu votre mariage qu'après-coup. J'aurois chanté les vertus de l'Epoux & les graces de l'Epouse. Vous avez perdu de mauvais Vers ; mais vous n'avez pas perdu les sentimens qui me les auroient inspirés. &c. &c.

XXI. LETTRE de M. DE V** ,

A UNE PARENTE de M. le Marquis de Villette , au sujet du Mariage de celui-ci avec Mademoiselle de Varicour.

LES deux heureux , MADAME , me permettent de vous féliciter de leur bonheur. Mademoiselle de *Varicour* a bien voulu être ma fille quelque-

tems ; Madame de Villette jouit d'un sort plus beau ; elle est votre nièce , & j'ose assurer qu'elle en est très - digne. Je vous rends votre bien , la vertu , le bon esprit & les graces. Mon âge & mes maladies m'empêcheront de vous faire ma cour ; mais rien n'altérera la sensibilité & le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être ,

MADAME ,

Votre très - humble & très-obéissant serviteur , V**.

Voir la Lettre XVII. de l'art. *Excuse*.

MORALES, (LETTRES) Voyez l'art. entier
CONSEIL... La plupart des Lettres des art. CON-
DOLÉANCE & CONSOLATION... Les n^{os} XLIII
& LI. article FÉLICITATION... Les n^{os} XX &
XXII. art. OUVRAGE DONNÉ... Les n^{os} VI, IX,
XI, XVII, XIX, art. MARIAGE.





NARRATIONS , DESCRIPTIONS ,
 NOUVELLES
 (LETTRES contenant des).



I. LETTRE

De la Princesse DES URSINS

Au Marquis DE TORCI,

Renfermant le détail des Disputes d'étiquette. (*)

Barcelone , 16 Décembre 1701.

JE crois , MONSIEUR , que vous n'êtes jamais de meilleure humeur , que lorsque vous me faites l'honneur de m'écrire ; mais je vous avoue aussi que je n'ai pas moins de plaisir quand je vous fais réponse. Qui vous a si bien informé du peu d'adresse que j'ai à porter la lampe que le Comte de Bénaventé me présente gravement tous les soirs ? C'est sans-doute Madame la Duchesse de Noailles , qui est une causeuse , & qui n'est jamais plus aise que quand elle peut me nuire. Ne vous aura-t-elle point dit aussi que je laisse tomber assez souvent

(*) Ces minuties de gens importants , ne sont pas agréables seulement aux personnes qui cherchent un amusement dans la lecture , mais encore à celles qui veulent connoître l'homme dans les grandes & les petites choses.

le pot-de-chambre du Roi ? qu'ordinairement je ne sçais pas le matin ce que j'ai fait le soir de son épée ? Ce qui me console , c'est que vous seriez aussi embarrassé que moi, si vous vous trouviez chargé de cet attirail ; car, sûrement deux mains n'y sçauroient pas suffire. On ne peut rien changer dans cette cérémonie. Le Roi ne seroit pas obéi , & je me ferois une affaire, comme il est arrivé ces jours passés, dans une chose beaucoup plus sérieuse néanmoins. Quoique le Comte de *Marfin* doive vous en écrire , je vais vous la raconter , quand ce ne seroit que pour avoir le plaisir de vous parler d'un vieux & malin petit singe , qu'on appelle ici le Patriarche des Indes.

Le jour de la Conception, le Roi & la Reine firent leurs dévotions à la grande Eglise. Il fut question la veille de régler le cérémonial ; & dans le tems que Leurs Majestés me faisoient l'honneur de m'en parler, mon petit singe entra. Le Roi lui demanda qui devoit tenir la nappe ? Il répondit , que le Roi défunt ayant toujours communiqué seul , c'étoit lui & le *sumiller de corps* qui avoient fait cette fonction ; mais que la Reine s'y trouvant , c'étoit à lui & à moi à avoir cet honneur , quoi qu'il eût encore à leur présenter la coupe.

Après qu'il se fut retiré je représentai à Leurs Majestés qu'il ne me paroïssoit pas décent , qu'à l'autel & aux yeux de tout le monde , je figu-

rasse avec un Patriarche ; que si cette fonction étoit ecclésiastique , je ne devois pas y être employée ; & que si elle ne l'étoit pas , il me paroïssoit beaucoup mieux que le *sumiller* la fit avec moi. Le Roi loua cette réflexion , & envoya aussi-tôt son Confesseur dire au Patriarche , qu'il donneroit la coupe , & que le Comte de *Bénaventé* & moi tiendrions la nappe. Ce Prélat répondit que cela ne se pouvoit pas , & n'en donna point de raison.

Le lendemain dans le tems de la communion ; le Comte de *Bénaventé* prit la nappe qui avoit été préparée , & je m'approchai auprès de la Reine. Mais le petit Prélat, plus lesté, gagna de la main, & présenta au Roi une autre nappe qu'il tira apparemment de sa poche , si courte qu'à peine l'extrémité arrivoit jusqu'à la Reine. Le Roi ne vit rien ; la Reine même fit observer ce ridicule , par un signe qu'elle eut la bonté de me faire.

Cette journée fut celle des incidens : car il en arriva un autre , où je n'eus d'autre part que celle de servir de témoin.

Quand il fallut approcher le fauteuil du Roi plus près du prie-dieu sur lequel Leurs Majestés étoient à genoux , le Comte, *del-Priego*, *mayordomo*, le prit ; le Duc d'*Ossone* courut pour le lui ôter. Cela fit un petit combat presque au pied de l'autel : car le premier ne vouloit point le lâcher , & le second vouloit l'avoir , croyant l'un

& l'autre que ce service regardoit leur charge. Le dernier enfin l'emporta à force de coups de coudes, & par la complaisance de l'autre.

Pendant qu'ils se tourmentoient ainsi, je vis le moment que le Duc d'*Ossone*, que vous sçavez, Monsieur, n'être pas plus gros qu'un rat, alloit être culbuté avec le fauteuil sur la personne du Roi, & le Roi sur la Reine.

Leurs Majestés ne s'apperçurent pourtant point de cette scène, étant l'un & l'autre attentifs à prier Dieu, & le bruit que l'on fait ordinairement dans les Eglises en ce pays-ci les ayant empêchés d'y faire attention. Avant que de sortir, je crus à-propos d'en avertir le Roi, afin qu'il empêchât que ces Messieurs n'en vinssent aux voies-de-faire. Sa Majesté en parla dans l'Eglise même au Duc d'*Ossone*, & dans le Palais au Comte *del-Priego*. On régla le soir même ce différend dans le Conseil. Il fut jugé que le Duc d'*Ossone* avoit tort, & le Roi les accorda en parlant une seconde fois à tous les deux comme il convenoit. Ces Messieurs, de cœur & d'esprit pacifiques, avoient peu d'envie, je crois, de se battre ailleurs que dans l'Eglise.

Au reste, Monsieur, Leurs Majestés assistèrent à l'Eglise le matin & l'après-dinée sans *cortenas* (sans rideaux) : il n'y en avoit point ici, & cela faisoit dire aux Espagnols que cette fonction ne se pouvoit faire. Mais nous fûmes bien aises de donner cette atteinte à l'étiquette ; & quand

Il y en auroit eu , nous ne nous en ferions point servis , la fantaisie de cacher un Roi aimable au peuple , me paroissant une des moins sages de *Philippe II.*

Je ne vous entretiens que de bagatelles ; la matière étant épuisée , quand je vous ai parlé de l'union parfaite qui continue à être entre Leurs Majestés. Notre Cour est presque toujours la même depuis le commencement du mois jusqu'à la fin ; & je ne sçais quoi imaginer pour la diversifier dans un pays où il n'y a rien absolument qui puisse y contribuer , &c. &c.

II. (*) LETTRE d'un ÉTRANGER,

A M. * * * ,

Où il marque les différens caractères des Personnes qu'il a vues dans une compagnie de Paris.

MONSIEUR,

IL faut convenir que ceux qui aiment à s'instruire , ne sont jamais oisifs. Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante , je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner. Tout m'intéresse , tout m'étonne ; je suis comme un enfant , dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

(*) Cette Lettre & les deux suivantes sont tirées des *Lettres Persanes.*

J'ai passé quelques jours dans une maison-de-campagne auprès de Paris , chez un homme de considération , qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui : il a une femme fort aimable , & qui joint à une grande modestie une gaieté charmante.

Etranger que j'étois , je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier , selon ma coutume , cette foule de gens qui y abordoient sans cesse , dont les caractères me présentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui , il s'attacha à moi , de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que nous nous entretenions en particulier dans un grand cercle , laissant les conversations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi , (lui dis-je ,) plus de curiosité que de politesse ; mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions : car je m'ennuie de n'être au fait de rien , & de vivre avec des gens que je ne sçaurois démêler. Il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné la torture plus de deux cents fois , & cependant je ne les devinerois de mille ans.-- Vous n'avez qu'à dire , (me répondit-il ,) & je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez , d'autant mieux que je vous crois homme discret. -- Qui est cet homme , (lui dis-je ,) qui nous

tant parlé des repas qu'il a donnés aux Grands, qui est si familier avec vos Ducs , & qui parle souvent à vos Ministres , qu'on me dit être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme-de-qualité ; mais il a la physionomie si basse , qu'il ne fait guères honneur aux Gens-de-qualité , & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger ; mais il me semble qu'il y a , en général , une certaine politesse commune à toutes les Nations ; je ne lui trouve point de celle là. Est-ce que vos Gens-de-qualité sont aussi mal élevés que les autres ? --Cet homme, (me répondit-il en riant ,) est un Fermier ; il est autant au-dessus des autres par ses richesses , qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance. Il auroit la meilleure table de Paris , s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui. Il est bien impertinent , comme vous voyez ; mais il excelle par son Cuisinier : aussi n'en est-il pas ingrat , car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui. --Mais si je ne vous importune pas , dites-moi , je vous prie , quel est celui qui est vis-à-vis de nous , qui est si mal habillé , qui fait quelquefois des grimaces , & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler , mais qui parle pour avoir de l'esprit ? --C'est, (me répondit-il ,) un Poète , & le grotesque du Genre humain : ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont ; cela est vrai , & aussi ce qu'ils seront toute leur

vie , c'est-à-dire , presque toujours les plus ridicules de tous les hommes. Aussi ne les épargne-t-on point ; on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison ; & il y est bien reçu du Maître & de la Maîtresse , dont la bonté & les manières polies ne se démentent à l'égard de personne.

- Et ce vieil-homme , (lui dis-je tout bas) qui a l'air si chagrin ? --C'est un vieux Guerrier , (me dit-il) qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé , ou qu'on vante un siège où il n'ait pas monté la tranchée. Il se croit si nécessaire à notre Histoire , qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini. Il regarde quelques blessures qu'il a reçues , comme la dissolution de la Monarchie ; & à la différence de ces Philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent , & que le passé n'est rien , il ne jouit au contraire que du passé , & n'existe que dans les campagnes qu'il a faites. &c. &c.

III. LETTRE DU MÊME,

Sur les entretiens des Cafés.

MONSIEUR,

Vous sçavez que je suis né Observateur. Pour satisfaire mon goût , j'entrerai , il y a cinq ou six
jours

jours , dans un Café. J'y remarquai d'abord un Gentilhomme , assez bien mis , qui se faisoit écouter. Il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris , & déplorait sa situation d'être obligé de vivre dans la Province: « J'ai , dit-il , quinze mille livres de rente en fonds de terre , & je me croirois plus heureux , si j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau presser mes Fermiers & les accabler de frais de Justice , je ne fais que les rendre plus insolvable : je n'ai jamais pu voir cent pistoles à - la - fois. Si je devois dix mille francs , on me feroit saisir toutes mes terres , & je serois à l'Hôpital. »

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté , & je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. « A qui se fier désormais , s'écrioit-il ? Il y a un traître , que je croyois si fort de mes amis , que je lui avois prêté mon argent , & il me l'a rendu : quelle perfidie horrible ! Il a beau faire , dans mon esprit il sera toujours déshonoré. »

Tout-près de-là étoit un homme très-mal vêtu , qui , élevant les yeux au ciel , disoit : Dieu bénisse les projets de nos Ministres. Puissé-je voir les actions à deux mille , & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres !... J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrêmement pauvre , me dit-on ; aussi a-t-il un pauvre métier : Il est Généalogiste , & il

espère que son art rendra beaucoup , si les fortunes continuent : parce que tous ces nouveaux Riches auront besoin de lui pour réformer leur nom , décaffer leurs ancêtres , & orner leurs carrosses ; il s'imagine qu'il va faire autant de Gens de qualité qu'il voudra.

Enfin, je vis entrer un vieillard , pâle & sec , que je reconnus pour Nouvelliste , avant qu'il se fût assis. Il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers , & présagent toujours les victoires & les trophées. C'étoit , au contraire , un de ces trembleurs , qui n'ont que des nouvelles tristes. « Les affaires vont bien-mal du côté de l'Espagne , dit il : nous n'avons point de Cavalerie sur la frontière ; & il est à craindre que le Prince*** , qui en a un gros corps , ne fasse contribuer tout le Languedoc. »

Il y avoit vis-à-vis de moi un Philosophe , assez mal en ordre , qui prenoit le Nouvelliste en pitié , & haussait les épaules à mesure que l'autre haussait la voix ; je m'approchai de lui , & il me dit à l'oreille : « Vous voyez que ce fat nous entretient , il y a une heure , de sa frayeur pour le Languedoc ; & moi j'appercus hier au soir une tache dans le Soleil , qui , si elle augmentoit , pourroit faire tomber toute la Nature en engourdissement ! & je n'ai pas dit un seul mot. »

Je suis persuadé que si j'avois eu le tems de demeurer davantage dans ce lieu , j'y aurois cer-

tainement vu d'autres originaux. Comme j'espère y retourner dans quelques jours , je ne manquerai pas de vous faire part de mes nouvelles découvertes.

Je suis , &c. &c.

IV. LETTRE DU MÊME,

Sur un Géomètre.

PUISQUE vous vous amusez , MONSIEUR , de mes observations, je vous apprendrai, que passant l'autre jour sur le Pont-neuf , avec un de mes Amis , il rencontra un homme de sa connoissance qu'il me dit être un Géomètre ; & il n'y avoit rien qui n'y parût , car il étoit d'une rêverie profonde. Il fallut que mon Ami le tirât long-tems par la manche , & le secouât , pour le faire descendre jusqu'à lui ; tant il étoit occupé d'une courbe , qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés , & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires : ces discours les menèrent jusques sur la porte d'un Café , où j'entrerais avec eux.

Je remarquai que notre Géomètre y fut reçu de tout le monde avec empressement. Il dérida alors un peu son visage , & se mit à rire , comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de Géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout c



qui se disoit dans la conversation ; il ressembloit à celui qui , dans un jardin , coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse , il étoit offensé d'une faillie , comme une vue délicate est offensée par une lumière trop vive. Rien , pour lui , n'étoit indifférent , pourvu qu'il fût vrai : aussi sa conversation étoit-elle singulière.

Il étoit arrivé , ce jour-là , de la campagne , avec un homme qui avoit vu un Château superbe & des Jardins magnifiques ; & il n'avoit vu , lui , qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large , & un bosquet barlong de dix arpens. Il auroit fort souhaité que les règles de la perspective eussent été tellement observées , que les allées des avenues eussent paru par-tout de même largeur ; & il auroit donné , pour cela , une méthode infailible.

Il parut fort satisfait d'un Cadran qu'il y avoit démêlé , d'une structure tout-à-fait singulière ; & il s'échauffa beaucoup contre un Sçavant qui étoit auprès de moi , qui , malheureusement , lui demanda si ce Cadran marquoit les heures Babyloniennes ?

Un Nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie ; & il donna aussi-tôt les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air ; & , charmé de sçavoir cela , il voulut en ignorer entièrement le succès.

Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hyver précédent par une inondation : « Ce que vous me dites - là m'est fort agréable , dit alors le Géomètre ; car je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite , & qu'il est au moins tombé sur la Terre deux pouces d'eau plus que l'année passée. »

Un moment après il sortit , & nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite , & qu'il négligeoit de regarder devant lui , il fut rencontré directement par un autre homme. Ils se choquèrent rudement , & de ce coup , ils réjaillirent chacun de leur côté , en raison réciproque de leur vitesse & de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement , cet homme , portant la main sur le front , dit au Géomètre : Je suis bien-aise que vous m'ayez heurté , car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre ; je viens de donner mon *Horace* au Public.--Comment , dit le Géomètre ? Il y a deux mille ans qu'il y est.--Vous ne m'entendez pas , reprit l'autre ; c'est une traduction de cet ancien Auteur que je viens de mettre au jour : il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi ! Monsieur, dit le Géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres , & ils pensent pour vous ?--Monsieur , dit le Sçavant , croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au Public , de lui rendre

la lecture des bons Auteurs familière ?-- Je ne dis pas tout-à-fait cela : j'estime , autant qu'un autre , les sublimes Génies que vous travestissez : mais vous ne leur ressemblerez point ; car si vous traduisez toujours , on ne vous traduira jamais. Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre , qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or , & même sont d'un plus grand usage pour le Peuple ; mais elles sont toujours foibles & d'un mauvais alloi. Vous voulez , dites-vous , faire renaitre parmi nous ces illustres morts ; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps : mais vous ne leur rendez pas la vie , il y manque toujours un esprit pour les animer. Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités , qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ?..

Après ce petit conseil , ils se séparèrent , je crois , très-mécontents l'un de l'autre. &c.

Voir le n° IV des LETTRES BADINES, To. I , p. 89.

V. LETTRE de RACINE à BOILEAU ,

Contenant le détail de la prise du Château-Neuf.

Au Camp près de Namur, 24 Juin 1692.

JE laisse à M. de Valincour, mon cher MONSIEUR, le soin de vous écrire la prise du Château-Neuf : voici seulement quelques circonstances qu'il oubliera peut-être dans sa Relation.

Le Château-neuf, appelé autrement le *fort Guillaume*, est un grand ouvrage à corne, avec quelq' redens dans le milieu de la courtine, selon que le terrain le demandoit. Il est situé de telle sorte, que plus on en approche, moins on le découvre. Depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit, il n'y avoit fait qu'une très-petite brèche à passer deux hommes, & il n'y avoit pas une palissade du chemin-couvert, qui fût rompue. M. de *Vauban* a admiré lui-même la beauté de cet ouvrage. L'Ingénieur qui l'a tracé, & qui a conduit tout ce qu'on y a fait, est un Hollandois, nommé *Cohorne*. Mais notre tranchée l'embrassoit de toutes parts. Elle est quelque chose de prodigieux : elle embrasse à-la-fois plusieurs montagnes & plusieurs vallées, avec une infinité de détours & de retours. Enfin il s'est trouvé, que dès que nous avons attaqué la contr'escarpe, les Ennemis qui craignoient d'être coupés, ont abandonné dans l'instant tout leur chemin-couvert. Voyant dans leur ouvrage vingt de nos Grenadiers, qui avoient grimpé par un petit endroit où on ne pouvoit monter qu'un-à-un, ils ont aussitôt battu la chamade. Ils étoient encore quinze cens hommes, tous gens bien-faits.

Le principal Officier qui les commandoit, nommé M. de *Vimbergue*, est âgé de près de 80 ans. Comme il étoit d'ailleurs fort-incommodé des fatigues qu'il a souffertes depuis quinze jours, & qu'il ne pouvoit plus marcher, il s'étoit fait

porter sur la petite brèche que notre canon avoit faite , résolu d'y mourir l'épée à la main. C'est lui qui a fait la capitulation ; & il y a fait-mettre , « qu'il lui seroit permis d'entrer dans le vieux Château , pour s'y défendre encore jusqu'à la fin du siège. » Vous voyez par-là à quelles gens nous avons affaire , & que l'art & les précautions de M.^{de} *Vauban* ne sont pas inutiles pour épargner bien des braves gens , qui s'iroyent faire - tuer mal-à-propos.

C'étoit encore M. le Duc , qui étoit Lieutenant-général de jour ; & voici la troisième affaire qui passe par ses mains. Je voudrois que vous eussiez pu entendre de quelle manière aisée , & même avec quel esprit , il m'a bien voulu raconter une partie de ce que je vous mande , les réponses qu'il fit aux Officiers qui le vinrent trouver pour capituler , & comme , en leur faisant mille honnêtetés , il ne laissoit pas de les intimider.

On a trouvé le chemin - couvert tout plein de corps morts , sans tous ceux qui étoient à demi enterrés dans l'ouvrage. Nos bombes ne les laissoient pas respirer. Ils voyoient sauter à tous momens en l'air leurs camarades , leur pain , leur vin , & étoient si las de se jeter par terre , comme on fait quand il tombe une bombe , que les uns se tenoient debout , au hazard de ce qui en pourroit arriver ; les autres avoient creusé de petites niches dans des retranchemens qu'ils

avoient faits dans le milieu de l'ouvrage, & s'y renoient plaqués tout le jour.

Le vieux Château est composé de quatre autres Forts l'un derrière l'autre, & va toujours en s'étrécissant, en telle sorte, que celui de ces Forts qui est à l'extrémité de la montagne, ne paroît pas pouvoir contenir trois cens hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes. &c. &c.

VI. LETTRE AU MÊME.

(Victoire du Maréchal de *Luxembourg* à *Nerwinde*.)

A Marly, le 6 Août 1693.

LA Victoire de M. de *Luxembourg*, mon cher MONSIEUR, est bien plus grande que nous ne pensions, & nous n'en sçavions pas la moitié. Le ROI reçoit tous les jours des Lettres de Bruxelles & de mille autres endroits, par où il apprend que les Ennemis n'avoient pas une troupe ensemble le lendemain de la Bataille. Presque toute l'Infanterie qui restoit, avoit jetté ses armes : les Troupes Hollandoises se sont la plupart enfuies jusqu'en Hollande. Le Prince d'*Orange* qui pensa être pris, après avoir fait des merveilles, coucha le soir, lui huitième, avec M. de *Bavière*, chez un Curé près de *Loo*. Nous avons 25 ou 30 Drapeaux, 55 Etendards, 76 pièces de canon, 8 mortiers, 9 pontons, sans tout ce qui est tombé dans la rivière. Si nos chevaux, qui

n'avoient point mangé depuis deux fois vingt-quatre heures, eussent pu marcher, il ne resteroit pas un corps de troupes aux Ennemis.

Je vous envoie un récit du Combat en général, qui me fut dicté hier au soir par M. *Albergotti*; croyez que c'est comme si M. de *Luxembourg* l'avoit dicté lui-même. Vous sçavez d'ailleurs les actions des principaux particuliers : M. de *Chartres* chargea trois ou quatre fois à la tête de divers Escadrons, & fut débarrassé des Ennemis, ayant blessé de sa main l'un d'eux qui le vouloit emmener. M. d'*Arce*, son Gouverneur, tomba aux pieds de ses chevaux, le sien ayant été blessé.

M. le Prince de *Conti* chargea aussi plusieurs fois, tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'Infanterie, & regagna pour la troisième fois le village de *Nerwinde*, qui donne le nom à la Bataille, & reçut sur la tête un coup de sabre d'un des Ennemis, qu'il tua sur-le-champ.

M. le Duc chargea de même, regagna la seconde fois le village à la tête de l'Infanterie, & combattit encore à la tête de plusieurs Escadrons de Cavalerie.

M. de *Luxembourg* étoit, dit-on, quelque chose de plus qu'humain, volant par-tout, & même s'opiniâtrant à continuer les attaques, dans le tems que les plus braves étoient rebutés, menant en personne les Bataillons & les Escadrons la charge.

M. de *Monmorenci*, son fils aîné, après avoir combattu plusieurs fois à la tête de sa Brigade, reçut un coup de mousquet dans le tems qu'il se mettoit au-devant de son Pere, pour le couvrir d'une décharge horrible que les Ennemis firent sur lui. M. le Comte, son frere, a été blessé à la jambe; M. de la *Rochequion* au pied, &c.

Nous avons 1400 prisonniers, entre lesquels 165 Officiers, plusieurs Officiers-généraux, dont on aura sans-doute donné les noms.

Voici encore quelques particularités. Plusieurs Généraux des Ennemis étoient d'avis de repasser d'abord la rivière: le Prince d'*Orange* ne voulut pas. L'Electeur de Bavière dit «qu'il falloit au contraire rompre tous les ponts, & qu'ils tenoient à ce coup les Français. »

Le lendemain du Combat, M. de *Luxembourg* a envoyé à Tirlmond où il étoit resté, plusieurs de ces Officiers blessés: entr'autres, le Comte de *Solms*, Général de l'Infanterie, qui s'est fait couper la jambe. M. de *Luxembourg*, au lieu de les faire transporter en cet état, s'est contenté de leur paro'le, & leur a fait offrir toute sorte de rafraichissemens. « *Quelle Nation est la vôtre,* (s'écria le Comte de *Solms*, en parlant au Chevalier du *Rozel*) «! *Vous vous battez comme des lions,* » & *vous traitez les vaincus, comme s'ils étoient vos* » *meilleurs amis!* » &c. &c.



VII. LETTRE à Madame de **,

Pour lui annoncer l'abdication du Duc de Savoie, & le Brutus de VOLTAIRE.

ON me remit hier, MADAME, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Le plaisir de recevoir de vos nouvelles a été d'autant plus grand, qu'il a été attendu avec bien de l'impatience. Donnez-m'en, je vous supplie, un peu plus souvent, & n'oubliez pas de me parler de votre santé & de vos amusemens. Il me paroît, par ce que vous me mandez, que vous ne regrettez point ce pays-ci; je pourrois de-là tirer quelque conséquence qui ne me feroit pas avantageuse; mais il ne faut pas travailler à se faire de la peine, & il vaut mieux passer légèrement là-dessus, pour vous donner quelques nouvelles.

J'ai cependant peu de choses à vous apprendre; mais j'obéirai à vos ordres, qui me sont sacrés, supposé pourtant que la Renommée ne vous ait pas servie plutôt ou aussitôt que nous.

La nouvelle du jour est que le *Roi de Sardaigne* vient d'abdiquer en faveur de son Fils: c'est un événement auquel les Politiques ne s'attendoient guères. Comment un Prince de son caractère a-t-il pu se déterminer à descendre du Trône? Il ne s'est réservé que cinquante mille écus de rente, deux valets-de-chambre & quatre va-

lets-de-pied ; il ne garde ni écuyers , ni pages , & il dit que le train auquel il s'est borné , est plus que suffisant pour un simple Gentil-homme. Il doit dorénavant résider à Chambery. Avez-vous sça aussi le mariage du même Prince avec la Dame-d'honneur de la défunte Femme de son Fils ? Ce dernier trait n'est pas moins étonnant que son abdication ; & devine qui voudra ou qui pourra maintenant , ce que c'est que l'homme.

On nous promet *Brutus* , Tragédie de M. de Voltaire , pour le commencement de l'hiver : j'ai bonne opinion de tout ce qui sort de la plume cet Auteur , & je suis bien son partisan. Je voudrois fort que tout cela pût vous engager à revenir bien vite : mais je crains que vous ne préféreriez les plaisirs de la campagne à ceux de la Cour ; ils ont en effet quelque chose de plus séduisant , & je redoute leurs appas par rapport à vous. Je vous exhorte à conserver votre santé , à abrégier votre voyage , à me donner de vos nouvelles , & à ne pas douter de mon respectueux attachement.



*VIII. LETTRE DE M. DE V****A Mademoiselle DE CLERMONT ,**Renfermant la relation d'une Fête burlesque.***M**ADEMOISELLE,

LES Citoyens de Bellebat ne peuvent vous rendre compte , que de leurs divertissemens & de leurs Fêtes ; ils n'ont ici d'affaires que leurs plaisirs : bien différens en cela de Monsieur votre Frere aîné(*) , qui ne travaille tout le jour que pour le bonheur des autres.

Nous sommes tous devenus ici Poètes & Musiciens , sans pourtant être devenus bizarres. Nous avons de fondation un Grand-Homme qui excelle en ces deux genres ; c'est le Curé de Courdimanche. Ce bon-homme a la tête tournée de vers & de musique , & on le prendroit volontiers pour l'Aumônier du Cocher de M. de Verthamon.

Nous le couronnâmes hier Poète en cérémonie dans le château de Bellebat ; & nous nous flattons que le bruit de cette Fête magnifique excitera par-tout l'émulation & ranimera les Beaux-Arts en France.

On avoit illuminé la grande Salle de Bellebat , au bout de laquelle on avoit dressé un Trône sur une table de lansquenet. Au-dessus

(*) M. le Duc de Bourbon.

du Trône , pendoit à une ficelle imperceptible une grande couronne de laurier , où étoit renfermée une petite lanterne allumée , qui donnoit à la couronne un éclat singulier.

M. le Comte de *Clermont* & tous les Citoyens de Bellebat étoient rangés sur des tabourets. Ils avoient des branches de laurier à la main , de belles moustaches faites avec du charbon , un bonnet de papier sur la tête , fait en forme de pain-de-sucre ; & sur chaque bonnet on lisoit en grosses lettres le nom des plus grands Poètes de l'antiquité.

Les grands-Maitres de cérémonies , une couronne de laurier sur la tête & un bâton à la main , étoient décorés d'un tapis vert qui leur servoit de mante.

Tout étant disposé & le Curé étant arrivé dans une calèche à six chevaux qu'on avoit envoyée au devant de lui , il fut conduit à son Trône. Dès qu'il fut assis , l'Orateur lui prononça à genoux une harangue dans le style de l'Académie , pleine de louanges , d'antithèses & de mots nouveaux. Le Curé reçut tous ces éloges avec l'air d'un homme qui sçait qu'il en mérite bien d'avantage : car tout le monde n'est pas de l'humeur de notre Reine (*), qui hait les louanges autant qu'elle les mérite.

Après la harangue , on exécuta le concert qui commença par une grande Pièce de Vers pom-

(*) Mlle de *Clermont* , à qui cette Lettre est adressée.

peux , à laquelle ni les assistans , ni le Curé , ni l'Auteur, n'entendirent rien. Il faudroit avoir été témoin de cette Fête pour en bien sentir l'agrément. Les projets & les préparatifs de ces divertissemens sont toujours agréables, l'exécution rarement bonne , & le récit souvent ennuyeux.

Ainsi , dans les plaisirs d'une vie innocente ,
 Nous attendons l'heureux jour ,
 Où nous reverrons le séjour
 De cette Reine aimable & bienfaisante ,
 L'objet de nos respects , l'objet de notre amour.
 Le plaisir de vivre à sa Cour
 Vaut la fête la plus brillante.

&c. &c. &c.

IX. LETTRE DU MÊME,

Sur les Changemens opérés dans la Terre de Fernei.

Vous voulez sçavoir , MONSIEUR , quelques détails de mon voyage au bord du lac de Genève ? Je vous dirai qu'il y avoit ici , dans le plus bel aspect de l'Europe (après Constantinople) , mais dans le sol le plus ingrat & le plus malsain , un petit hameau habité par quarante malheureux dévorés d'écrouelles & de pauvreté. M. de V ** acheta ce territoire affreux , exprès pour le changer. Il commença par faire-dessécher des marais empestés, Il défricha, Il fit venir

des Artistes étrangers de toute espèce , & surtout des Horlogers, qui ne connurent ni maîtrise, ni jurande , ni compagnonage ; mais qui travaillèrent avec une industrie merveilleuse , & qui furent en état de donner des Ouvrages finis , à un tiers meilleur - marché qu'on ne les vend à Paris.

M. le Duc de *Choiseul* les protégea. M. *Dogni* les soutint avec des bontés sans lesquelles ils étoient perdus. M. *Turgot* voyant en eux des Etrangers devenus Français & des Gens-de-bien devenus utiles , leur a donné toutes les facilités qui se concilient avec les Loix. Enfin , en peu d'années , un repaire de quarante sauvages est devenu une petite Ville opulente , habitée par douze cens personnes utiles , par des Physiciens de pratique , par des Sages dont l'esprit occupe les mains. Si on les avoit assujettis aux Loix ridicules inventées pour opprimer les Arts , ce lieu seroit encore un désert infect , habité par les ours des Alpes & du mont-Jura , &c. &c.

A Fernei , 7 Mars 1776.



X. LETTRE à M. LINGUET
Pour lui annoncer une opération de
Chirurgie , très-cruelle.

A Chartres, le 13 Mars 1776.

MONSIEUR,

ON vient de faire aux environs de Chartres une opération bien sanguinaire , & en même-tems si bizarre , que je crois que jusqu'ici il n'y en a pas eu d'exēple. Il me semble qu'elle mérite d'être annoncée dans un Journal, rempli de tant d'anecdotes curieuses , & si intéressant à tous égards.

Un Payfan avoit eu les doigts gelés en partie, lors du froid excessif qui s'est fait-sentir pendant les deux derniers mois. Pour être guéri, il s'adresse à un Chirurgien de son Village. Cet homme dont l'impéritie ne peut que faire-gémir tous les cœurs sensibles , sur l'étrange facilité avec laquelle on accorde à des gens sans étude le droit de tuer impunément leurs semblables dans les campagnes , promet à son malade une entière guérison. Il lui propose pour cela un moyen infailible. Vous ne le devineriez sans-doute pas , Monsieur, ce moyen ? C'est d'avoir recours à l'amputation de tous les doigts , quoiqu'il n'y en eût que quelques-uns que le froid eût attaqués. Le Villageois crédule souscrit avec docilité à l'ordonnance de son Esculape , qui cependant ne veut pas se charger de l'exécution

& qui a la modestie d'avouer que le Maréchal de l'endroit , homme habile & plein de dextérité , réussira beaucoup mieux que lui. Le délégué accepte sans répugnance la commission. La victime est amenée ; le Chirurgien présent donne ses ordres. D'abord on fait-poser à celui qu'on veut guérir , une de ses mains sur l'enclume ; & le Maréchal , armé d'un espèce de hache , coupe d'un seul coup les cinq doigts. Le patient place aussi-tôt son autre main , & d'un second coup les cinq autres sont abbatus.... & voilà le malade guéri radicalement.

Ce fait , Monsieur , vous paroîtra sans-doute bien extraordinaire , & peut-être même incroyable. J'ose cependant vous l'attester , malgré son invraisemblance ; non d'après des rumeurs populaires , toujours incertaines , quoique tout Chartres en soit instruit ; mais sur le témoignage précis du Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de cette Ville , Artiste aussi véridique qu'il est éclairé , & qui donne aujourd'hui ses soins , dans cet Hôpital , à l'infortuné qu'on a ensanglanté d'une manière aussi cruelle.

Au reste , je ne sçais ce qui doit le plus surprendre dans ce tragique événement : ou l'ignorance meurtrière du Bourreau qui ordonne l'opération : ou l'obéissance également barbare de celui qui s'en charge & qui l'exécute : ou enfin la stupide crédulité , & tout-à-la-fois la constance héroïque de celui qui l'endure.

Dans un siècle où l'art le plus salutaire aux hommes a fait de si grands progrès, où la Capitale & la plupart des autres Villes du Royaume applaudissent, dans ce genre, aux talens les plus rares, n'est-il pas inconcevable qu'il règne une pareille ignorance chez des hommes qui se prétendent appelés à l'art de guérir, & qui semblent n'être répandus au sein de nos campagnes, que pour en faire de vastes tombeaux ? Si l'on jugeoit de l'état actuel de la Chirurgie chez nous, par les preuves multipliées que donnent de leur impérie ces meurtriers subalternes qui se décorent du nom de Chirurgiens, ne feroit-on pas tenté de la croire encore au berceau ? Ah ! qu'il feroit à désirer que le Gouvernement sage dont nous recueillons tous les jours de nouveaux fruits, voulût bien pourvoir à la santé de nos Cultivateurs, comme il se propose de pourvoir bientôt à tous leurs besoins !

Mais il faudroit qu'un aussi funeste abus fût présenté aux yeux du Monarque sous les plus fortes couleurs. Il faudroit une plume aussi énergique que la vôtre, Monsieur, pour décrire toutes les catastrophes que causent dans un état qu'ils ignorent ces Brigands à lancette, qui ne méritent pas même le titre de Candidats, & qui osent cependant se croire de dignes Enfans du Dieu d'Epidaure.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HUE DU TAILLIS, *Avocat*
au Parlement de Paris.

Voy. la Lettre V. de l'art. ENVOI.

XI. (*) LETTRE de M. DE KERGUELEN,
Capitaine de Vâifseau-de-Roi,

A M. *** ,

Sur les Colonies Angloifes de l'Amérique.

VOUS defirez , MONSIEUR , que je vous dife mon opinion fur les troubles qui règnent entre la Grande-Bretagne & fes Colonies de l'Amérique , & que je vous donne quelques éclaircifsemens fur cette partie du Globe , qui fixe aujourd'hui l'attention de toute l'Europe ? Je vais tâcher de répondre à la confiance que vous me témoignez. Une étude réfléchie du commerce des Anglois , à laquelle je me fuis appliqué pour connoître les moyens de faire , en tems de guerre , des courfes avantageufes ; un voyage que j'ai fait en Ang'leterre pour cet effet ; enfin , une croifîère que j'ai tenue pendant la Guerre fur les côtes de la Nouvelle-Angleterre , m'ont mis à portée , fans-doute , de prendre des connoiffances fur ce qui concerne le commerce & les forces de l'Amérique. Mais je vous demande de l'indulgence pour mon ftyle , dont la fécherelfe doit naturellement fe ressentir de la fîtuacion d'un Officier malheureux , auquel il ne refte que fes foibles talens & fon honneur.

(*) Nous avons abrégé cette Lettre , parce que ce qui étoit vrai en 1775 , ne l'eft plus aujourd'hui. La même raifon nous a obligés de mettre des reftriâions à quelques phrafes.

Les Colonies Angloises n'ont pas la fixième partie de l'étendue qu'on a lieu de leur supposer par l'inspection des Cartes. Elles sont resserrées entre la Mer & les montagnes, & n'ont guères que 150 milles de moyenne profondeur, sur environ 800 milles d'étendue depuis le 31^e jusqu'au 46^e degré à-peu-près de latitude ; ce qui fait environ 120,000 milles quarrés (*). La Grande-Bretagne contient dans ces trois Royaumes 105,624 milles quarrés, suivant les derniers calculs : ainsi l'on voit que les possessions de l'Amérique n'ont guères plus d'étendue que l'Irlande, l'Ecosse & l'Angleterre ensemble.

Vous ferez peut-être étonné de cette réduction de terres du Continent ; mais je ne dois compter que celles qui remplissent l'objet des Colonies , qui est de nourrir les habitans par l'agriculture , & d'employer le surplus des terres en denrées de commerce pour se procurer des objets d'échange avec les manufactures de la Métropole. Or , il n'y a dans l'Amérique que très-peu de terres dans ce cas. Le terrain de ce Continent est, en général, mauvais : ce n'est que le long des rivières qu'on voit de bonne terres, comme dans la Virginie & le Maryland , deux Provinces qui sont arrosées d'un grand nombre de rivières. On ne trouve, du nord au sud, de terres bonnes, ou qui puissent tourner à l'avantage de la Grande - Bretagne , que depuis le 41^e

(*) Le *Mille* Anglois vaut un tiers de lieue.

jusqu'au 35° degrés de latitude ; plus au sud que trente cinq degrés , on rencontre , à mesure qu'on avance , des terres plus mauvaises & qui se terminent en sables brûlans ; & plus au nord que quarante &-un degrés , on ne découvre que des rochers plus ou moins couverts de neiges à mesure qu'on s'élève en latitude.

Suivant les rôles de ceux qui payent les impôts publics , le nombre des Blancs étoit en Amérique , en 1760 , de 2,500,000 , & celui des Noirs de 430,000. Mais , comme il est prouvé que la population double en ces Colonies tous les vingt ans , nous pouvons supposer aujourd'hui sur ce Continent quatre millions d'habitans , y compris les Noirs. Cette population paroît d'abord étonnante ; mais on n'en fera pas-du-tout surpris , si l'on examine celle des campagnes en Europe , où le nombre des habitans doubleroit tous les dix ans , sans la navigation , la multiplicité des Couvens & des manufactures , les Guerres , &c. Le nombre des Villes arrête aussi la population. Les hommes sont comme les plantes : il leur faut de l'espace & une certaine étendue de terre pour en tirer leur nourriture. Les hommes dans les Villes , ainsi que les arbres dans les Forêts , se pressent , s'étouffent & s'affament. Dans les Colonies , au contraire , les hommes s'étendent librement , & un Pere n'y est point effrayé du nombre de ses Enfans. L'on voit donc que la population de l'Amérique n'est point merveil-

leuse ; je suis même persuadé qu'elle seroit plus forte, sans l'intempérie du climat , & sans plusieurs situations marécageuses & mal-saines.

Ce qui rend ces Colonies encore plus pernicieuses , c'est le passage prompt & rapide des chaleurs excessives de l'été aux froids après de l'hiver. Ajoutez à cela , que leur situation entre la Mer & les montagnes les soumet à des pluies abondantes.

La partie septentrionale de l'Amérique ne produit aucune denrée de commerce & d'exportation. Les Villes y sont si nombreuses & si peuplées , qu'elles absorbent la plus grande partie du revenu des terres. Les habitans ne peuvent que se procurer les nécessités de la vie : s'ils s'occupoient de quelque autre objet , ils périroient de froid pendant l'hiver. On estime qu'il y a plus de dix degrés de différence , du froid qu'il fait ordinairement à Boston , à celui qu'on ressent à Londres dans les années communes. Les difficultés de l'agriculture , dans les Colonies du nord , ont forcé les habitans de s'adonner à la pêche. C'est à elle que la partie septentrionale de l'Amérique doit une partie de sa subsistance.

L'agriculture n'est pas belle dans certaines contrées. Comme les hivers sont également durs & longs , & qu'ils sont suivis de chaleurs excessives , le bled prend peu de racine , croit subitement , s'épuise en paille , & ne produit qu'un grain foible & chétif. L'orge & l'avoine sont su-
jets

jets aux mêmes accidens ; mais le maïs y croît en perfection , & forme la nourriture des Américains la plus assurée.

La partie cētrale de l'Amérique cultive le tabac. Le Maryland & la Virginie ont été jusqu'ici les Provinces les plus fructueuses à l'Angleterre par la culture du tabac ; mais cette plante dévorante a entièrement épuisé les terres. Les Virginiens & les Marylandois faisoient autrefois trois boucaux de tabac par tête ; ils n'en sçauroient fournir un aujourd'hui. Les terres à bled dépérissent également. Les terres de la Virginie & du Maryland sont d'autant plus faciles à s'épuiser , qu'elles sont légères & peu profondes.

La partie méridionale du Continent , qui comprend les deux Carolines , la Géorgie & la Floride , est un pays plat & bas ; les terres y sont également peu profondes ; & comme il y pleut beaucoup , les eaux n'ayant point d'écoulement , forment des marais très-mal-sains. Ces marais sont ce qu'on nomme les terres à riz , dont la culture coûte bien des hommes chaque année.

Ces Provinces faisoient aussi le commerce de coton ; mais les Colons n'en cultivent plus que pour leur usage : ils le mêlent avec de la laine , & en font une bonne étoffe. La Caroline cultive beaucoup d'indigo ; mais il est bien inférieur à celui de St-Domingue. Cette denrée demande , ainsi que le tabac , des terres riches & fécondes. La Grande-Bretagne a très à cœur l'établissement des vi-

gnobles dans les Colonies du sud ; mais le terrain ne répond pas aux soins des habitans. Les vignes sont presque toujours noyées par les pluies & détruites par les brouillards. D'ailleurs, comme à la saison des pluies succèdent des chaleurs subites & très-vives , le raisin devient un fruit d'été & le vin qu'il produit ne se conserve pas. Le Gouvernement a cependant établi des prix pour encourager la culture des vignes sur le Continent.

J'ai passé sous silence différens petits articles de commerce ou d'agriculture , comme le lin , l'opium , la potasse , la cinnamome , la pêche de l'éturgeon , les bois de teinture , l'olivier , l'aloës , le cirier , & le thé , que l'amour de la patrie fait préférer à celui de Chine.

D'après le tableau que je viens , Monsieur , de tracer , vous pouvez conclure que l'Amérique n'est pas un pays aussi riche que les Anglois se le persuadent ; que l'Europe n'a point à craindre qu'il s'y forme d'Empire formidable ; que les Américains sont dans la nécessité d'établir chez eux des Manufactures nouvelles , d'encourager les anciennes , d'étendre l'économie & l'industrie , afin de tirer de leur propre fonds toutes les marchandises propres à commercer avec les Antilles ; qu'ils doivent animer leur commerce & leur agriculture à proportion que leur population augmente : que les Anglois doivent de leur côté vivre dans la plus parfaite harmonie avec les

Américains , les protéger , encourager leur commerce , leurs manufactures , partager avec eux le monopole de la pêche , qui est la pépinière de leurs Matelots ; qu'ils doivent , le plutôt possible , prendre des arrangemens pour terminer une guerre cruelle , incertaine , funeste dans ses conséquences , qui n'aboutit qu'à s'épuiser de part & d'autre en dépenses fatales , qu'à ruiner & égorger leurs Freres ; qu'ils sont dans la position la plus critique , si quelque Marine étrangère bien administrée les attaquoit , ou si les Américains ouvroient en même-tems leurs ports à toutes les Nations ; & qu'enfin la ressource à laquelle ils paroissent forcés , d'appeller des Étrangers à leur secours , est bien dangereuse pour une Nation inquiète , qui tourmentée par le génie de la liberté , s'agite en tout sens , & n'a d'autre forteresse que ses vaisseaux.

Je suis , &c. &c.

DE KERGUÉLEN.

*Au Château de Saumur,
Le 19 Décembre 1775.*



XII. LETTRE du Maréch. de NOAILLES A LOUIS XV.

A l'Escurial, ce 12 Juin 1746.

S I R E ,

C'EST de l'Escurial que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté. Je reçus le 8, environ six heures avant mon départ d'Aranjuez, la Lettre dont Elle m'a honoré, du 26 Mai, par le retour d'un de mes Courriers; & je remis celles dont Elle me chargeoit pour le Roi d'Espagne, pour Madame Infante, & pour le Chevalier de beaucoup d'ordres. Je partis le même jour pour Madrid, où je n'ai resté que les deux jours que je m'étois proposé, suivant le compte que je lui en ai rendu par le dernier ordinaire.

Je pars demain pour Saint-Ildefonse, d'où je prendrai la route de la vieille Castille pour me rendre le plutôt que je pourrai à Baïonne, sans cependant pouvoir espérer de faire plus de diligence qu'il plaira à nos mules & à nos muletiers, qui sont également fantasques....

Je n'alongerai pas cette Lettre par le récit des rares & tristes beautés que l'on voit dans ce fameux & magnifique monastère. Si j'ai à me retirer jamais dans quelqu'un pour y finir mes jours, je ne choisirai certainement pas celui-ci, quelque riche qu'il soit.

Je n'ai rien de nouveau à mander à Votre

Majesté, de la Cour, de laquelle je suis parti il y a quatre jours ; je me réserve à lui en parler plus en détail que je n'ai fait jusqu'ici, lorsque j'aurai le bonheur d'être auprès d'Elle. J'en ai la plus vive impatience, aussi-bien que de lui renouveler les assurances du tendre attachement, du parfait dévouement & du profond respect avec lesquels je suis, &c.

Voy. aussi la Lettre du même Maréch. de Noailles à Louis XV. rapportée à l'art. AMBASSADE: on y trouve quelques Nouvelles.

XIII. LETTRE

D'UN CORRESPONDANT DE PARIS,

A son AMI en Province,

Pour lui annoncer le jugement d'une Cause intéressante.

Paris, 25 Juillet 1784.

LE Parlement, MONSIEUR, vient de juger une cause aussi intéressante que curieuse, parce qu'elle présente un contraste singulier d'humanité, de dureté, de désintéressement & d'avarice. La décision des Juges est parfaitement conforme au vœu public.

Le Charretier d'un riche Fermier des environs, ayant amené en ville plusieurs denrées, s'en retournoit avec sa voiture vuide. Il avoit à-peine passé la barrière & gagné le grand-che-

min, lorsqu'il fut acosté par un inconnu. Celui-ci lui remit une petite caisse adressée au Fermier, & sollicita le Payfan de faire aller doucement ses chevaux, parce que la caisse contenoit des choses fragiles. Arrivé à la métairie, on s'empressa d'ouvrir le coffre. Mais quelle fut la surprise du Fermier, à l'aspect d'un jeune Enfant dormant au fond de la caisse ! Il refusa de s'en charger. Son Charretier, plus compatissant, prit la parole & dit : *Dans ce cas, c'est moi qui m'en charge. J'élèverai cet Enfant ; si je n'en suis pas récompensé, j'aurai la satisfaction d'avoir fait une bonne œuvre.*

Ayant porté cet Enfant dans sa chaumière, sa Femme l'accueillit avec tendresse. Peu - après ils trouvèrent au fond de la caisse une bourse de cent louis-d'or, & un billet adressé au Fermier, pour l'exhorter à ne laisser l'Enfant manquer de rien, avec promesse d'une rétribution beaucoup plus considérable... Instruit du fait, le Fermier réclame l'Enfant & la bourse. Son Charretier refuse l'un & l'autre. Cité par son Maître devant le Juge, il plaide sa cause & la gagne. Appel au Parlement, qui a débouté le Fermier de sa demande, & l'a déclaré indigne de la confiance que les Parens de l'Enfant avoient mise en sa probité.

Quant au Charretier bienfaisant, il reste en possession du dépôt confié, il fera élever cet Enfant avec soin, & il a l'espérance de voir un jour sa bienfaisance récompensée.

J'ai cru qu'une nouvelle qui touchera votre cœur, & qui a attiré au Parlement les bénédictions du Peuple, vous intéresseroit davantage que la gazette de nos modes changeantes & de nos goûts versatiles.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XIV. LETTRE de J. J. ROUSSEAU,
A M^r. D ***.

Strasbourg, ¶ 5 Novembre 1765.

JE suis arrivé, mon cher AMI, à Strasbourg Samedi, tout-à-fait hors d'état de continuer ma route, tant par l'effet de mon mal & de la fatigue, que par la fièvre & une chaleur d'entrailles qui s'y sont jointes. Il m'est aussi impossible d'aller maintenant à Potzdam qu'à la Chine, & je ne sçais plus trop ce que je vais devenir; car probablement on ne me laissera pas longtemps ici. Quand on est une fois au point où je suis, on n'a plus de projets à faire; il ne reste qu'à se résoudre à toutes choses, & à plier sa tête sous le pesant joug de la nécessité.

J'ai écrit à Milord Maréchal; je voudrois attendre ici sa réponse. Si l'on me chasse, j'irai chercher de l'autre côté du Rhin quelque humanité, quelque hospitalité: si je n'en trouve plus nulle part, il faudra bien chercher quelque moyen de s'en passer. Bonjour, non-plus mon hôte, mais toujours mon Ami. *Georges Keith* & vous,

m'attachez encore à la vie. De tels liens ne se rompent pas aisément. Je vous embrasse.

Voyez, la Lettre XX. de l'art. CONSEIL ; & sous le mot VOYAGE, d'autres modèles de *Descriptions* & *Narrations*.

(Quant aux Lettres de NOUVELLES, il faut qu'elles soient vraies, simplement contées & intéressantes par elles-mêmes, ou du moins pour ceux à qui vous les adressez. Combien de gens ressemblent à cette *Dame de Provence*, dont parle Mad^e de Sévigné, qui dans un cercle de Paris, confioit des intrigues d'Avignon !)

Voyez la Lettre XVII. de l'art. AMITIÉ, par laquelle M. le Marquis de Condorcet prie M. de la Harpe d'insérer plusieurs Nouvelles intéressantes dans son Journal.



NÉGOCIATIONS,

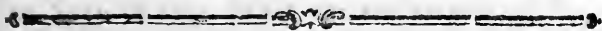
Voyez l'article AMBASSADES.





OBLIGEANTES

(L E T T R E S).



I. LETTRE de VOITURE,
A Madame la Marquise de *Rambouillet*.

M A D A M E ,

Tout ce que vous écrivez est excellent. Je recueille les moindres billets qui échappent de vos mains , comme on recueilloit les feuilles de la Sybille. J'y étudie cette douce éloquence que tout le monde cherche , & qui seroit nécessaire pour parler dignement de vous. S'il est vrai , comme vous le dites , que je vous aie bien louée , je puis me vanter d'avoir fait la chose du monde la plus difficile , & celle que je desirois le plus. Mon desir le plus ardent , est de faire connoître combien votre vertu est accomplie , combien vous êtes estimable , & avec quel respect je suis , &c.



II. LETTRE DU MÊME

A M. le Comte DE GUICHE.

MONSIEUR,

APRÈS avoir fait un grand siège & deux petits , c'est vraiment un grand rafraichissement de recommencer de nouveau au mois de Septembre , comme si l'on n'avoit rien fait. Il me semble que les Chevaliers du tems passé en avoient meilleur marché. que ceux d'aujourd'hui. Ils en étoient quittes pour un combat , ou pour quelques lances rompues. Le reste du tems ils se promenoient en liberté par de belles forêts & de belles prairies , avec une ou deux Demoiselles ; & depuis le Roi *Périon* de Gaule , jusqu'au dernier de la race d'*Amadis* , je n'en vois pas un seul occupé d'une circonvallation ou d'une tranchée.

Il n'en est pas de même de vous, MONSIEUR : la Fortune vous vend bien cher ce qu'elle semble vous donner. La guerre vous retranche une partie de vos beaux jours ; & en vous laissant vivre , elle vous ôte la moitié de votre vie. Il est vrai que ceux qui font la guerre avec autant de succès que vous , doivent y trouver de grands charmes. La gloire d'une profession qui nous met si fort au-dessus des autres , touche tellement les grandes ames , qu'il n'y a point de travail que ce sentiment ne rende supportable.

Pour moi , MONSIEUR , je suis consolé de votre absence par la réputation que vous acquérez. Quelque plaisir qu'il y ait de vous parler , il y en a plus encore à entendre parler de vous. Je souhaite pourtant que vous veniez bientôt ici jouir de votre gloire. Alors je vous dirai à loisir les allarmes où j'ai été en vous sçachant au milieu des périls , & l'attachement avec lequel je suis , &c. &c.

III. LETTRE DU MÊME

A M. le Comte D'AVAUX , Ministre plénipotentiaire à Munster.

MONSIEUR ,

C'EST une chose merveilleuse , que cette étoile qui vous a concilié de tout tems l'amour des peuples. Il n'y a pas ici de Bourgeois qui ne vous nomme , qui ne vous connoisse , qui ne vous loue. La France a mis en vous seul le peu d'espérance qui lui reste. On croit que la paix ne peut se faire que par miracle , & que c'est vous qui ferez ce miracle-là ; & dans la consécration publique , vous soutenez le courage de tout le monde.

Madame de Longueville reçut dernièrement une de vos Lettres , qui a été louée de tous ceux qui l'ont vue. Il n'y a que vous en France qui puisse écrire de la sorte. Quant à celle que

je viens de recevoir de vous , elle semble puis-
sée *medio de fonte Leporum* , tant elle est agréa-
ble. Il est aisé de voir que cela part d'un esprit
serein & d'une ame tranquille. Vous sçavez si
je me connois en ces sortes de beautés. Mais
pourquoi voulez - vous que je vous écrive une
fois le mois ? Ne vous suffiroit - il pas d'être
servi par quartier ? Je vous obéirai néanmoins , à
cause des grandes obligations que je vous ai , &c.

N. B. *Nous avons corrigé le style de cette Lettre ,
ainsi que celui des deux précédentes.*

I V. L E T T R E de M. **

*A Madame de **.*

Vous avez beau faire , MADAME , vous serez
toujours louée ; & , dussiez - vous me gronder ,
j'ajouterai que vous ne le ferez jamais assez. Je
vous dirai même que la Lettre que je viens de
recevoir de vous est d'un tour si délicat , que je
ne vous aurois point fait de réponse , si je pré-
tendois bien écrire. Mais puisque vous n'ai-
mez pas plus qu'on vous parle de votre esprit
que de vos yeux , il vaut mieux que je finisse ,
en vous assurant des sentimens respectueux ,
&c. &c.



 V. LETTRE de M. DE V***,

A M. le Cardinal QUIRINI.
MONSEIGNEUR,

VOTRE Eminence orne la raison des charmes de l'esprit. Elle élève l'esprit par le zèle, & elle met le comble au zèle par sa magnificence. D'une main, elle décore Berlin d'une Eglise; de l'autre, elle arrache au joug hérétique un sçavant Religieux, brebis égarée qui rentre au bercail. Votre Eminence répand avec une égale libéralité ses trésors & son encre; elle éclaire les Sçavans & soulage l'indigence. Je brûle de voir vos sçavantes productions & vos vertus généreuses recueillies par les Imprimeurs de *Brescia*; mais je souhaite avec encore plus d'ardeur de lui rendre mes devoirs de près, &c.

A Potsdam, 21 Nov. 1752.

*N. B. M. de V*** avoit écrit cette Lettre en italien. Nous la traduisîmes en français il y a quelques années, & nous nous servons ici de cette traduction.

VI. LETTRE

*De M. le Prêsid. de MONTESQUIEU à M. H***.*

Mon cher H***, l'affaire s'est faite, & de la meilleure grace du monde. Je crains que vous n'ayez eu quelque peine là-dessus, & je ne voudrois donner aucune peine à mon cher

H***; mais je suis bien aise de vous remercier des marques de votre amitié. Je vous déclare de plus que je ne vous ferai plus de complimens, & au lieu de complimens qui cachent ordinairement les sentimens qui ne sont pas, mes sentimens cacheront toujours mes complimens. Faites mes complimens, non-complimens, à notre ami *Saurin*. J'ai usurpé sur lui, je ne sçais comment, le titre d'ami, & me suis venu fourrer en tiers. Si vous autres me chassez, je reviendrai; *tamen usque recurret*. Mon cher H***, je ne sçais point si vous êtes autant au-dessus des autres que je le sens; mais je sens que vous êtes au-dessus des autres, & moi je suis au-dessus de vous par l'amitié.

MONTESQUIEU.

St Seurin, 11 Février 1749.

VII. LETTRE de M. DE V***,

A M. le Duc de BOUILLON,

[Qui avoit fait des Vers à sa louange.]

*Au Château de Ferney, en Bourgogne;
par Genève, le 31 Juillet 1761.*

VOUS voilà, MONSEIGNEUR, comme le Marquis de *la Fare*, qui commença à sentir son talent pour la Poésie à-peu-près à votre âge, quand certains talens plus précieux étoient sur le point de baïsser un peu, & de l'avertir qu'il y avoit encore d'autres plaisirs.

Ses premiers Vers furent pour l'amour , les seconds pour l'Abbé de *Chaulieu*. Vos premiers sont pour moi : cela n'est pas juste ; mais je vous en dois plus de reconnoissance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis : c'est vous qui faites mon triomphe.

VIII. LETTRE de Mad^e DE LAMBERT,

A M. de FÉNELON , Archevêque de Cambrai.

JE n'aurois jamais consenti, MONSEIGNEUR, que M. de *Sacy* vous eût montré les occupations de mon loisir , si ce n'étoit vous mettre sous les yeux vos principes , & les sentimens que j'ai pris dans vos Ouvrages. Personne ne s'en est plus occupé , & n'a pris plus de soin de se les rendre propres. Pardonnez-moi ce larcin , Monseigneur ; voilà l'usage que j'en ai sçu faire. Vous m'avez appris , que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'esprit & le cœur de mes enfans. J'ai trouvé dans *Télémaque* les préceptes que j'ai donnés à mon fils ; & dans l'*Éducation des filles* , les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite , que d'avoir choisi mon Maître & mes modèles.

J'ai la hardiesse de croire que je penserois comme vous sur l'ambition (*). Mais les mœurs

(*) M. de *Fénelon* avoit écrit à M. de *Sacy* , qu'il n'étoit pas tout-à-fait d'accord avec Mad^e de *Lambert* , sur toute l'ambition qu'elle demandoit de son fils.

des jeunes-gens d'à-présent nous mettent dans la nécessité de leur conseiller , non pas ce qui est le meilleur , mais ce qui a le moins d'inconvéniens. Ils nous forcent à croire , qu'il vaut mieux occuper leur cœur & leur courage d'ambition & d'honneurs , que de hazarder que la débauche s'en empare.

Quel danger , Monseigneur , pour l'amour-propre , que des louanges qui viennent de vous ! Je les tournerai en préceptes ; elles m'apprennent ce que je dois être , pour mériter une estime qui feroit la récompense des plus grandes vertus. Nous sommes ici dans une société très-unie sur la sorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois , dans nos projets de plaisirs , nous sommes - nous promis de vous aller porter nos respects ! Pour moi , je n'aurois pas de plus grande joie , que de pouvoir vous affurer moi-même combien je vous honore , & à quel point je suis...

IX. LETTRE de M. de V** ,

A l'Auteur du Drame d'*HENRI IV*,

Ou la Réduction de Paris.

JE suis si vieux & si malade , MONSIEUR , que je n'ai pu vous répondre plutôt. Vous êtes , ce me semble , du pays de *Maynard* ; vos vers en ont la grace. Je suis bien loin de mériter tout

ce que vous me dites de séduisant ; je n'y reconnois qu'une chose de vraie , c'est le vif intérêt que je prends aux progrès des jeunes-gens dans les Lettres. Vous voulez, Monsieur, faire une Pièce-de théâtre , & *Henri IV* est votre héros. Je suis très-peu propre à décider , dans ma retraite , du succès que doit avoir une Pièce-de-théâtre à Paris. On dit que le goût du Public est entièrement changé : le mien qui ne l'est pas , est trop suranné & trop hors de mode.

X. LETTRE * à M. l'Abbé DE LILLE ,

En lui envoyant des Vers

Au sujet de son Poème DES JARDINS.

MONSIEUR,

Votre Poème ne m'est parvenu que fort tard ; dans un triste Château où j'ai passé une partie de l'été. Je n'y avois ni Jardins Anglais , ni Français ; mais en vous lisant je me suis cru dans la plus charmante solitude. Je vous dois l'hommage de mes plaisirs littéraires de cette saison ; c'est toujours vous qui en avez fait les frais , & vos *Jardins* m'ont surpris lisant vos *Géorgiques*.

Il n'y a point de milieu : il faut , MONSIEUR , après vous avoir lu , ne plus faire des

* On a fait quelques légères corrections au style de cette Lettre , qui est d'ailleurs très-ingénieuse.

vers , ou en faire pour vous , & j'ai pris ce dernier parti. Mon amour - propre s'est tû , pour laisser parler ma reconnoissance.

Vous recevrez toujours avec indulgence un Poëte de huit syllabes , qui avoit juré aux Muses de ne plus faire des vers , & qui leur manque de parole à cause de vous. J'aurois bien voulu , pour me rendre digne de vous , être un peu plus *Virilien* ; mais je pourrai le devenir , car je suis à la cinquième ou sixième lecture de votre Ouvrage.

En arrivant à Montpellier , j'ai vu qu'on pensoit à la ville comme aux champs. Il n'y a qu'un cri pour vous , Monsieur ; & ce cri est celui de la Nature. Les habitans de cette Province m'ont paru très - satisfaits de vous avoir payé leur tribut d'applaudissemens , avant d'avoir appris ceux que Paris vous doit & vous donne. Je n'éprouve qu'un regret dans la commune joie , c'est que les circonstances ne me permettent pas d'être de quelque tems à Paris. Je suis fâché sur-tout de n'avoir pas recherché l'honneur de vous voir à mon dernier voyage ; après le plaisir de vous lire , vient le plaisir de vous connoître. J'ai l'honneur d'être , avec les sentimens qu'inspirent vos grands talens , *MONSIEUR*,

Montpellier le 2 du
mois d'Auguste 1782.

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
MARTIN de CHOLSY.



XI. RÉPONSE de M. de V**,

A une Lettre obligeante qu'on lui avoit écrite
au sujet d'ALZIRE.

LE succès de mes *Américains* est d'autant plus flatteur pour moi , mon cher MONSIEUR , qu'il justifie votre amitié pour ma personne & votre goût pour mes Ouvrages. J'ose vous dire que les sentimens vertueux qui sont dans cette Pièce, sont dans mon cœur , & c'est ce qui fait que je compte beaucoup plus sur l'amitié d'une personne comme vous , dont je suis connu , que sur les suffrages d'un Public toujours inconstant, qui se plaît à élever les idoles pour les détruire , & qui depuis long-tems passe la moitié de l'année à me louer , & l'autre à me calomnier , &c. &c.

XII. LETTRE DU MÊME,

Au Même.

J'AI fait mille tours ; je suis à-présent fixé à Bruxelles , & réformé à la suite d'un Procès. Rien ne peut mieux , mon cher MONSIEUR , égayer l'ennui de la chicane, que vos agréables Lettres. Les nouvelles de Paris en deviennent plus intéressantes , quand elles passent par vos mains. Ma vie est ici aussi uniforme & aussi tranquille qu'elle l'étoit à Cirey. Mes Lettres sont

aussi stériles que les nouvelles de ce Pays-ci. Je vous embrasse de tout mon cœur, & j'attends de vous des Lettres aussi longues que la mienne est courte ; car qui écrit bien , doit écrire beaucoup.

A Bruxelles, le 17 Juin 1739.

XIII. LETTRE

A UN HOMME AIMABLE.

Vous sentez avec vivacité, & vous exprimez très-bien, mon cher AMI, ce que vous sentez. Votre style est simple & touchant ; aucune affectation, aucune recherche. C'est ainsi qu'il faut écrire à ce qu'on aime. Je serois jaloux de votre façon d'écrire , si l'amitié permettoit de l'être.

Vous faites très-bien de cultiver votre esprit. La lecture fournira à vos graces naturelles un ornement de plus. Il y a des Petits-mâîtres insipides qui dédaignent les Livres ; mais les hommes aimables doivent en faire cas, & ils en seront plus aimables encore. Mes jours coulent tranquillement lorsque je m'occupe ; ils sont d'une longueur excessive, lorsque je ne fais rien. Si je pouvois jouir de votre charmante société, vous me tiendriez lieu de tous les Livres. Je trouve en vous le meilleur cœur du monde & l'esprit le plus enjoué. Ceux qui vous ont connu ne sçauroient vous oublier , parce qu'il n'est

pas possible de vous remplacer par quelqu'un qui plaise autant que vous.

Je ne sçais si je tiens toujours dans votre cœur la place que vous m'aviez donnée ; mais je sçais bien que vous en tiendriez toujours une dans ma mémoire , quand-même je cesserois de vous aimer. Plus on aura joui de votre société , plus on en fera charmé.

Vos qualités les plus essentielles ne se montrent pas tout-de-suite. Vous séduisez par la vivacité de vos yeux & de vos manières ; mais il faut vous fréquenter quelque tems pour connoître toute la solidité de votre esprit & toutes les vertus cachées sous des dehors agréables & frivoles. Adieu : puisque le monde vous ennuie , continuez de vivre avec vous-même , & quoique seul , vous serez toujours en bonne compagnie.

XIV. LETTRE I^{re} de M. DE V**,

*A M. H***.*

MON cher & jeune Apollon , mon Poëte-Philosophe , il y a six semaines que je suis plus errant que vous. Je comptois de jour en jour repasser par Bruxelles , & y relire deux Pièces charmantes de poésie & de raison , sur lesquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration , & aussi quelques points interrogans. Vous êtes le Génie que j'aime & qu'il falloit aux

Français ; il vous faut encore un peu de travail , & je vous promets que vous irez au sommet du Temple de la Gloire par un chemin tout nouveau. Je voudrois bien , en attendant , trouver un chemin pour me rapprocher de vous. La Providence nous a tous dispersés. Mad^e du Châtelet est à Fontainebleau ; je vais peut-être à Berlin ; vous voilà en Champagne. Qui sçait , cependant , si je ne passerai point une partie de l'hyver à Cirey , & si je n'aurai pas le plaisir de voir celui qui est aujourd'hui *nostri spes altera Pindi* ? Ne seriez-vous point à-présent avec M. de Buffon ? Celui-là va encore à la Gloire par d'autres chemins ; mais il va aussi au Bonheur. Il se porte à merveille. Le corps d'un Athlète , & l'ame d'un Sage : voilà ce qu'il faut pour être heureux.

A propos de Sage , je compte vous envoyer incessamment un exemplaire de l'*Anti-Machiavel*. L'Auteur étoit fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chose unique : un Aliemand qui écrit mieux que bien des François , qui se piquent de bien écrire : un jeune-homme qui pense en Philosophe , & un Roi qui pense en homme ! Vous m'avez accoutumé , mon cher Ami , aux choses extraordinaires. L'Auteur de l'*Anti-Machiavel* , & vous , sont deux choses qui me réconcilient avec le siècle. Permettez-moi d'y mettre encore *Emilie*. Il ne la faut pas oublier dans la liste , & cette liste ne fera jamais bien longue.

X V. LETTRE II^e*Du Même au Même.*

MON jeune Apollon , j'ai reçu votre charmante Lettre ; si je n'étois pas avec Mad^e du Châtelet , je voudrois être à Montbar. Je ne sçais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte & modeste réponse que j'ai faite aux anti-Newtoniens. Je suis l'enfant-perdu d'un parti dont M. de Buffon est le chef , & je suis assez comme les Soldats qui se battent de bon cœur sans trop entendre les intérêts de leur Prince. J'avoue que j'aimerois infiniment-mieux recevoir de vos ouvrages , que vous envoyer les miens. Je vous ai dédié ma quatrième *Epitre sur la modération* ; cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation ; mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre Métaphysique n'est pas l'ennemie de la Poësie. Le P. Malebranche étoit quelquefois Poëte en prose ; mais vous , vous sçavez l'être en vers. Il n'avoit de l'imagination qu'à contre-tems.

Adieu , mon cher Ami ! Envoyez - moi donc de ces vers , dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour , je vous prie , à M. de Buffon ; il me plaît tant , que je voudrois bien lui plaire. Adieu ! je suis à vous pour le reste de ma vie.



XVI. LETTRE III^e*Du Même au Même.*

MON cher Rival, mon Poëte, mon Philosophe; je reviens de Berlin, après avoir effuyé tout ce que les chemins de la Westphalie, les inondations de la Meuse, de l'Elbe & du Rhin, & les vents contraires sur la Mer, ont d'insupportable pour un homme qui revôle dans le sein de l'amitié. J'ai montré au Roi de Prusse votre *Epître* corrigée; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi, & qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de chose à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé & qui est si difficile, vous vous ferez un honneur bien rare parmi les Quarante; je dis les Quarante de l'Académie, comme ceux des Fermes.

Les *Institutions Physiques* & l'*Anti-Machiavel* sont deux monumens bien singuliers. Se seroit-on attendu qu'un Roi du Nord, & une Dame de la Cour de France, eussent honoré à ce point les Belles-Lettres? Prault a dû vous remettre de ma part un *Anti-Machiavel*. Vous avez eu la *Philosophie Leibnitienne* de la main de son aimable & illustre Auteur. Après avoir lu tout, ou presque tout ce qu'on fait en Allemagne sur la Philosophie, je n'ai rien vu qui approche, à-beaucoup-près, du

du livre de Mad^e du Châtelet. C'est une chose très-honorable pour son sexe & pour la France.

Il est peut-être honorable pour l'amitié d'aimer tant de gens qui ne sont pas de notre avis; & même de quitter, pour son adversaire, un Roi qui me comble de bontés, & qui veut me fixer à sa Cour par tout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt & l'ambition. Vous sçavez, mon cher Ami, que je n'ai pas eu grand mérite à cela, & qu'un tel sacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connoissez; vous sçavez si on a jamais joint à plus de lumières, un cœur plus généreux, plus constant & plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriseriez bien, si j'étois resté à Berlin.

M. Gresset, qui probablement a des engagements plus légers, rompra sans-doute ses chaînes à Paris, pour aller prendre celles d'un Roi à qui on ne peut préférer que Mad^e du Châtelet. J'ai bien dit à Sa Majesté Prussienne que Gresset lui plairoit plus que moi; mais que je n'étois jaloux, ni comme Auteur, ni comme courtisan. Sa maison doit être comme celle d'HORACE, *Est locus unicuique suus*. Pour moi, il ne me manque à-présent que mon cher H***: Ne reviendra-t-il point sur les frontières? n'aurai-je point encore le bonheur de le voir & de l'embrasser?

N. B. Ce que nous avons observé To. II p. 6. à la suite des Lettres à M. du Belloi, nous le répétons ici, parce que le même vice donne lieu à la même censure.

XVII. LETTRE DU MÊME

A M. D'AQUIN DE CHATEAU-LYON,

Qui composoit alors la feuille intitulée :

L'Avant-Coureur.

S'IL vous étoit permis, MONSIEUR, de rendre votre *Avant - Coureur* aussi agréable que vos Lettres, il feroit une grande fortune. Je vous supplie de continuer. J'aurai le plaisir d'avoir de vous ce que vous faites de mieux. Vous me contez très-plaisamment des anecdotes très-plaisantes. Ne vous laissez pas, je vous prie. Songez que je suis malade. Vous êtes Médecin, autant qu'il m'en souvient : vos Lettres sont pour moi une excellente recette.

Permettez-moi de souscrire pour votre *Avant-Coureur*. Si jamais j'obtiens quelque crédit dans le Sanhédrin de la Comédie, je vous ferai recevoir Spectateur, & vous pourrez siffler à votre aise. Sans cérémonie. *VOLTAIRE.*

Aux Délices, 22 Juin 1764.

(*) C'est un littérateur aimable & estimable, qui, dans son *Almanach Littéraire*, petit recueil très-connu, unit l'honnêteté à la variété & à l'agrément.



XVIII. LETTRE

De l'Abbé DE CHOISY au Comte DE BUSSY ;

Sur sa réception à l'Académie.

Paris , 4 Août 1687.

QUI vous auroit dit , MONSIEUR , il y a quinze ans , que cet Abbé de Choisy , votre voisin , feroit un jour votre confrère , vous ne l'eussiez jamais cru en lisant ses Lettres : & même en lisant celle-ci , pourrez-vous croire que Messieurs de l'Académie , tous gens de bon sens & de bon esprit , aient voulu mettre son nom dans la même liste que le vôtre ? Consolerez-vous , Monsieur , il faut bien qu'il y ait des ombres dans les tableaux. Les uns parlent , les autres écoutent ; & je sçaurai fort bien me taire , sur-tout quand ce sera à vous à parler. Venez donc quand il vous plaira ; vous ne me trouverez point dans votre chemin. Quoique ma nouvelle dignité me fasse votre égal (en Apollon , s'il vous plaît) , je me rangerai toujours pour vous laisser passer.

XIX. LETTRE de M. FLÉCHIER au Même ;

Sur le même sujet.

MONSIEUR ,

LA grace que Messieurs de l'Académie viennent de me faire en me donnant une des places

vacantes de leur compagnie , & la bonté que le Roi a eûe d'approuver ce choix, m'ont touché très-sensiblement. Mais ma joie n'est point accomplie, & je ne me tiens ni bien choisi, ni bien reçu, jusqu'à ce que vous ayez eula bonté de confirmer mon élection & ma réception. Je sçais de quel poids doit être votre suffrage. Je serai bien glorieux, quand je serai mis encore, de votre main, dans la place qu'on m'a donnée. J'espère que vous ne me refuserez pas votre agrément, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous; & que vous voudrez-bien vous tromper en ma faveur, après que tant d'autres de qui j'ai l'honneur d'être connu s'y sont trompés eux-mêmes. Ce qui me donne encore quelque confiance, c'est que Madame de **, en qui vous en avez beaucoup, vous dira que je ne suis pas indigne de la grace qu'on m'a faite. Je l'ai priée de mêler à ses mensonges officieux au moins quelque vérité, en vous assurant qu'il n'y a personne au monde qui vous honore plus que moi, & qui soit plus sincèrement & plus respectueusement, &c.

XX. RÉPONSE de M. FLÉCHIER,

Au P. BONTOUS, Jésuite,

Qui lui avoit écrit une Lettre obligeante.

Montpellier, 10 Janvier 1709.

VOUS me donnez, mon Révérend PÈRE, des louanges que je n'ai pas méritées, & vous

faites pour moi des souhaits qui ne peuvent guère être accomplis ; je ne laisse cependant pas de vous en être sensiblement obligé. Ce sont des hyperboles d'amitié que le cœur fournit à l'esprit , qui ne servent pas à persuader , mais qui ne laissent pas de plaire. Je ne prétends à aucune espèce d'immortalité en ce monde-ci. Nous passerons bientôt , moi & mes ouvrages , & je ne puis pas dire avec le Poète ; *NON OMNIS MORIAR.*

Mon dernier *Mandement contre les Spectacles* , qui vient de tomber entre vos mains , durera autant qu'il pourra. Les hommes ont peine à se corriger ; il faut du moins les instruire , & leur faire connoître le mal qu'ils font , & qu'ils veulent faire. Le zèle le plus modéré a toujours son feu. Je ne sçais s'il est bon qu'on me trouve encore quelque jeunesse dans l'esprit. En tout cas , ce n'est pas moi qui ne vieillisse point ; c'est la justice & la vérité qui sont toujours vives & jeunes. J'espère après votre Carême vous revoir à Nîmes , & vous assurer qu'on ne peut être plus que je le suis ,

Mon Révérend PÈRE ,

Votre très-humble , &c.



XXI. RÉPONSE de J. B. ROUSSEAU,

A une Lettre obligeante

DE M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

VOUS faites à mon égard , MONSIEUR , ce que les sages Ministres font envers les Souverains. C'est en les louant des vertus qu'on leur souhaite , qu'ils leur inspirent l'envie de les acquérir. Les idées de perfection que vous exprimez dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , ne laissent rien à désirer qu'une plus juste application. Quelque bonheur qu'aient eu mes nouvelles *Epîtres* , je suis bien éloigné de les croire dignes des louanges dont vous les honorez. Mais je ne puis me défendre d'en adopter le principe avec autant de joie que de reconnoissance. J'y découvre un fonds de bonté pour moi , qui m'est beaucoup plus cher que tous les éloges du monde. J'ai la satisfaction en même-tems de me confirmer de plus en plus dans le jugement que j'ai fait de votre cœur & de votre esprit à la lecture de vos Ouvrages. Quelle consolation ne seroit-ce point pour moi de pouvoir en juger de plus près !

Je n'ai jamais regretté ni les maisons , ni le pavé de Paris ; ce sont des hommes comme vous , M O N S I E U R , que je regrette. Ce sont eux qui me feroient principalement désirer qu'il y eût quelque réalité dans les bruits qui se ré-

pendent de mon retour. Je n'en suis informé que par la voix publique. C'est à la Providence à faire le reste , & à moi d'attendre patiemment ce qu'elle en ordonnera. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'en quelque lieu du monde que je vive, je serai toujours , avec autant d'estime que de reconnoissance , &c.

XXII. AUTRE RÉPONSE

Au Même.

RIEN ne feroit plus dangereux pour moi , MONSIEUR , que la prévention d'un homme de votre mérite en ma faveur , si je n'en avois moi-même prévenu le danger par l'habitude que je me suis faite de m'étudier & de me rendre justice. Si par hazard le Public a paru quelquefois content de ce que je lui ai offert , je puis vous assurer qu'il a été plus aisé à contenter que moi. Je me trouve encore bien loin des idées que je me forme de la perfection. Si quelque chose me satisfait en moi , c'est ma façon de penser ; & si vous la connoissiez , peut-être la trouveriez-vous préférable à la manière d'exprimer mes pensées. Du moins trouveriez-vous dans mon cœur de quoi suppléer à ce qui manque à mon esprit. C'est-là , MONSIEUR , que vous verriez un fonds d'estime pour votre personne , encore plus grand , s'il est possible , que pour vos talens. Quand il m'est arrivé d'être frappé de quelque

Ouvrage , je me suis toujours attaché à chercher l'Auteur dans son écrit, & je m'y suis rarement trompé.

Je crois donc avoir reconnu votre caractère, non - seulement dans l'Ouvrage que j'ai vu de vous , mais encore dans la Préface qui l'accompagne , & dans les Lettres dont vous m'avez honoré. J'y ai remarqué une sagesse , une vérité , une simplicité & une justesse , que je ne remarque point dans la foule des écrits dont Paris est inondé , & à qui je vois prodiguer le plus de louanges. &c. &c.

XXIII. LETTRE DU MÊME ,

A M. RICCOBONI ,

Qui lui avoit écrit des choses flatteuses.

QUELQUE affermi que je sois contre les surprises de l'amour-propre , j'ai bien de la peine , MONSIEUR , à me défendre contre une approbation aussi éclairée que la vôtre. Le plaisir de me rencontrer avec vous dans les mêmes idées sur des matières où vos connoissances sont si supérieures , me flatte infiniment - plus que tout ce que je pourrois recevoir d'approbation d'ailleurs. A vous dire le vrai , j'en connois très-peu qui méritent qu'on en soit touché. Je regarde un suffrage donné sans connoissance de cause , comme un sujet d'humiliation , plutôt que comme un

motif de vanité. Je perds beaucoup, Monsieur, à ne pouvoir m'entretenir avec vous que par Lettres, & j'aurois actuellement bien plus de besoin de vous, que vous ne croyez. Vous n'êtes pas dans le cas où je suis, & vous vivez dans une Ville où vous pouvez trouver au moins un petit nombre de personnes dignes d'être consultées sur vos Ouvrages. Je n'ai ici d'autre Critique que moi-même, ni personne à qui je puisse même lire la moindre des choses qui échappent de ma plume. Ainsi mon premier confident sera mon Libraire, s'il arrive qu'il fasse une nouvelle édition de mes Ouvrages, comme il semble s'y préparer, &c.

XXIV. LETTRE DU MÊME

Au célèbre Comédien BARON.

LES marques d'amitié dont vous m'honorez, MONSIEUR, flattent plus mon amour-propre que ne feroient celles de tous les Héros que vous représentez si dignement, s'ils étoient encore en état de flatter. Je vous ai toujours regardé comme le plus grand-homme d'une Profession, où il s'en trouve moins qu'en nulle autre. Ayant eu toute ma vie pour principe d'estimer les hommes par ce qu'ils valent, & non par ce qu'ils font, je me fais infiniment plus d'honneur de vos bonnes-graces, que de celles de la plupart des Grands de la terre. Je me tiens trop

payé, par-là, de la satisfaction que je me suis donnée en vous rendant la justice qui vous est due. J'en ai saisi avec joie les occasions, toutes les fois qu'il s'en est présenté quelqu'une de parler de vous.

Soyez persuadé, MONSIEUR, que je pense encore au-delà de tout ce que j'ai pu dire. J'ai remplacé au double tout ce que j'ai pu perdre en quittant Paris. Le plaisir de vous voir, que je n'ose espérer de remplacer jamais, est la seule chose que je juge véritablement digne de mes regrets. Le seul moyen que j'aie de m'en consoler, est de penser que je tiens quelque place dans votre estime. Je n'en doute point, puisque vous me faites l'honneur de m'en assurer. Soyez persuadé que personne n'en connoît mieux le prix que moi, & n'est avec une considération plus sincère & plus tendre,

MONSIEUR,

Votre, &c.

XXV. RÉPONSE de J. J. ROUSSEAU

*A Monsieur WATELET, qui lui avoit écrit une
Lettre obligeante.*

Vous me traitez en Auteur, MONSIEUR; vous me faites des complimens sur mon livre. Je n'ai rien à dire à cela: c'est l'usage. Ce même usage veut aussi qu'en avalant modestement votre encens, je vous en renvoie une partie. Voilà pourtant ce que je ne ferai pas; car quoique

vous ayez des talens très-vrais, très-aimables, les qualités que j'honore en vous les effacent à mes yeux. C'est par elles que je vous suis attaché; c'est par elles que j'ai toujours désiré votre bienveillance; & l'on ne m'a jamais vu rechercher les Gens-à-talent qui n'avoient que des talens.

Je m'applaudis pourtant de ceux auxquels vous m'assurez que je dois votre estime, puisqu'ils me procurent un bien dont je fais tant de cas. Les miens, tels-quels, ont cependant si peu dépendu de ma volonté; ils m'ont attiré tant de maux; ils m'ont abandonné si vite, que j'aurois bien voulu tenir cette amitié dont vous permettez que je me flatte, de quelque chose qui m'eût été moins funeste, & que je puisse dire être plus à moi. &c. &c.

XXVI. LETTRE DU MÊME

A M. de SILHOVETTE, quand il eut quitté la place de Contrôleur-général.

DAIGNEZ, MONSIEUR, recevoir l'hommage d'un Solitaire qui n'est pas connu de vous, mais qui vous estime par vos talens, & qui vous respecte par votre administration. Ne pouvant sauver l'Etat qu'aux dépens de la Capitale qui l'a perdu, vous avez bravé les cris des gagners d'argent. En vous voyant écraser ces misérables, je vous enviois votre place. En vous la voyant quitter sans vous être démenti, je vous

admire. Soyez content de vous, Monsieur ; elle vous laisse un honneur dont vous jouirez longtemps sans concurrent. Les malédictions des méchans sont la gloire de l'homme juste.

XXVII. LETTRE DU MÊME

A M. HUME, qui lui avoit offert une retraite dans sa maison à Edimbourg.

De Motiers, le 19 Février 1753.

QUE de choses, MONSIEUR, m'ont fait regretter l'asyle & l'hospitalité philosophique qui m'attendoient près de vous ! Toutefois mes malheurs m'en ont toujours rapproché en quelque manière.

La protection & les bontés de Milord *Maréchal*, votre illustre & digne compatriote, m'ont fait-trouver, pour-ainsi-dire, l'Ecosse au milieu de la Suisse. Il vous a rendu présent à nos entretiens. Il m'a fait-faire, avec vos vertus, la connoissance que je n'avois encore faite qu'avec vos talens. Il m'a inspiré la plus tendre amitié pour vous, & le plus ardent desir d'obtenir la vôtre, avant que je scusse que vous étiez disposé à me l'accorder. Jugez, quand je trouve ce penchant réciproque, combien j'aurai de plaisir à m'y livrer.

Non, Monsieur, je ne vous rendois que la moitié de ce qui vous étoit dû, quand je n'avois pour vous que de l'admiration. Vos grandes

vues, votre étonnante impartialité, votre génie, vous élèveroient trop au - dessus des hommes, si votre bon cœur ne vous en rapprochoit,

Milord Maréchal, en m'apprenant à vous voir encore plus aimable que sublime, me rend tous les jours votre commerce plus desirable. Que ne puis-je espérer de nous voir un jour assemblés avec Milord dans votre commune patrie, qui deviendrait la mienne ! Je bénirois, dans une société si douce, les malheurs par lesquels j'y fus conduit. Je croirois n'avoir commencé de vivre, que du jour qu'elle auroit commencé, &c. &c.

XXVIII. RÉPONSE

*A une Lettre obligeante de M. B**.*

JE ne suis, MONSIEUR, ni assez vain pour prendre vos éloges à la lettre, ni assez orgueilleux pour les dédaigner. Votre estime est bien capable de me flatter ; je ne cesserai de travailler à me rendre digne de l'amitié des Gens-de-bien & du suffrage des vrais Philosophes. Vous êtes d'une famille qui réunit ces deux avantages. Vous embellissez les vertus par les lumières, & vous joignez à vos connoissances un caractère doux & sociable. Jugez si je m'empresserai de cultiver la liaison que vous voulez bien former avec moi. Je ne puis que gagner à un tel commerce.

Voy. aussi plusieurs Lettres de l'art. COMPLIMENT.

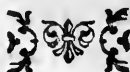


OFFRES DE SERVICE ,
 (LETTRES à ce sujet).



I. LETTRE de M. l'ABBÉ de ***,
*PRÉVÔT DU CHAPITRE DE ** ,*
 A M. l'Abbé **. (*Offre d'une Prébende.*)

Vous serez peut être bien aise, MONSIEUR ,
 de changer les sollicitudes inquiétantes de la
 Capitale pour la tranquillité d'une petite Ville.
 Il vaque une petite prébende dont je puis dis-
 poser ; voyez si cette bagatelle vous accommo-
 deroit , & je vous nommerai sur - le - champ.
 Vous sçavez que notre Chapitre n'est pas ri-
 che ; mais la vie que nous menons est très-dou-
 ce , & notre Ville fort agréable. D'ailleurs, vous
 vous contentez de peu ; & vous avez sçu con-
 server votre philosophie au milieu du faste &
 du vain étalage de Paris. Je pense comme vous.
 Que m'importe d'avoir tant de richesses embar-
 rassantes ? Pourvu que j'aie de quoi traiter mes
 Amis & soulager quelques indigens, je suis sa-
 tisfait , &c.



II. LETTRE DE M. ***,

A Monsieur **,

Pour lui offrir de faire ses Commissions.

JE sçais, MONSIEUR, que pour faire vos commissions à Tours, vous vous adressez souvent à des indifférens. Vos Amis mériteroient la préférence. J'ose me mettre du nombre; j'en ai le droit par mes sentimens. Je suis à portée de Tours; j'y connois les personnes les plus propres à vous servir dans tout ce que vous desirez. Si vous avez besoin de moi, ou de mes Amis, vous n'avez qu'à parler.

III. AUTRE LETTRE,

Sur le même sujet.

M. de **, notre Ami commun, m'a dit, MONSIEUR, que vous desiriez de faire des emplettes à la Foire de Beaucaire. Je dois m'y rendre dans quinze jours: envoyez-moi simplement le Mémoire de ce que vous souhaitez; je me flatte de le remplir à votre satisfaction. Le plaisir de faire quelque chose pour vous, fera l'aiguillon de mon indolence naturelle, & la récompense mes petits soins. J'attends avec impatience votre Lettre, & je vous assure de tout mon zèle, ainsi que de mon attachement, &c. &c.



IV. LETTRE à un SÇAVANT,

Qui écrivoit l'Histoire d'une Province.

MONSIEUR,

Je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement , & je m'en sçais un mauvais-gré infini. On m'a dit que votre caractère étoit aussi honnête que vos écrits sont sçavans ; & qu'après le plaisir de vous lire , le plus grand étoit de vous fréquenter. Vous avez entrepris un Ouvrage , qui demande beaucoup de renseignemens : voulez-vous bien que je vous en fasse passer quelques-uns sur des sujets historiques que j'ai approfondis ? Je suis de la même Province que vous ; & quoique je lui fasse moins d'honneur , j'aime trop ceux qui l'illustrent , pour ne pas chercher les occasions de leur être utile , &c.

V. AUTRE LETTRE.

Offre de Recommandation.

OUI, MONSIEUR , je vais à Grenoble pour mon malheureux Procès. Ce séjour , qui dans tout autre tems auroit été désagréable pour moi , ne pourra que me plaire , s'il me fournit l'occasion de vous rendre quelque service. J'attends vos ordres , je les exécuterai ponctuellement. Vous vouliez que je parlasse à M. le Président de **, de l'affaire de Madame votre Sœur. Marquez.

moi si elle est finie , & si ma recommandation
 fera nécessaire. Je ne négligerai rien pour prou-
 ver à vous & à elle l'attachement respectueux,
 &c. &c.

VI. LETTRE de M. le COMTE de **,

*A un HOMME-DE-LETTRES qui lui offroit de recher-
 cher les Papiers de sa Famille.*

VOUS ne pouvez douter, MONSIEUR, que je
 n'accepte avec plaisir l'offre si obligeante que
 vous voulez-bien me faire. Mais je crains qu'il
 ne vous en coûte trop de tems, & que votre
 complaisance pour moi ne nuise à des occupa-
 tions plus essentielles. Je serois fâché que pour
 m'obliger vous fissiez quelque brèche à vos étu-
 des, & que le Public perdît à mesure que je ga-
 gnerois. J'abandonne le tout à votre prudence &
 à votre amitié ; je ne me réserve que le soin de
 la reconnoissance. La mienne est aussi vive que
 sincère ; & dans tout ce qui pourra vous être
 ou utile ou agréable, ne craignez point de vous
 adresser à celui qui sera toute sa vie ,

V. T. H & T. O. S.

VII. LETTRE

*De M. l'ABBÉ de ** à Monsieur C. ***

LES Talens & la Vertu ont, MONSIEUR, des droits
 sur mon cœur. C'est à ce titre que je vous offre

mes bons offices auprès de M. l'Evêque de **. Votre indolence sur votre fortune est inexcusable. Vous n'ignoriez pas que ce Prélat étoit très-favorablement disposé. Votre nouvel Ouvrage vous fournissoit un moyen d'entretenir une protection si puissante ; vous avez négligé de le lui présenter. Faites-le-moi passer , je vous prie , & en faisant connoître le mérite du Livre , je ferai quelques demandes pour l'Auteur. La Philosophie peut très-bien se concilier avec des démarches qui tendent à améliorer notre sort , sur-tout lorsqu'elles sont exemptes de bassesse. J'ai peut-être dans l'esprit autant de philosophie que vous ; elle m'a même été d'un grand secours dans des situations épineuses ou tristes. Mais si la Providence m'avoit doué de quelques talens , j'en aurois fait un usage qui auroit pu assurer mon bonheur & celui des Amis & des Parens qui m'auroient environné , &c. &c.

VIII. LETTRE D'UN ACADÉMICIEN

A un Homme-de-Lettres de Province.

MA bonne volonté pour vous , MONSIEUR, sera toujours la même. Vous augmentez encore l'empressement que j'ai de vous servir , par votre probité , par vos talens , & par votre situation , bien peu digne de ces talens. J'ai demandé une place qui paroît vous convenir ; il y a quelques difficultés : mais une main bienfaisante doit lever les

obstacles qui s'opposent à votre avancement. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle achève ce que j'ai commencé.

J'ai l'honneur, &c. &c.

IX. LETTRE de Monsieur DE **

A Monsieur ***. (*Offre d'un Emploi.*)

JE vous remercie, MONSIEUR, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle ne peut être mieux employée qu'à vous rendre tous les services que je pourrai dans la place que j'occupe. Je vous avois offert le petit emploi de Directeur du Bureau de **. Si vous trouvez que cela vous convienne, faites-le-moi sçavoir au plutôt. Je compte assez sur l'amitié dont m'honore le Ministre actuel des Finances, pour me flatter de l'obtenir. Soyez assuré du moins que je le demanderai avec le zèle & la chaleur que m'inspirent l'amitié & la reconnoissance, &c. &c.

(*Offre de belle action à faire.*)

X. LETTRE DE M. de VOLTAIRE

A Madame GEOFFRIN, qui étois alors à la Cour du
R O I de Pologne, pour la prier de s'intéresser
auprès de ce Prince en faveur des SIRYENS.

VOUS êtes, MADAME, auprès d'un grand Roi, qui ne doit sa couronne qu'à son mérite. Je ne puis mieux faire ma cour à Sa Majesté & à vous,

Madame , qu'en vous proposant une bonne action à faire. Ceux qui secourent les *Sirvens* & qui prennent en main leur cause , ont besoin d'être appuyés de noms respectables & chéris. Nous ne demandons qu'à voir notre liste honorée par ces noms qui encouragent le Public. La gloire de protéger l'innocence vaut le centuple de ce qu'on donne. L'affaire dont il s'agit intéresse le Genre-humain , & c'est en son nom qu'on s'adresse à vous , Madame. Nous vous devons l'honneur & le plaisir de voir un grand Roi secourir la vertu contre un Juge de village , & contribuer , &c.

Le 6 Juillet 1766.

Voir la Lettre X de l'art. JUSTIFICATION.

XI. RÉPONSE DU MÊME

A M. TABAREAU, Directeur de la Poste de Lyon , qui lui avoit proposé M. PONCET , célèbre Sculpteur de Rome.

A Ferney , 25 Décembre 1775.

QUAND vous m'annoncez un Sculpteur , MONSIEUR , je le crois un *Phidias* , ou un *Praxitèle*. Mais en vérité je n'ai l'encolure , ni du *Jupiter Olympien* , ni de l'*Apollon* du Belvédère. Soyez bien sûr qu'il n'y a personne dans le sacré Collège qui desire avoir ma maigre figure ; la moitié des Cardinaux ne sçait pas si je suis au monde , & l'autre moitié ne s'en soucie guères.

Cependant , si votre *Phidias* à la rage de faire un grêtesque , & de sculpter un vieux singe éden-

té de quatre-vingt-deux ans, il n'y a rien que je ne fasse pour votre protégé. Je suis entièrement à vos ordres, puisque vous aimez les caricatures. Votre *Phidias* viendra quand il voudra, & il sera très-bien reçu, pourvu que je ne sois pas mort de vieillesse en l'attendant. Mais que ne va-t-il sculpter la belle face de M. *Turgot*, ou bien celle de M. de *St-Germain* !

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus vifs & les plus vrais, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

XII. LETTRE de M. DE MAUPERTUIS

A M. l'Abbé LE BLANC,

Pour lui offrir des avantages à Berlin.

A Berlin, 15 Février 1746.

VOUS m'avez entièrement oublié, mon cher ABBÉ; pour moi, je pense toujours à mes Amis. Un grand & très-grand Roi voudroit avoir auprès de lui, 1°. Un honnête-homme, 2°. Un homme d'esprit & de talent, 3°. Un homme de bonne compagnie. M'ayant fait l'honneur de s'adresser à moi pour lui trouver ces trois hommes, je lui ai dit que vous les étiez. Voyez maintenant si vous les voulez être à Berlin. Je ne vous dis rien de ce séjour, parce que j'aurois l'air d'un exagérateur, quand je ne vous dirois que la plus exacte vérité. Je ne vous dis rien du plaisir que

j'aurois de vous y voir , parce que je crois que vous le sçavez.

Faites-y vos réflexions ; dites-moi quelles conditions vous demanderiez. Réponse prompte, positive, & que je puisse faire voir au Roi, &c.

N. B. M. l'Abbé le Blanc , craignant modestement de ne pas remplir l'idée que M. de *Maupertuis* avoit donnée de lui , refusa cette proposition avantageuse. D'ailleurs , dit-il dans sa réponse : « en opposant le » courage à l'infortune, je suffis à un état qui ne » suffiroit pas à d'autres; & sans être heureux, je suis » content. »

Voyez aussi la LETTRE II^e de l'art. AFFAIRES.





OUVRAGE DONNÉ

(LETTRES DE REMERCIMENT pour un).



I. LETTRE d'un Homme-de-Lettres

A MONSIEUR P**,

*Qui lui avoit envoyé un POÈME sur la Maladie
Épizootique de 1776.*

LE débit d'un Ouvrage est, MONSIEUR, une manière de louer bien supérieure à toutes les autres. Je ne suis point surpris du succès du vôtre ; vous peignez avec de grands traits un fléau terrible, qui avoit déjà exercé la plume de *Virgile*. Vous avez frappé les esprits par de grandes images, & attendri les cœurs par des peintures touchantes ; & dans l'arène où vous êtes descendu avec le Roi des Poètes Latins, vous avez été quelquefois son égal.

J'ai été plus content de vos Vers que de votre *Préface*. Vous y louez des Gens-de-lettres qui ne sont guères louables. Vous exaltez leur cœur & leur esprit ; ces éloges, en faisant honneur à votre caractère, pourroient faire tort à votre discernement. Mais vous n'avez pu deviner au bord de l'Adour, ce qu'on pense de certaines

gens au bord de la Seine. Vous avez jugé d'eux par leurs Ouvrages , sans penser que l'humanité est quelquefois prêchée par des hommes très-durs, & la bonté chantée par des méchans. Au reste, votre méprise n'est que celle d'un bon cœur qui juge des autres par lui-même, &c. &c.

II. *AUTRE LETTRE à un POÈTE.*

Vous avez recueilli depuis long-tems, MONSIEUR , les myrthes de Paphos ; vous y joignez aujourd'hui les lauriers les plus brillans du Parnasse. Vous étiez aimable dans vos petites Pièces ; vous êtes touchant & pathétique dans vos Poèmes. C'est presque réunir les talens opposés , & c'est un genre de succès dont un homme tel que vous doit jouir.

Puisque vous exigez de moi quelques observations critiques , je vous dirai que , parmi un grand nombre de Vers harmonieux , j'en ai trouvé quelques-uns un peu durs ; mais lorsqu'on vous ne flatte pas l'oreille , vous avez l'art d'ébranler l'ame par des sentimens vifs & attendrissans. Il ne vous manque, dans la solitude où vous vivez , que des Lecteurs faits pour vous lire & vous entendre.



III. LETTRE de Monsieur DE V***

A M. l'Abbé AUBERT,

Qui lui avoit envoyé ses FABLES.

JE n'ai reçu, MONSIEUR, que depuis très-peu de jours, dans ma Campagne où je suis de retour la Lettre pleine d'esprit & de graces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre Livre qui me rend votre Lettre encore plus précieuse. Je ne sçais quel contre-tems a pu retarder un présent si flatteur pour moi. J'ai lu vos FABLES avec tout le plaisir qu'on doit sentir, quand on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en a quelques-unes qui respirent la philosophie la plus digne de l'homme : celles du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, &c. sont de ce nombre. De telles Fables sont du sublime écrit avec naïveté. Vous avez, avec le mérite du style, celui de l'invention, dans un genre où tout paroïssoit avoir été dit. Je vous remercie, & je vous félicite. Je donnerois ici plus d'étendue à tous les sentimens que vous m'inspirez, si le mauvais état de ma santé me permettoit de longues Lettres : je puis à peine dicter ; mais je n'en suis pas moins sensible à votre mérite & à votre présent.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.



IV. LETTRE DU ROI DE PRUSSE,

*A M. MILON de Liège,**Qui lui avoit envoyé des Vers.*

AMI des Muses, c'est toujours avec un plaisir bien sensible que je vois naître dans notre siècle des *Homères* & des *Pindares*. Les essais de Poésie que vous venez de m'offrir à la suite de votre Lettre, du 2 de Décembre dernier, me paroissent tenir quelque chose de l'un & de l'autre, & je les ai accueillis comme ils le méritent. Je me féliciterois beaucoup, si, comme vous dites, mes Ouvrages ont quelque part au goût que vous avez pris pour la Poésie, dans laquelle vous paroissez si bien réussir. En attendant, je suis très-sensible à vos hommages, & je vous en conserverai toujours un souvenir reconnoissant, en priant Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Potzdam, ce 5
Janvier 1775.

Signé FRÉDÉRIC.

V. LETTRE (a) de M. le Président

DE MONTESQUIEU,

*A M^r B** , qui lui avoit envoyé un Eloge en Vers.*

VOUS voyez, MONSIEUR, que je ne fais pas si facilement de la Prose, que vous faites

(a) Cette Lettre n'a jamais été imprimée.

des Vers, &, ce qui est encore plus, que vous faites de bons Vers. Il paroît que vous n'avez pas besoin d'être soutenu par votre sujet, puisque vous me louez. J'ai lu avec bien du plaisir votre Lettre, & je me rappelle avec non-moins de plaisir l'homme d'esprit qui l'a écrite, &c.

A Baron, ce 25 Février 1752.

VI. LETTRE de M. DE V***

A M. CAILHAVA D'ESTANDOUX,

Auteur du Tuteur dupé.

*Au Château de Ferney,
le 30 Novembre 1762.*

JE ne puis trop vous remercier, MONSIEUR, de la bonté que vous avez eue de me faire-partager le plaisir que vous avez donné à tout Paris. Je n'ai point été étonné du succès de votre Pièce : non-seulement elle fournit beaucoup de jeu de Théâtre, mais le Dialogue m'en a paru naturel & rapide. Elle est aussi bien écrite que bien intriguée. Il est à croire que vous ne vous bornerez pas à cet Essai, & que la Scène Francoise s'enrichira de vos talens. Ma plus grande consolation dans ma vieillesse languissante, est de voir que les Beaux-Arts que j'aime passionnément, sont soutenus & embellis par des hommes de votre mérite.



VII. LETTRE DU MÊME

*Au R. P. VIONNET, Jésuite , qui lui avoit
envoyé sa Tragédie de Xercès.*

Paris, le 14 Décembre 1749.

J'AI l'honneur, mon Révérend PERE, de vous
marquer une très-foible reconnoissance d'un fort
beau présent. Vos Manufactures de Lyon valent
mieux que les nôtres ; mais j'offre ce que j'ai.
Il me paroît que vous êtes un plus grand enne-
mi de *Crébillon* que moi : vous avez fait plus de
tort à son *Xercès*, que je n'en ai fait à sa *Sémi-
ramis*. Vous & moi nous combattons contre lui.
Il y a long-tems que je suis sous les étendards
de votre Société. Vous n'avez guères de plus
mince Soldat, mais aussi il n'y en a point de
plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet
attachement, par les sentimens particuliers que
vous m'inspirez pour vous , & avec lesquels j'ai
l'honneur d'être, &c.



VIII. LETTRE DU MÊME
A MONSIEUR DE MAÛPERTUIS,

QUI LUI AVOIT ENVOYÉ

Sa Figure de la Terre, déterminée.

A Cirey Kittis, 22 Mai 1738.

JE viens de lire, MONSIEUR, une Histoire & un morceau de Physique plus intéressans que tous les Romans; Madame du Châtelet veut le lire, elle en est plus digne que moi: il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaisir de s'instruire, avoir celui de vous remercier.

Il me semble que votre Préface est très-adroite, qu'elle fait naître dans l'esprit du Lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise; qu'elle intéresse les Navigateurs, à qui la figure de la Terre étoit assez indifférente; qu'elle insinue sagement les erreurs des anciennes mesures, & l'infailibilité des vôtres; qu'elle donne une impatience extrême de vous suivre en Laponie.

Dès que le Lecteur y est avec vous, il croit être dans un pays enchanté, dont les Philosophes sont les Fées.

Les Argonautes qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, & dont la bavarde Grèce a fait des demi-Dieux, valoient-ils, je ne dis pas les *Clairauts*, les *Camus*, & les *Le-Monier*, mais les Dessinateurs qui vous ont accompagnés?

On les a divinifés ; & vous , quelle eft votre récompense ? Je vais vous le dire : l'estime des Connoiffeurs , qui vous répond de celle de la poftérité. Soyez sûr que les fuffrages des Êtres penfans du XVIII^e Siècle , font fort au - deffus des Apothéofes de la Grèce.

Je vous fuis , avec transport & avec crainte , à travers les Cataractes , & fur vos montagnes de glace. Certainement vous fçavez peindre ; il ne tenoit qu'à vous d'être notre plus grand Poète , comme notre plus grand Mathématicien ; fi vos opérations font d'*Archimède* , & votre courage de *Christophe Colomb* , votre description des neiges de Tornéa eft de *Michel - Ange* , & celle des efèces d'Aurores boréales eft de *l'Albane*.

IX. RÉPONSE DU MÊME

A M. DE XIMENEZ ,

*Qui lui avoit envoyé une Traduction de la feptième
Elégie d'OVIDE.*

LES personnes qui ont l'honneur de vous connoître , MONSIEUR , vous rendront la justice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les Amours fortunés d'*Ovide* , que les Amours malheureux. Si , d'ailleurs , quelque Beauté avoit à fe plaindre de vous , elle feroit difcrette ; & vous pourriez vous vanter de vos exploits fans lui déplaire. Il y a de très - galans hommes

qui ont perdu partie , revanche & le tout , sans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là & je vous crois très-heureux au jeu. Pour moi qui ne joue point , je vous souhaite d'aussi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaisirs , & chantez - les.

J'ai l'honneur d'être , &c.

X. LETTRE de M. le Ch^{er} DE THOMASSIN

Au Roi de Prusse ,

En lui envoyant un () Discours , pour prouver que les Lettres n'amolissent pas le courage.*

SIRE ,

C'EST au Tribunal des grands Rois que ressortit la cause des Muses outragées. Leur honneur doit être cher aux Héros ; elles les forment & les immortalisent. Eblouis de l'éclat qu'elles répandent sur le courage , des jaloux atrabilaires , croyant l'obscurcir , ont tâché de flétrir les lauriers dont elles couronnent les Guerriers Philosophes.

Pouvois-je mieux , SIRE , les venger aux yeux de l'univers , qu'en opposant la gloire de Votre Majesté aux calomnies de leurs ennemis ? Votre auguste Nom , gravé sur l'Egide de Minerve , suffisoit pour anéantir à jamais l'odieux

(*) Voir la Lettre dernière de l'art. ENVOI.

H iv

préjugé, & pour confondre l'ignorance & l'envie.

Je suis avec un très-profond respect ,

SIRE , de Votre Majesté ,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur ,

A Troyes , Le Cher de JUILLY de THOMASSIN.

e 26 Septembre 1771.

RÉPONSE du ROI de Prusse.

J'AI reçu , Monsieur le Marquis de Juilly de Thomassin , votre Lettre & votre Discours, dont je vous fais mes remerciemens. On ne pouvoit mieux défendre la cause des Muses. Il faudroit être décidément ignorant & atrabilaire , pour appeller de la force & de la solidité de vos raisons. Il est triste que, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre , on ait encore à combattre les préjugés & l'envie , qui s'élèvent de tems en tems pour obscurcir les Lettres.

Au reste , soyez bien persuadé que je fais un cas infini de vos talens militaires & littéraires. On ne peut trop estimer un Officier tel que vous. Sur ce je prie Dieu, Monsieur le Marquis de Juilly de Thomassin , qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FRÉDÉRIC.

A Berlin le 28 Decemb. 1771.



XI. LETTRE DU ROI DE POLOGNE

A M^r. M^{***},

Au sujet de Belifaire (a).

VOUS avez fait , MONSIEUR , avec le Public ; comme on fait avec les enfans auxquels on veut donner le goût de la lecture. On leur donne d'abord de jolis Livres , amusans , peu profonds , mais qui leur font sentir qu'il y a quelque chose de mieux à sçavoir. Quand leur curiosité est mise en mouvement , & que l'ambition de n'être plus enfans agit en eux , on leur donne des Livres plus forts. On étoit sûr qu'un Ouvrage de vous devoit être bien écrit & plein de sentiment. Aussi avez - vous réussi à faire-lire avec plaisir & avec fruit , dans le siècle des bagatelles , un *Traité* de morale , très - sérieux. &c. &c.

(a) On ne considère cet Ouvrage que du côté du style , sans approuver ce que les Théologiens y ont justement censuré.

XII. LETTRE

A UN PROFESSEUR de Mathématiques ;

Par un de ses Disciples.

JE vous remercie , MONSIEUR , de votre Ouvrage. Si , à ma honte , je n'ai presque rien gagné à vous entendre , je serai peut - être plus heureux en vous lisant. Mais quel que soit

l'effet de vos écrits & de vos leçons , vous pouvez compter sur la reconnoissance d'un Disciple , dont le cœur vaut infiniment mieux que l'esprit.

XIII. LETTRE de M. DE V***

A M. DE FURCI ,

Qui lui avoit envoyé un Recueil de petits morceaux de Musique.

LE suffrage de Madame Denys, MONSIEUR, doit vous être plus précieux que le mien. Souffrez pourtant que je joigne mes remerciemens à son approbation. Vous faites parvenir le bon goût & le plaisir jusqu'au pied des Alpes. Nous ne nous attendions pas qu'un homme qui réussit à la Cour, daignât songer à nos déserts. Jugez combien nous sommes flattés de l'honneur que vous nous avez fait. &c.

A Ferney , Décembre 1763.

XIV. LETTRE DU MÊME.

A M. du Verger , *Gentilhomme du Roi de Pologne.*

TOUT malade que je suis, MONSIEUR, je suis très-honteux de ne répondre qu'en prose & si tard à vos jolis Vers. Je félicite le Roi de Pologne d'avoir auprès de lui un Gentil-

homme qui pense comme vous. Il seroit bien difficile qu'on pensât autrement à la Cour d'un Prince qui pense si bien lui-même, & qui a fait renaitre, dans la partie du monde qu'il gouverne, les beaux jours du siècle d'*Auguste*, l'amour des arts & des vertus.

XV. LETTRE DU MÊME

A M. SÉLIS, *Professeur au Collège de Louis le Grand,*
qui lui avoit envoyé sa Traduction de Perse.

MON grand âge & ma déplorable santé ne m'ont point empêché de lire votre judicieuse Préface, & la Traduction de la première Satyre. Je vois que vos notes éclaircissent beaucoup le texte, & que ceux qui veulent faire quelques progrès dans la langue Latine, doivent vous lire & vous étudier. J'éprouve par moi-même qu'on peut apprendre à tout âge; & c'est avec reconnoissance que j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XVI. LETTRE DU MÊME

AU RÉDACTEUR DU *SECRÉTAIRE DU PARNASSE.*

J'AI reçu, MONSIEUR, votre *Secrétaire du Parnasse*. S'il y a beaucoup de pièces de vous dans ce recueil, il y a apparence qu'il réussira longtemps. Mais je vois que votre *Secrétaire* n'est pas le mien. Il m'impute une *Épître* à M^le.

H vj

Ch * *, Actrice de la Comédie de Marseille. Je n'ai jamais connu Mll^e Ch ** , & je n'ai jamais eu le bonheur de courtoiser aucune Marseilloise.

Je prends cette occasion pour vous dire , qu'en général c'est une chose fort ennuyeuse que cet amas de rimes redoublées , qui ne disent rien , ou qui répètent ce qu'on a dit mille fois. Il est quelquefois aussi ridicule de livrer ces amusemens de société à un Libraire , qu'il le feroit d'imprimer ce qu'on a dit dans la conversation.

Je suis très - fâché qu'on me rende responsable , depuis si long - tems , de ce que j'ai fait & de ce que je n'ai point fait. Je ne suis qu'un vieux Laboureur réformé , à la suite des *Ephémérides du Citoyen* , défrichant des campagnes arides , & semant avec le nouveau semoir ; n'ayant nul commerce avec Mll^e Ch ** , ni avec aucune personne de son espèce , &c. &c.

XVII. LETTRE de M. d'Alembert

A M. le Baron D'ESPAGNAC ,

Auteur de l'HISTOIRE du Maréchal de Saxe.

JE reçois à l'instant, MONSIEUR, la nouvelle édition de votre excellent & magnifique Ouvrage que vous me faites l'honneur de m'envoyer. Quelque mauvais juge que je sois en ces matières , je lirai certainement avec tout

l'intérêt possible les augmentations que vous y faites , & je ne doute pas qu'elles ne reçoivent des connoisseurs les mêmes suffrages que la première édition. Quant à moi , je ne puis vous offrir que ma reconnoissance de toutes vos bontés , & je vous prie d'être bien persuadé qu'elle ne peut être plus vive & plus sincère.

J'ai l'honneur d'être , &c.

De Paris , le 21 Février 1775.

XVIII. LETTRE de M. MARMONTEL

AU MÊME.

SI je n'avois pas reçu aujourd'hui , MONSIEUR , comme une marque de vos bontés , la nouvelle édition de l'*Histoire du Maréchal de Saxe* , je l'aurois acquise demain. Que n'ai-je des guides aussi sûrs pour tous les autres détails du règne de LOUIS XV ! Je vous suivrai pas-à-pas , Monsieur , en faisant hommage à mon maître , des lumières que je lui devrai.

J'ai l'honneur d'être , &c.

De Paris , le 2 Mars 1775.



XIX. LETTRE de J. B. ROUSSEAU

A M. LE FRANC,

Pour le remercier de la Tragédie de DIDON.

IL est vrai, MONSIEUR , que dans cette foule de Tragédies qui inondent le Théâtre depuis quelques années , celle de *Didon* est presque la seule qui m'ait donné une idée avantageuse de son auteur , quelque esprit que j'aie pu trouver dans la plupart des autres ; car c'est , à mon sens , ce qui manque le moins à nos Poètes d'aujourd'hui. Mais il est rare de le voir accompagné de la justesse qui doit faire le principal caractère des bons Ouvrages. C'est surtout ce que j'ai estimé dans le vôtre , Monsieur , & je ne craindrai point de lui rendre ici la même justice , que je lui ai rendue lorsque l'occasion s'en est présentée.

Il m'a paru que vous étiez dans les véritables principes de la Tragédie ; & je ne doute point que vous n'y persévériez toujours avec le même succès. Je souhaite que votre exemple vienne un jour à bout de détromper ceux qui se sont avisés de la dépouiller de sa simplicité naturelle , pour la revêtir des ornemens d'un faux merveilleux puisé dans leur imagination. Quelque décriés que soient aujourd'hui les Romans , on diroit que nos Auteurs ne s'étudient qu'à les déguiser sous un autre nom,

& qu'à y rechercher le modèle d'un nouvel Art Poétique, non moins ignoré des Anciens, que réprouvé du bon-sens.

Je suis affligé, je vous l'avoue, de voir dans nos Pièces de-théâtre d'à-présent, tant d'esprit perdu dans cette multiplicité d'événemens, & encore plus dans cet héroïsme romanesque, qui semble s'être emparé non-seulement de la Tragédie, mais encore de la Comédie; ce qui est, selon moi, le comble du ridicule.

C'est à vous, MONSIEUR, & aux personnes qui pensent aussi sensément que vous, de corriger votre siècle de ces deux défauts; vous avez tout ce qu'il faut pour y réussir. Je prendrai toujours beaucoup de part à la gloire qui vous en reviendra; & si je ne puis par mes Ouvrages me rendre digne des louanges dont vous m'honorez, j'espère au moins parvenir à mériter quelque part dans votre amitié, par la véritable estime & la sincère considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR, Votre, &c.

A Bruxelles, le 10 Décembre 1735.

XX. LETTRE de M. DE V***

A M. B L A N C H E T,

Auteur du livre de l'Art du Chant.

RECEVEZ, MONSIEUR, mes très-sincères remercimens de l'Ouvrage ingénieux & profond

que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il respire le goût & la connoissance des Beaux-Arts. Le Physicien y conduit toujours le Musicien. Un tel Ouvrage ne pouvoit être fait que dans le plus éclairé des siècles. Je souhaite qu'il forme des Artistes dignes de vos leçons. Je n'en serai pas le témoin ; mais j'applaudis de loin aux progrès de l'Art , dont on vous | sera redevable. J'ai l'honneur d'être , avec tous les sentimens d'estime qui vous sont dus , &c.

*Aux Délices près Genève ;
le 3 Avril 1756.*

XXI. LETTRE DU MÊME

*A M. de LA FARGUE , qui lui avoit adressé
des Vers.*

MOINS je mérite vos beaux Vers , MONSIEUR ; & plus j'en suis touché. Les Belles reçoivent froidement les cajoleries ; mais les Laides y sont fort sensibles. Je vous répondrois en vers , si e n'étois entièrement occupé de ceux de *Corneille*. Chaque moment que je dérobe au Commentaire que j'ai promis sur ce Grand-homme , est un larcin que je lui fais. Mais je ne puis me refuser au plaisir de vous remercier , & de vous dire avec combien d'estime j'ai l'honneur d'être , &c. &c.

A Fernei , Avril 1761



XXII. LETTRE DU MÊME

A M. de LA HARPE ,

Pour le remercier de la Tragédie de WARWICK.

APRÈS le plaisir, MONSIEUR, que m'a fait votre Tragédie, le plus grand que je puisse recevoir est la Lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes, & votre Pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre Lettre.

Racine, qui fut le premier qui eut du goût ; comme *Corneille* fut le premier qui eut du génie ; l'admirable *Racine*, non assez admiré, pensoit comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté, que quand elle fait une partie nécessaire du sujet ; autrement, ce n'est qu'une décoration. Les incidens ne sont un mérite que quand ils sont naturels ; & les déclamations sont toujours puériles, sur-tout quand elles sont remplies d'enflure. Vous vous applaudissez de m'avoir point fait de *Vers à retenir* ; & moi, Monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les Vers que je retiens le plus aisément, sont ceux où la maxime est tournée en sentiment ; où le Poète cherche moins à paroître, qu'à faire-paroître son personnage ; où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce que l'on doit dire : voilà les Vers que j'aime ! Jugez si je ne dois pas être content de votre ouvrage. &c.

Novembre 1763.

XXIII. LETTRE DU MÊME ,
A M. NOVERRE, pour le remercier de son Livre
intitulé: LETTRES sur la Danse & les Ballets.

J'AI lu, MONSIEUR, votre Ouvrage de génie ; mes remercimens égalent mon estime. Votre titre n'annonce que la Danse , & vous donnez de grandes lumières sur tous les Arts. Votre style est aussi éloquent , que vos Ballets ont d'imagination.

Vous me paroissez si supérieur dans votre genre , que je ne suis point-du-tout étonné que vous ayez effuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talens. Vous êtes auprès d'un Prince qui en sent tout le prix. Une vieilleffe très-infirmes m'a seule empêché d'être témoin de ses magnifiques Fêtes , que vous embellissez si singulièrement.

Vous faites trop d'honneur à la *Henriade* , de vouloir bien prendre le Temple de l'Amour pour un de vos sujets. Vous ferez un tableau vivant , de ce qui n'est chez moi qu'une foible esquisse.

Je crois que votre mérite sera bien senti en Angleterre , parce qu'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des Acteurs capables d'exécuter vos idées ? Vous êtes un *Prométhée* ; il faut que vous formiez des hommes , & que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être , &c. &c.

XXIV. LETTRE DE J. J. ROUSSEAU,

*Au sujet du DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, &
sur les Ouvrages de M. de BUFFON.*

B IEN des remerciemens, MONSIEUR, du *Dictionnaire Philosophique*. Il est agréable à lire; mais l'Auteur est presque toujours de mauvaise foi dans les extraits de l'Ecriture. Il raisonne souvent fort mal, & l'air de ridicule & de mépris qu'il rejette sur des sentimens respectés des hommes, rejaillissant sur les hommes mêmes, me paroît un outrage fait à la société....

Les écrits de M. de *Buffon* me plairont & m'instruiront toute la vie. Je lui crois des égaux parmi ses contemporains en qualité de Peinteur & de Philosophe; mais en qualité d'Ecrivain, je ne lui en connois point. C'est la plus belle plume de son siècle. Je ne doute point que ce ne soit-là le jugement de la postérité.

Un de mes regrets est de n'avoir pas été apportée de le voir davantage, & de profiter de ses obligeantes invitations. Je sens combien ma tête & mes écrits auroient gagné dans son commerce. Je quitterai Paris au moment de son mariage: ainsi je n'ai point eu le bonheur de connoître Madame de *Buffon*. Mais je sçais qu'il a trouvé dans sa personne & dans son mérite l'aimable & digne récompense du sien.

A Motiers, 4 Novembre 1764.

XXV. LETTRE de M. GODEAU

A SCUDERI,

*Qui lui avoit écrit des choses flatteuses en le remerciant
du don de ses POÉSIES.*

AU lieu de vous remercier, MONSIEUR, de la Lettre flatteuse que vous m'avez écrite, il faut que je vous en gronde. Il semble que le frere & la sœur ont conjuré contre ma modestie. Ne sçavez-vous pas qu'il en est des Poètes comme des Femmes? Si vous leur dites une fois qu'elles sont belles, le Diable le leur dit cent fois, & elles ajoutent plus de foi à ces mensonges qu'au miroir le plus fidèle. L'imagination qui enfante les ouvrages Poétiques se croyant créatrice, notre amour-propre est plus facile à séduire. Pourquoi donc prenez-vous tant de peine à me faire avaler un poison dont j'étois déjà tout plein?

Le présent qu'on vous a fait de ma part, est une dette qu'on vous a payée. Vous m'en remerciez cependant, comme d'un don de grande importance. Pour moi, je vous jure que, parmi tant de pièces de Vers que j'ai mises au jour, j'en vois peu qui me satisfassent, & beaucoup qui me déplaisent. Je souhaiterois avoir fait à Dieu seul l'hommage des Luths & des Harpes que vous célébrez, & que toutes parlassent de ses grandeurs. Les Hymnes qu'on lui adresse sont de tous les tems. Les Odes d'*Horace* ne

se lisent que dans quelques cabinets , & les Pseaumes de *David* se chantent dans tout l'Univers.

Je ne sçais si ce que vous louez dans mes Eglogues n'est pas ce qui me condamne. J'ai peur que mes *Iris* ne soient trop ajustées pour des Bergères de la Palestine , & quoique *Licidas* ait rappelé son cœur de l'Egypte , il semble quelquefois en avoir conservé le langage.

Au reste mes Muses dorment depuis long-tems. Quand le Berger craint le loup , il ne s'amuse pas à jouer du chalumeau. Je suis , &c.

N. B. Cette Lettre a été entièrement refondue , & de deux qui étoient longues & diffusés , on n'en a fait qu'une.

XXVI. LETTRE DE REMERCIMENT

De M. de Fénelon , Archev. de Cambray,

A M. SANTEUIL.

JE n'ai jamais été plus touché que je le suis , MONSIEUR , de votre Muse & des présens qu'elle me fait ; mais vous devez excuser un silence qui ne vient que de mes embarras. Il y a six semaines que j'ai fait banqueroute au Parnasse , pour n'entendre parler que d'Avocats & de Banquiers. Jugez par-là , Monsieur , combien *Apollon* a de graces pour moi dans le recueil de vos Vers ; je vais m'y délasser , après avoir lu tout ce qu'il y a de plus dégoûtant dans le style de

procédure. Les louanges que vous me donnez m'enseignent ce que je dois faire, & je les reçois avec reconnoissance sur le pied d'instructions. Je vous prie de croire que personne n'est, MONSIEUR, plus véritablement que moi,

Votre, &c. &c.

XXVII. LETTRE DE REMERCIMENT

De M. BOSSUET au Même.

J'AI reçu, MONSIEUR, avec bien de la joie le beau présent que vous m'avez fait. Je me suis hâté de lire l'Épître dédicatoire, & j'y ai trouvé un éloge de M. Pelletier, qui m'a paru très-délicatement touché. Je reverrai avec plaisir dans cet Ouvrage abrégé toute la beauté de l'ancienne Poësie des *Virgiles*, des *Horaces*, &c. dont j'ai quitté la lecture il y a long-tems; ce me sera une satisfaction, de voir que vous fassiez revivre les anciens Poètes, pour les obliger en quelque sorte de faire l'éloge des Héros de notre siècle d'une manière moins éloignée de la vérité de notre Religion.

Il est vrai, Monsieur, que je n'aime pas les fables, & qu'étant nourri depuis beaucoup d'années de l'Écriture sainte, qui est le trésor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain & dans ces productions de sa vanité. Mais lorsqu'on est convenu de s'en servir comme d'un langage figuré, pour

exprimer d'une manière plus vive ce que l'on veut faire entendre, sur-tout aux personnes accoutumées à ce langage, on se sent forcé de faire grace au Poète Chrétien, qui n'en use ainsi que par une espèce de nécessité. Ne craignez donc point que je vous fasse un procès sur votre Livre: je n'ai au contraire que des actions-de-graces à vous rendre. Sçachant que vous avez dans le fonds autant d'estime pour la vérité, que de mépris pour les fables en elles-mêmes, j'ose dire que vous ne regardez, non-plus que moi, toutes ces expressions tirées de l'ancienne Poésie, que comme le coloris d'un tableau. Vous en usez principalement le dessein & les pensées de l'ouvrage, qui en sont comme la vérité, & ce qu'il y a de plus solide. Je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c.

XXVIII. LETTRE de J. B. ROUSSEAU

A M. Riccoboni.

MONSIEUR,

UNE maladie de quinze jours, suivie d'un abatement extraordinaire, m'a empêché jusqu'ici de répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai reçue avec les deux Livres dont elle étoit accompagnée, un jour seulement avant que de tomber malade.

Vous jugeriez , Monsieur , du plaisir que m'a fait ce présent , si j'avois l'avantage d'être connu personnellement de vous. J'ai porté quelquefois peut-être un peu trop loin le mépris du faux mérite & des mauvaises copies dans toutes les Professions , depuis le sceptre , (comme disoit notre *Malherbe* ,) jusqu'à la houlette. Mais je puis dire , & vous en conviendrez sans-doute , que peu de personnes ont été plus passionnées que je le suis , pour le mérite réel & pour les hommes originaux dans les Arts & les Professions où leur génie les a appelés.

Vous ne vous regarderiez donc plus à mon égard comme un personnage inconnu : (comme si un homme aussi excellent que vous l'êtes dans votre Art , pouvoit l'être autre-part que dans un nouveau monde.) Oui , Monsieur , à peine étiez-vous arrivé à Paris , qu'une foule de Lettres & de témoignages de bouche m'avoient déjà instruit de votre profonde connoissance des passions , & de votre Art inimitable à les exprimer. Je connoissois de plus Mlle *Flaminia* , votre illustre Epouse , pour une personne distinguée parmi ce qu'il y a de plus sçavant en Italie. Ce que j'ignorois , c'est que vous eussiez joint à des talens si peu communs une érudition & un discernement encore plus rares & plus difficiles à rassembler. Il ne se trouve que trop de gens sçavans du sçavoir d'autrui , mais très-peu qui le soient du leur propre ; & c'est ce
que

que m'a appris la lecture des deux Livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer , &c.

XXIX. LETTRE

De J. J. Rousseau à M. de Chamfort.

J'AI toujours désiré, MONSIEUR, d'être oublié de la tourbe insolente & vile, qui ne songe aux infortunés que pour insulter à leur misère. Mais l'estime des hommes-de-mérite est un précieux dédommagement de ses outrages ; & je ne puis qu'être flatté de l'honneur que vous m'avez fait en m'envoyant votre Pièce. Quoiqu'accueillie du Public, elle doit l'être des Connoisseurs, & des gens sensibles aux vrais charmes de la Nature. Je desire, pour l'utilité publique, que vos écrits tiennent tout ce que promet votre début. Je vous salue, MONSIEUR, de tout mon cœur.

24 Juin 1764.

XXX. LETTRE du MÊME au MÊME.

JE vous remercie, MONSIEUR, de votre dernière Pièce (*), & du plaisir que m'a fait sa lecture. Elle décide le talent qu'annonçoit la première ; & déjà l'Auteur m'inspire assez d'es-

(*) L'Épître d'un Père à son Fils sur la naissance d'un Petit-fils, pièce qui fut couronnée par l'Académie Française en 1764.

time, pour ofer lui dire du mal de son ouvrage.

Je n'aime pas trop qu'à votre âge vous fasciez le Grand-pere. Je ne vouldrois pas que vous marquassiez un intérêt si tendre pour le Petit-fils que vous n'avez point ; car dans cette Epitre, où vous dites de si belles choses, je sens que ce n'est pas vous qui parlez.

Evitez cette Métaphysique à la mode, qui depuis quelque tems obscurcit tellement les Vers français, qu'on ne peut les lire qu'avec contention d'esprit. Les vôtres ne sont pas dans ce cas encore ; mais ils y tomberoient, si la différence qu'on sent entre votre première Pièce &, la seconde, alloit en augmentant.

Votre Epitre abonde non-seulement en grands sentimens, mais en pensées philosophiques, auxquelles je reprocherois quelquefois de l'être trop..... Il ne faut pas, pour paroître au-dessus des préjugés, saper les fondemens de la morale..... Il y a plus de Philosophie à combattre les préjugés philosophiques qui sont nuisibles, qu'à combattre les préjugés populaires qui sont utiles.

Lorsque vous voudrez m'honorer de quelque marque de souvenir, & me faire part de vos travaux littéraires, je les recevrai toujours avec intérêt & reconnoissance. Je vous salue, MONSIEUR, de tout mon cœur.

A Motiers, ce 6 Octobre 1764.



XXXI. LETTRE du MÊME à M. HIRZEL,

Auteur du SOCRATE RUSTIQUE.

JE reçois, MONSIEUR, avec reconnoissance la seconde édition du *Socrate Rustique*, & les bontés dont m'honore son digne Historien. Quelque étonnant que soit le Héros de votre Livre, l'Auteur ne l'est pas moins à mes yeux. Il y a plus de Payfans respectables, que de Sçavans qui les respectent & qui osent le dire. Heureux le Pays où des *Klioggs* cultivent la terre, où des *Hirzels* cultivent les Lettres ! L'abondance y règne, & les vertus y sont en honneur.

Recevez, MONSIEUR, mes remerciemens, &c.

11 Novembre 1764.

XXXII. RÉPONSE DU MÊME à M. R**,

Qui lui avoit envoyé une *Lettre* & une *Ode*.

A Montmorency, le 6 Février 1759.

ON ne sçauroit aimer les Peres, sans aimer des Enfans qui leur sont chers. Ainsi, MONSIEUR, je vous aimois sans vous connoître, & vous croyez bien que ce que je reçois de vous n'est pas propre à relâcher cet attachement. J'ai lu votre *Ode* ; j'y ai trouvé de l'énergie, des images nobles, & quelquefois des vers heureux. Mais votre Poësie paroît gênée, elle sent la lampe,

& n'a pas acquis la correction. Vos rimes, quelquefois riches, sont rarement élégantes, & le mot-propre ne vous vient pas toujours.

Mon cher R***, quand je paye les complimens par des vérités, je rends mieux que ce qu'on me donne. Je vous crois du talent, & je ne doute pas que vous ne vous fassiez honneur dans la carrière où vous entrez. J'aimerois pourtant mieux, pour votre bonheur, que vous eussiez suivi la profession de votre digne Père; sur-tout si vous aviez pu vous y distinguer comme lui. Un travail modéré, une vie égale & simple, la paix de l'ame & la santé du corps qui sont le fruit de tout cela, valent mieux, pour vivre heureux, que le sçavoir & la gloire.

Du moins, en cultivant les talens des Gens-de-Lettres, n'en prenez pas les préjugés. N'estimez votre état que ce qu'il vaut, & vous en vaudrez davantage.

Je vous dirai que je n'aime pas la fin de votre Lettre; vous me paroissez juger trop sévèrement les Riches. Vous ne songez pas, qu'ayant contracté dès leur enfance mille besoins que nous n'avons point, les réduire à l'état des Pauvres, ce seroit les rendre plus misérables qu'eux. Il faut être juste envers tout le monde, même envers ceux qui ne le sont pas pour nous. Eh! Monsieur, si nous avions les vertus contraires aux vices que nous leur reprochons, nous ne songerions pas même qu'ils sont au

monde, & bientôt ils auroient plus besoin de nous, que nous d'eux ! Encore un, mot & je finis. Pour avoir droit de mépriser les Riches, il faut être économe & prudent soi-même, afin de n'avoir jamais besoin des richesses.

Adieu, mon cher R *** ! Je vous embrasse de tout mon cœur.



PLAISANTES

(LETTRES)

ET FACÉTIEUSES.

I. LETTRE du Comte de GRAMONT,
A Mg^r. le Duc de BERRI,

Où il apprend à S. A. combien son absence réjouit les
restes du Gibier du Cañon.]

MONSIEUR,

LES grandes douleurs sont muettes : ainsi je n'ai pu vous marquer plutôt l'affliction que j'ai eue de votre départ ; mais la Philosophie, comme vous sçavez, Monseigneur, est d'un grand secours dans ces extrémités ; elle m'a un peu remis, & je prends la liberté de vous écrire, pour vous apprendre, (car je ne sçais point flatter) que tout ne vous regrette pas tant ici

que fait le Comte de Gramont. Le peu de gibier qui reste dans les lieux où vous avez coutume de chasser, regarde votre absence comme une bénédiction, & ce ne sont que divertissemens parmi les perdrix de la plaine. Le Roi ne sçau- roit plus monter à cheval, sans être accablé d'une foule de lièvres & de lapins qui lui pré- sentent des Placets contre vous. Un petit lapereau, estropié d'un pied, se mit hier à genoux pour demander justice de toute sa famille que vous aviez tuée dans un jour. Je ne le sçais que par le bruit commun; mais voici ce que je sçais par moi-même. Je me proménois l'autre jour dans le parc (selon ma coutume), rêvant à toutes les qualités qui vous rendent aimable: -- *Quoi, di- sois-je, ce jeune Prince, qui a tant de bonté pour moi, sera donc absent trois ou quatre mois? C'est pour en mourir....* -- Au contraire c'est le moyen de vivre, me dit un phaisan blanc, blanc comme neige, qui m'aborda dans ce moment. -- *Ho, ho, lui dis-je, & qui vous a, s'il vous plaît, appris à parler?* -- Le gros perroquet de Ma- dame Dudicour, me dit il, qui étoit fort de mes amis. -- *Et d'où vient que vous êtes blanc, lui dis-je?* -- C'est que je porte le deuil d'un frere que le Prince dont vous parlez, tua quelque tems avant son départ... Vous sçavez, poursuivit-il, que la volatile ne porte point autrement le deuil, & que tous les cignes ont fait vœu de porter le deuil & de chanter en mourant, pour hono-

rer la mémoire des cignes du Méandre.--Voilà , lui dis-je , de beaux contes ! Mais que souhaitez-vous de moi ? Je voudrois , me dit-il , comme vous aimez à rendre de bons offices , & que le ROI vous écoute avec bonté , que vous voulussiez le supplier très-humblement de donner quelque Royauté à Monseigneur de Berri , où il pût , depuis le matin jusqu'au soir , tuer les phaisans ses sujets , pour laisser ici en repos ceux du ROI son grand-pere

Voilà , MONSEIGNEUR , la commission que m'a donnée le pauvre phaisan du Parc de Versailles. Voyez si vous voulez que je m'en charge. En attendant vos ordres , je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR , &c. &c.

I I. L E T T R E

D'UN PHILOSOPHE FRANÇOIS

A un Métaphysicien Allemand ,

Doyen des Philosophes de Goettingen.

MONSIEUR LE DOYEN ,

JE suis bien aise d'apprendre au Public que vous avez écrit un petit Livre contre moi. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur.

Vous rejettez (p. 17) la preuve de l'existence de Dieu , tirée des causes finales. Si vous aviez raisonné ainsi à Rome , le R. P. Jacobin , Maître

du Sacré Palais , vous auroit mis à l'Inquisition ; si vous aviez écrit contre un Théologien de Paris , il auroit fait censurer votre proposition ; si contre un enthousiaste , il vous eût dit des injures , &c. &c. Mais je n'ai l'honneur d'être ni Jacobin , ni Théologien , ni enthousiaste. Je vous laisse dans votre opinion , & je demeure dans la mienne.

Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un Horloger , & que l'Univers prouve un Dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace & de la durée , de la nécessité de la matière , & des monades , & de l'harmonie préétablie. Je vous renvoie à ce que j'en ait dit en dernier lieu dans mon Livre , où je voudrois bien m'être entendu.

Vous citez , à propos de l'espace & de l'infini ,

La Médée de Sénèque ;

Les Philippiques de Cicéron ;

Les Métamorphoses d'Ovide ;

Des Vers du Duc de Buckingham, de Gombauld, de Régnier, de Rapin , &c.

J'ai à vous dire, Monsieur , que je sçais bien autant de Vers que vous ; que je les aime autant que vous ; & que s'il s'agissoit de Vers , nous verrions beau jeu. Mais je les crois peu propres à éclaircir une question métaphysique , fussent-ils de *Lucrèce* , ou du Cardinal de *Poïgnac*.

Au reste , si jamais vous comprenez quelque

chose aux monades , à l'harmonie préétablie ; & ,
pour citer des vers ,

Si Monsieur le Doyen peut jamais concevoir
Comment tout étant plein ; tout a pu se mouvoir.

Si vous découvrez aussi comment tant d'hommes s'égorgent , & pourquoi ils s'égorgent dans ce monde sublunaire ; je vous serai très-obligé de m'en faire part , en vers ou autrement.

J'attends vos raisonnemens , vos vers , vos invectives , & je vous proteste du meilleur de mon cœur , que ni vous , ni moi ne sçavons rien des questions auxquelles *Leibnitz* a cru répondre.

J'ai d'ailleurs l'honneur d'être ,

DE MONSIEUR LE DOYEN ,

Le très-humble , très-obéissant & très-ennuyé Serviteur ,
M. F. A. D. V...

III. RÉPONSE de M. DE V***

A M. DE MAUPERTUIS , qui l'avoit menacé de tirer
vengeance de ses Satyres.

J'AI reçu la Lettre dont vous m'honorez. Vous m'apprenez que vous vous portez bien , que vos forces sont entièrement revenues , & vous me menacez de venir m'assassiner , si je publie la Lettre de la *Beaumelle*. Ce procédé n'est ni d'un Président d'Académie , ni d'un bon Chrétien tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment sur

vosre bonne fanté; mais je n'ai pas tant de force que vous. Je suis au lit depuis quinze jours, & je vous supplie de différer la petite expérience de Physique que vous voulez faire.

Vous voulez peut-être me difféquer; mais songez que je ne suis pas un Géant des Terres-Australes, & que mon cerveau est si petit, que la découverte de ses fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion de l'ame.

De plus, si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que Monsieur de *la Beaumelle* m'a promis de me poursuivre jusqu'aux Enfers; il ne manquera pas de m'y aller chercher, quoique le trou qu'on doit creuser par vosre ordre jusqu'au centre de la Terre, & qui doit mener tout droit en Enfer, ne soit pas encore commencé: il y a d'autres moyens d'y aller; & il se trouvera que je serai mal-mené dans l'autre monde, comme vous m'avez persécuté dans celui-ci. Voudriez-vous, Monsieur, pousser l'animosité si loin?

Ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter vosre ame pour voir clairement l'avenir, vous verrez, que si vous venez m'assassiner à *Leipsick*, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, & où vosre Lettre est déposée, vous courrez quelque risque d'être pendu; ce qui avanceroit trop le moment de vosre maturité, & seroit peu convenable à un Président d'Académie. Je vous conseille

de faire d'abord déclarer la Lettre de *la Beau-*
melle forgée, & attentatoire à votre gloire, dans
 une de vos Assemblées: après quoi il vous fera
 plus permis peut-être de me tuer, comme per-
 turbateur de votre amour-propre.

Au reste, je suis encore bien foible: vous me
 trouverez au lit, & je ne pourrai que vous jet-
 ter à la tête ma séringue & mon pot-de-chambre.
 Mais dès-que j'aurai un peu de force, je ferai
 charger mes pistolets *cum pulvere Pyrio*, & en mul-
 tipliant la masse par le quarré de la vitesse, jus-
 qu'à ce que l'action & vous soient réduits à zéro,
 je vous mettrai du plomb dans la cervelle; elle
 paroît en avoir besoin.

Il sera triste pour vous que les Allemands,
 que vous avez tant vilipendés, aient inventé
 la Poudre, comme vous devez vous plaindre
 qu'ils aient inventé l'Imprimerie. Adieu, mon cher
 Président!

IV. LETTRE DU MÊME

A M. FORMEI, Secrétaire perpétuel de l'Acadé-
mie de Berlin.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE ÉTERNEL,

JE vous envoie l'Arrêt-de-mort que le Pré-
 sident a prononcé contre moi, avec mon appel
 au Public, & les témoignages de protection que
 m'ont donnés tous les Médecins & tous les Apo-
 thicaires de *Leipsik*. Vous voyez que M. le Pré-

fidement ne se borne pas aux expériences qu'il projette dans les Terres-Australes , & qu'il veut absolument séparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'est la première fois qu'un Président a voulu tuer un de ses Conseillers. Est-ce là le principe de la moindre action ? Quel terrible homme que ce Président ! Il déclare fauxsaire à gauche , il assassine à droite , & il prouve Dieu par $A.$ plus $B.$ divisé par $Z.$ Franchement on n'a jamais rien vu de pareil.

J'ai fait, Monsieur , une petite réflexion : c'est que quand le Président m'aura tué , disséqué & enterré , il faudra faire mon Eloge à l'Académie selon la louable coutume. Si c'est lui qui s'en charge , il ne sera pas peu embarrassé. On sait comme il l'a été avec feu M. le Maréchal de *Sch-Mettau* , auquel il avoit fait quelque peine pendant sa vie. Si c'est vous, Monsieur , qui faites mon Oraison funèbre , vous y ferez tout aussi empêché qu'un autre. Vous êtes Prêtre , & je suis profane ; vous êtes Calviniste , & je suis Papiste ; vous êtes Auteur , je le suis aussi ; vous vous portez bien , & je suis Médecin.

Ainsi , Monsieur , pour esquiver l'Oraison funèbre , & pour mettre tout le monde à son aise , laissez-moi mourir de la main cruelle du Président , & rayez-moi du nombre de vos Élus. Vous sentez bien d'ailleurs qu'étant condamné à mort par son Arrêt , je dois être préalablement dégradé. Retranchez-moi donc , Monsieur , de vo-

tre liste ; mettez-moi avec le faussaire Kœnig
qui a eu le malheur d'avoir raison. J'attendrai
patiemment la mort avec ce coupable.

Pariterque cedentes ignovère Diis.

Je suis métaphysiquement ,

MONSIEUR, &c. &c.

V. LETTRE DU MÊME

A Monsieur l'INTENDANT de Lyon ,

*POUR le prier de faire rendre au Commis d'un JUIF
ses Effets, confisqués à la Douane.*

BÉNI soit l'ancien Testament qui me fournit ,
MONSIEUR, l'occasion de vous dire, que de tous
ceux qui adhèrent au nouveau, il n'en est aucun
qui vous soit plus dévoué que moi. Un descen-
dant de *Jacob*, honnête Fripier, comme sont tous
ces Messieurs , en attendant le *Messie* , attend
aussi votre protection , dont il a plus besoin dans
ce moment. Les gens du premier métier de *St
Matthieu* , qui fouillent indistinctement les Juifs
& les Chrétiens aux portes de votre Ville, ont
saisi je ne sçais quoi dans le gousset d'un Israë-
lite , appartenant au Circoncis qui a l'hon-
neur de vous remettre ce billet. En tout je joins
mes vœux aux siens , & je vous prie d'y avoir
égard. Conservez, s'il vous plaît , vos bontés à
votre ancien & éternel serviteur, qui vous aime
d'une amitié tendre & respectueuse. *VALE.*

VI. LETTRE de l'Abbé DE CHAULIEU,

A Mad. la Duchesse DE BOUILLON ,

Qui se faisoit un jeu de le plaisanter sur ses infirmités.

RÉjouissez-vous, MADAME, réjouissez-vous !
 le Ciel a exaucé vos vœux : l'affaire n'est plus
 douteuse : Je suis paralytique des deux jam-
 bes, & les eaux de Vichi m'ont fait tout le mal
 que vous pouviez desirer & que je devois crain-
 dre ; j'ai des vapeurs, des durerés de prunelles,
 & quatre rhumatismes tout nouveaux.

Mais ce qui plus me désespère,
 C'est que par honneur en partant,
 De quatre pistoles comptant,
 Il m'a fallu payer l'auteur de ma misère.

Je crois au moins que vous me trouverez de
 la noblesse dans l'ame & dans le procédé. Des
 rhumatismes à une pistole la pièce !... ah ! croyez-
 moi, rien n'est plus magnifique. Mais je voudrois
 bien un peu plus de fanté, & moins de somptuosité.
 Je n'espère plus de guérison, que du plaisir de
 vous revoir, & mes maux diminueront par la
 manière agréable dont je vous entendrai les bro-
 carder.

Je n'ai jamais douté que vous n'eussiez l'ame
 Romaine, & à la fermeté que vous montréz dans
 un carrosse prêt à verser, il faut que vous soyez
 descendue des *Arrie* ou des *Porcie*, Je serois bien

fâché cependant que pour marquer combien vous ressemblez à Mesdames vos Grand'Meres, vous ne missiez point pied-à-terre dans les endroits périlleux des montagnes; car, à ne vous point flatter, je ne pense pas que l'on pendît votre portrait au Temple de mémoire, pour vous être, de propos délibéré, rompu le cou en carrosse en revenant de Turenne. Permettez, avec cet avis fidèle, que je vous assure que personne n'est, avec tant de respect, tant d'attachement, & tant de douleurs, entièrement à vous, que

L'Abbé DE CHAULIEU.

Voyez la Lettre XX. de l'art. CONSEIL... La Lettre XII. de l'art. CONDOLÉANCE... La Lettre V. de l'art. DÉSAVEU... La Lettre IV. de l'art. ENVOI... La Lettre XVIII. & partie de la XXII. de l'art. EXCUSE... La Lettre XXVII. de l'art. FÉLICITATION... Les Lettres II, III, IV & VIII. de l'art. NARRATION... La Lettre IX. OUVRAGE DONNÉ.

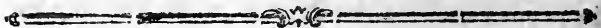
Voyez aussi l'article des LETTRES BADINES, sous ce dernier mot; & celui de VOYAGE.





PRÉSENT DONNÉ ou REÇU,

[LETTRES à ce sujet.]



I. LETTRE de l'Abbé de CHAULIEU,

En envoyant de l'Huile d'Aix.

VOILA, MONSIEUR, un petit présent d'Huile d'Aix, excellente. L'olive a toujours été le symbole de la paix. Ne pourroit-elle point aujourd'hui faire-finir la guerre que vous m'avez déclarée si ouvertement ?

II. LETTRE DE SAINT-ÉVREMONT,

En envoyant des Pêches.

COMME tout le monde, MADAME, vous donne des fruits, je n'ai pas voulu être le seul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un homme qui n'a pas de jardin, d'aussi bon cœur qu'il vous les offre. &c.



III. LETTRE A UNE RELIGIEUSE,

- EN LUI ENVOYANT

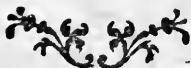
Des Médailles & des Reliquaires.

MADAME,

MON voyage de Rome m'a été infiniment agréable , puisqu'il m'a fourni l'occasion de vous obliger. Je vous envoie tout ce que je vous ai promis. Vous avez dans la boîte que je joins à ma Lettre , tout ce qu'il faut pour nourrir votre piété. J'ai choisi les Reliques des Saints dont vous suivez les traces de plus près. Vos vertus n'avoient pas besoin de ce nouvel aiguillon ; mais je voulois vous donner des preuves de l'estime que j'ai pour celle qui les possède. Vous verrez dans les Médailles un Portrait du Pontife(*) dont vous avez lu les *Lettres* avec tant de plaisir & tant de fruit. J'ai cru qu'un grand-homme vertueux ne seroit point déplacé au milieu des Médailles de tant de Saints , &c.

Juillet 1779.

(*) *Clément XIV.* On convient à présent que les *Lettres* qui portent son nom , ne sont pas de lui , quoique dignes de lui.



IV. LETTRE d'un AMI à un AMI,

En lui envoyant un Bouquet.

LE jour de votre naissance , mon cher MONSIEUR , mérite bien d'être célébré par tous vos Amis. J'espère que le plus sincère de tous ne vous déplaira point , en vous offrant un bouquet composé de fleurs communes , mais d'un éclat plus durable que celui des fleurs brillantes. Nous souhaitons de vous rendre long tems ce petit hommage , qui est celui de l'amitié la plus vive & de l'estime la plus étendue. &c.

R É P O N S E :

VOTRE Bouquet & votre compliment , mon très-cher AMI , ont touché également mon cœur. C'est réellement un jour de fête , lorsque je reçois de nouvelles marques de votre amitié. La mienne sera aussi constante que l'éclat des fleurs est passager. Mais je n'en reçois pas moins les vôtres avec beaucoup de plaisir , puisque c'est votre cœur qui me les a offertes. Soyez assuré que mon cœur les a reçues , & que ce cœur sera éternellement à vous.



V. RÉPONSE à un AMI de Marseille,

Qui avoit envoyé du Café de Moka.

NON, mon cher AMI, je n'ai pas besoin de l'excellent Café que vous m'avez envoyé, pour me tirer du prétendu engourdissement que vous me supposez. Il est vrai qu'en buvant mon Café, je me souviendrai de la main de qui je le tiens; mais vous avez eu tant de bontés pour moi, qu'il faudroit être bien ingrat, s'il falloit le secours d'une liqueur pour les rappeler. On se souvient de vous dans tous les tems, parce que, dans tous les tems, vous êtes disposé à aimer & à obliger vos Amis. Soyez persuadé que j'ai les mêmes sentimens.

VI. LETTRE à M. l'ABBÉ **,

En lui envoyant une Ecritoire.

VOULEZ-vous bien, MONSIEUR, recevoir un petit meuble dont vous faites bien meilleur usage que moi? Il sera, entre vos mains, l'instrument de nos plaisirs & de notre instruction. J'ai mon intérêt en vous faisant ce médiocre présent: il me rappellera quelquefois à vous, & j'aime à croire que ce souvenir aiguillonnera votre paresse.



R É P O N S E.

L'Amitié, MONSIEUR, fera le seul aiguillon de ma paresse. Les marques que vous me donnez de la vôtre, me sont très-précieuses. J'aurois bien tort d'oublier un Homme tel que vous. Quoique je n'eusse pas besoin pour m'en rappeler de votre joli présent, il ne m'en est pas moins cher. Il est d'un favorable augure pour mes travaux futurs. Tenant mon écritoire d'un homme d'esprit & d'un homme aimable, je ne puis qu'y puiser des idées agréables & ingénieuses : vous inspirerez la douce chaleur du printems à une imagination que l'approche de l'hiver alloit refroidir, &c. &c.

Octobre 1776.

V I I. L E T T R E

Du Ch^{er}. D'HER... à Mad^e DE V** ,

En lui envoyant un Maure & un Singe.

L'AFRIQUE s'épuise pour vous, MADAME : elle vous envoie les plus vilains animaux qu'elle ait produits. Rien ne manqueroit à mon présent, si je vous donnois aussi un Crocodile. Voilà le plus stupide de tous les Maures, & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous assure qu'il y a une de ces bêtes-là qui respecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'esprit.

Vous jugez bien que l'admirateur est le Maure. Outre que tous ceux de sa Nation croient fermement que les Singes ont autant d'esprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent, en ne parlant point, de peur qu'on ne les fit travailler ; ce Maure-ci a conçu une estime particulière pour le Singe, par la longue habitude qu'il a eue avec lui, & il n'a de raisonnement, qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je suis bien aise que vous ayez toujours en votre présence un Homme soumis qui me représentera : il n'est pas plus à vous que moi. &c. &c.

VIII. LETTRE de M. DE V***

A M. MEZIERE, Peintre,

*Qui lui avoit envoyé un Tableau, où il y avoit une
Allégorie relative à cet Homme célèbre.*

J'AI reçu, MONSIEUR, le chef-d'œuvre que vous m'avez envoyé. On ne peut être ni plus indigne ni plus reconnoissant de l'honneur que vous me faites. La solitude où je vis, & le peu de goût qu'on a pour les Beaux-Arts dans le pays où je suis, me font désespérer de trouver rien ici qui puisse vous être présenté. Il faudroit être dans le pays des *Raphaël* & des *Titien* pour vous remercier dignement.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c. &c.

IX. LETTRE

*A Madame DES HOULIÈRES, en lui envoyant
un Remède pour la migraine.*

MADAME,

JE vous envoie un Remède qui jusqu'ici a été infailible pour la migraine ; mais j'ai peur que vous ne lui fassiez perdre sa réputation. On dit que la migraine est le mal ordinaire des Beaux - esprits ; & si cela est vrai, vous ne devez pas douter que le vôtre ne soit incurable.

Vous voyez , MADAME , que le Ciel ne donne rien pour rien. Il vous fait-payer les avantages que vous en avez reçus , par les maux qu'il a voulu y attacher. Je voudrois avoir quelque remède, dont la force égalât celle de votre esprit ; il n'est rien que je ne misse en usage pour rendre une santé durable , à la personne du monde qui mérite le mieux d'être immortelle.

X. LETTRE

De J. J. ROUSSEAU à Mad^e d'Az **,

*Qui lui avoit envoyé l'Estampe encadrée de son portrait,
avec des Vers de son Mari au-dessous.*

VOUS m'avez fait , MADAME , un présent bien précieux. Mais j'ose dire que le sentiment

avec lequel je le reçois , ne m'en rend pas indigne. Votre Portrait annonce les charmes de votre caractère. Les Vers qui l'accompagnent , achèvent de le rendre inestimable. Il semble dire : « Je fais le bonheur d'un tendre Epoux ; » je suis la Muse qui l'inspire , & la Bergère qu'il chante. » En vérité, MADAME , ce n'est qu'avec un peu de scrupule que je l'admets dans ma retraite , & je crains qu'il ne m'y laisse plus aussi solitaire qu'auparavant.

Agréez , MADAME , toute ma reconnoissance & tout mon respect.

XI. LETTRE du Même à Mlle D'IVERNOIS ,

Fille de M. le PROCUREUR-GÉNÉRAL
de Neufchâtel ,

En lui envoyant un lacet qu'elle lui avoit demandé pour présent de nocces , & que Rousseau lui-même avoit tressé.

LE voilà , MADEMOISELLE , ce beau présent de nocces que vous avez désiré. S'il s'y trouve du superflu , faites , en bonne ménagère , qu'il ait bientôt son emploi. Portez sous d'heureux auspices , cet emblème des liens de douceur & d'amour dont vous tiendrez enlacé votre heureux Epoux ; & songez qu'en portant un lacet tissé par la main qui traça les devoirs des Mères , c'est s'engager à les remplir.

XII. LETTRE de M. DE V***

AU DIRECTEUR de l'Académie de Pétersbourg,

*Qui lui avoit envoyé, de la part de l'Impératrice,
une Médaille frappée à l'occasion de la Paix avec
la Porte.*

MONSIEUR,

IL est bien doux pour moi de recevoir de vous la Médaille de vos victoires & de votre Paix. Je crois vois sur cette Médaille votre flotte qui brûla la flotte Turque. Je n'oublierai jamais que j'eus le bonheur de vous recevoir chez moi au milieu de vos triomphes. Si j'en croyois mon zèle, je viendrois vous en féliciter, à Pétersbourg, & me mettre au pied de Sa Majesté Impériale, victorieuse, pacificatrice, législatrice. Mais à mon âge de quatre-vingt-trois ans, & accablé de maladies, je ne puis vous applaudir que du bord de mon tombeau. &c.

A Fernei, Juillet 1776.

XIII. LETTRE de J. B. Rousseau

A M. AVEID, Peintre du Roi,

Pour le remercier de son Portrait.

GRACES à vos bontés, MONSIEUR, & à l'excellence de vos talens, je puis me flatter, d'un honneur que ni les Pindares ni les Horaces n'ont

n'ont jamais eu : c'est d'avoir , tout chétif re-
jetton que je suis de ces grands-hommes , un
Zeuxis pour Peintre , & de faire-passer à la pos-
térité mes traits au défaut de mes Ouvrages. Il
m'étoit déjà revenu de plusieurs endroits , que
mon Portrait avoit eu un succès qui s'étoit ré-
pandu jusques sur moi. Je n'ai point été surpris
que la délicatesse de votre pinceau , en vous at-
tirant l'admiration du Public m'ait procuré des
regards qui ont fait-faire des vœux pour mon
retour en France.

Cette considération , je l'avoue , & la jus-
tice que tout le monde rend aujourd'hui à ma con-
duite , avoit déjà fort ébranlé la résolution que
j'avois prise de finir mes jours à Bruxelles :
l'amour de la Patrie achève d'en triompher. Je
ne vous dissimulerai point le desir sincère que
j'aurois de la revoir , si je le pouvois avec sûreté
& avec honneur. Plus d'un motif m'inspire cette
pensée ; mais aucun ne m'y détermine plus puis-
samment , que celui de pouvoir être à portée
de profiter des bontés & des lumières de M. le
Marquis de * * * , &c. &c.



XV. LETTRE DU MÊME

A M. TITON DU TILLET, pour le remercier de
deux Estampes.

MONSIEUR,

LA joie que j'ai eue en revoyant ici M. le Chevalier de Camilly après un éloignement de près de douze années, a passé comme un éclair, & s'est évanouie au moment de son départ. Mais celle qu'il m'a donnée en me remettant de votre part les deux magnifiques Estampes dont vous avez bien-voulu me faire présent, durera autant que ma vie. L'idée, l'exécution, tout m'en a paru admirable. Tous les hommes que vous immortalisez dans le monument superbe dont l'image y est représentée, ont peut-être moins mérité l'immortalité par leurs Ouvrages, que vous ne la méritez, Monsieur, par l'honneur que vous leur faites. Ce monument élevé à leur mérite, en fera un éternel du vôtre; puisque ;
(selon la pensée de Scaliger ;) *nunquam Poësis aut Poëtarum amor in humilem animum cecidit, sed maxima plerumque sequitur ingenia, eorumque perpetuus ferè comes.*

Vous voyez, Monsieur, que je me souviens encore de ce tems agréable où nous philosophions ensemble dans votre belle maison du Fauxbourg St-Antoine. Que ne m'est-il permis d'y développer encore mon cœur avec vous ,

& de vous renouveler , avec cette même franchise que vous m'avez connue , les assurances de la sincère estime , avec laquelle je suis toujours , MONSIEUR , Votre , &c.

A Bruxelles , le 5 Septembre 1726.

X V. L E T T R E

D'UN POÈTE retiré en Campagne ,

A UNE DAME DE SES VOISINES ,

En lui envoyant une Hure de Sanglier.

JE suis pénétré , MADAME , de vos bontés. Ce pays - ci , qui n'étoit d'abord pour moi qu'un azyle , est devenu , graces à vous , un séjour délicieux que je voudrois habiter toute ma vie. Il me semble que ma patrie doit être où vous habitez. Paris est par-tout où vous êtes.

Je prends la liberté de vous envoyer une Hure de Sanglier. Ce Monsieur vient d'être assassiné tout-à-l'heure , pour me donner l'occasion de vous faire ma cour. Je vous faisois chercher un Chevreuil ; mais on n'en a point trouvé. Ce Sanglier étoit destiné à vous donner sa hure. Je vous jure que je fais très - peu de cas d'une tête de Cochon sauvage. Je crois bien que cela ne se mange que par vanité ; mais je n'ai rien autre chose à vous offrir. Si j'avois pris une Alouette , je vous la présenterois de même , dans la confiance d'un homme qui croit que le cœur fait tout.

J'ai l'honneur d'être , &c.

K ij

XVI. LETTRE à Mademoiselle * * *,

*En lui envoyant un Pâté de Sanglier.***M**ADEMOISELLE,

J'AI couru un grand péril ; mais enfin mon ennemi est défait , & je vous l'envoie en Pâté. Je l'ai bien fait - saler & épicer , pour conserver la mémoire de mon triomphe. Si j'avois eu le secret des anciens Egyptiens , je l'eusse embaumé , & j'eusse fait de mon Sanglier une momie ; cela eût duré une infinité de siècles : mais , par malheur , nous autres modernes , nous n'avons point d'autres secrets que la Pâtisserie. Plaifanterie à-part , je serai flatté si vous mangez de mon Pâté avec plaisir , & si le gibier vous rappelle quelquefois le chasseur.

J'ai l'honneur d'être , &c.

XVII. LETTRE DE REMERCIMENT

*A Mad^e l'ABBESSE de **.***M**ADAME,

VOTRE terre est une terre de promesse. Vos vertus & celles de vos Dames , vous ont mérité la rosée du Ciel & la graisse de la terre. Vous avez des fruits ; lorsque nous n'avons pas encore des fleurs. Vos oranges étoient excellentes. On ne pouvoit donner de plus beau fruit ;

nî l'offrir d'une manière plus honnête. Votre Lettre est encore au-dessus de tout ce que vous donnez. Recevez tous mes remercimens , ainsi que les sentimens respectueux , avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c.

XVIII. LETTRE à M. l'Abbé de *** ,

En lui envoyant un Cachet.

LE voilà , mon cher AMI , ce cachet que vous desiriez tant. Puisse-t-il sceller long-tems les secrets de l'amitié ! J'ai fait-faire un chiffre, où nos deux noms sont entrelacés , ainsi que nos cœurs sont unis. Je n'ai pas cru devoir le charger des emblèmes que vous proposiez : le véritable attachement doit être accompagné d'ornemens simples. Nos noms doivent suffire. &c. &c.

Voyez d'autres Lettres au mot ENVOI.





RECOMMANDATION

[*Lettres de*].

I. LETTRE

De VOITURE à M. de CHAVIGNY.

*M*ONSIEUR,

VOYEZ jusqu'où va le bruit de ma faveur & du crédit que j'ai auprès de vous. Monsieur *Esprit*, qui a une affaire à la Cour, a cru avoir besoin que je vous le recommandasse ; & moi, qui suis vain, j'ai mieux aimé lui accorder ce qu'il me demandoit ; que de lui dire que je n'osois le faire. C'est en vérité, MONSIEUR, un des plus aimables Hommes du monde, qui a l'ame & l'esprit faits comme vous les aimez ; fort bon, fort sage, fort sçavant. Il n'est pas pourtant de ceux qui méprisent les richesses ; & comme il est assuré qu'il en fera bon usage ; il ne fera pas fâché d'obtenir une Abbaye. Madame d'Aiguillon écrit pour cela à M. le Cardinal. Cette grace dépendra de son Eminence ; mais il dépendra de vous de lui faire un bon accueil, & c'est tout ce qu'il desire.

Après vous avoir parlé de ses intérêts, je crois que les règles de l'amitié ne me défen-

dent pas de songer aux miens. Je vous supplie donc de me faire l'honneur de m'aimer toujours, & de croire que je suis, &c.

N. B. Nous avons cru devoir retoucher le style de cette Lettre.

II. LETTRE du CHEVALIER D'HER **

A Madame de ***.

MADAME,

MONSIEUR de * * a voulu que je lui donnasse une Lettre de recommandation auprès de vous. Je ne sçais s'il ne présume point trop de mon crédit ; mais je veux bien m'exposer pour lui à vos refus. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ses affaires ; & moi je vous prie de ne pas y nuire. Je crains qu'il n'y songe plus guères, quand il vous aura vue. Ne prenez point avec lui ce tour de conversation badine & enjouée, que vous entendez si bien ; il n'y répondroit que trop. Mais entretenez-le de l'importance d'un grand procès, des caractères de ses Juges, de la vigilance qu'il faut avoir ; enfin de choses solides, & non dangereuses. Je sçais qu'en vous priant de ne point paroître aimable, je vous demande quelque chose de plus difficile, que si je vous priois de solliciter tout le Parlement en sa faveur. Mais aussi que ma vanité seroit flattée, si vous m'accordiez des grâces qui doivent tant vous coûter !

III. LETTRE d'un AMI à un AMI,

Pour recommander ses affaires.

JE sçais, MONSIEUR, à quel point mes intérêts vous sont chers : les bons offices que vous m'avez rendus , ne me permettent pas d'en douter. Il faut néanmoins que je vous recommande l'affaire dont vous avez bien voulu prendre soin , comme si j'étois moins persuadé de votre amitié. Vous êtes si prévenu que j'ai raison , & mon Avocat m'a promis si souvent devant vous un heureux succès , que vous pourriez vous reposer un peu trop sur cette confiance. Vous connoissez mes Parties ; vous sçavez que ce sont des gens qui ne cherchent qu'à me surprendre. Souffrez donc , Monsieur , que je vous prie de voir mon Procureur le plus souvent qu'il vous sera possible , & d'avoir les yeux à tout , puisqu'il s'agit de la plus grande partie de mon bien. Je suis, &c.

I V. L E T T R E

D'un R O I à une PRINCESSE , sa sœur ,

Pour lui recommander un POÈTE célèbre.

MA très-chère SŒUR , celui qui vous remettra cette Lettre est le sieur de V ** , dont le nom est aussi connu que les ouvrages. Vous pouvez croire que l'Auteur de la *Henriade* est un bon

Poëte ; que celui du *Temple de l'Amitié* en connoît le prix ; que l'interprète de *Newton* sçait penser ; que l'Auteur de vingt Tragédies est connoisseur des hommes ; enfin que celui de tant de Pièces légères , où règnent des faillies vives & un badinage agréable , a l'humeur enjouée. Vous ferez bien , ma très-chère Sœur , de profiter de l'apparition de tant de talens. J'envie bien le plaisir qu'aura V**. Mais je m'oublie ; & il m'arriveroit l'aventure de l'âne & du petit chien. &c. &c.

V. LETTRE

De M. de Montesquieu à M. Cerati.

J'AI l'honneur de vous présenter M. de la *Condamine* , de l'Académie des sciences de Paris. Vous connoissez sa célébrité ; il vaut mieux que vous connoissiez sa personne , & je vous le présente , parce que vous êtes toute l'Italie pour moi. Souvenez-vous , je vous prie , de celui qui vous aime , vous honore & vous estime plus que personne dans le monde.

VI. LETTRE

DU MÊME à un autre SÇAVANT.

Permettez , MONSIEUR , que je me rappelle à votre amitié , & que je vous recommande M. de la *Condamine*. Je ne vous dirai rien

sinon qu'il est de mes Amis. Sa grande célébrité vous dira d'autres choses, & sa présence vous dira le reste. &c. &c.

Bordeaux, 1^{er} Décembre 1754.

VII. LETTRE

De Madame la Comtesse de *LA SUZE*,

A M. le Marquis DE CREQUI,

Pour lui recommander un Gentilhomme.

JE ne présume pas assez de mon crédit auprès de vous, MONSIEUR, pour vouloir vous demander des choses difficiles. Mais comme, par raison de sympathie, vous devez avoir bien de la facilité d'accorder votre protection à tous les gens de cœur, je me suis engagée de vous la demander pour le Gentilhomme qui vous rendra ma Lettre. Vous m'avez promis un Canonicaat pour son frere; vous connoissez toute sa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à M. *Fouquet*; il a été convaincu d'avoir servi à faire tenir à Mad^e *Fouquet* une Lettre de son mari. Sur cela, il a été condamné aux galères pour cinq ans: c'est une chose un peu extraordinaire! Vous sçavez que c'est un des plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, & propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents.



VIII. RÉPONSE de Racine à Boileau,

*Qui lui avoit recommandé M. MANCHON, son
beau-frere.*

JE vous demande pardon, si j'ai été si long-tems sans vous faire réponse : mais j'ai voulu avant toutes choses prendre un tems favorable pour recommander M. *Manchon* à M. de *Barbezieux*. Je l'ai fait, & il m'a fort assuré qu'il feroit son possible pour me témoigner la considération qu'il avoit pour vous & pour moi.... Je lui ai dit que M. l'Abbé de *Louvois* voudroit bien joindre ses prières aux nôtres, & je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot.

IX. LETTRE de M. DE V***

A M. D'ALEMBERT,

*Pour lui recommander M. PONCET, célèbre Sculpteur,
& homme aimable.*

JE vous avertis, illustre Secrétaire de notre Académie, que M. *Poncet*, l'un des plus célèbres Sculpteurs de Rome, vient exprès à Paris pour faire votre buste en marbre. Il s'est, en passant, essayé sur moi, pour arriver jusqu'à vous par degrés. Ce n'est pas un simple Artiste qui copie la nature ; c'est un homme de génie, qui donne la vie & la parole. Prêtez-lui votre visage pour

qu lques heures , & conservez votre amitié
pour V... T... H... S...

Ferney, Février 1776.

X. LETTRE d'un Philosophe célèbre ,
A M. LOISEAU de MAULÉON , Avocat ,

Pour lui recommander l'affaire d'un de ses Amis.

VOICI, mon cher MAULÉON, du travail pour vous , qui sçavez braver le puissant injuste , & défendre l'innocent opprimé. Il s'agit de protéger , par vos talens , un jeune-homme de mérite , qu'on poursuit pour une faute, qui ne blesse d'autres Loix que celles de l'avarice. Armez votre éloquence de traits doux & pénétrans , en faveur de deux Amans persécutés par un Pere vindicatif. Ils ont la voix publique , & ils l'auront partout où vous parlerez..... J'espère que vous compterez pour quelque chose , la recommandation d'un homme que vous avez honoré de votre amitié. C'est dans la route que vous vous êtes frayée, qu'on trouve, mon cher *Mauléon*, le noble prix que je vous ai depuis si long-tems annoncé. C'est le seul digne de vous.



 XI. LETTRE de MONSIEUR C**

A M. l'Abbé DE **, à Rome ,

Pour lui recommander un jeune Peintre.

DIX ans d'absence & deux cens lieues d'éloignement , n'ont pu , mon cher ABBÉ , effacer de mon cœur , ni l'attachement que vous m'avez inspiré , ni la reconnoissance que je vous dois. J'ai chargé M. P** d'être l'interprète de mes sentimens. C'est un jeune Peintre qui annonce de grands talens , & une forte envie de les perfectionner. Rome étant le centre des chef-d'œuvres de son art , il s'y rend pour les étudier. Mais il lui faut un guide. Pouvois-je lui en donner un , qui eût à-la-fois & plus de complaisance & plus de goût que vous ? Votre suffrage & vos lumières sont nécessaires à qui aime les Arts , &c. &c.

XII. LETTRE de Mlle DE LENCLOS

A ST-EVREMOND.

VOICI un autre chapitre. Il regarde un joli garçon , qu'un desir de voir les honnêtes-gens de toute sorte de pays , a fait quitter une maison opulente sans congé. Peut-être blâmez-vous sa curiosité ; mais l'affaire est faite. Il sçait beaucoup de choses. Il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai cru digne de vous voir ,

pour commencer à lui faire sentir qu'il n'a pas perdu son tems d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi.

XIII. LETTRE de MADAME **

*A Madame **.*

Vous n'aviez pas besoin, ma chere DAME, en me recommandant M. l'Abbé V **, d'insister sur son mérite. Il a un autre titre pour ne m'être pas indifférent : l'amitié dont vous l'honorez. Je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Ses talens, encore plus que ma foible recommandation, sont les garans des graces qu'il est en droit d'attendre.

J'ai eu le plaisir de m'entretenir long-tems de vous avec lui. Je lui ai répété plusieurs fois combien je vous aimois. Les sentimens de mon attachement sont si anciens, que mes expressions ne sçauroient être nouvelles. Mais en amitié on pardonne les redites. Je vous redirai donc, pour la centième fois, que je suis tout à vous.

XIV. LETTRE de M. l'EVÊQUE de **

*A M. le Comte DE **, qui lui avoit demandé un Bénéfice pour M. l'Abbé **.*

Vous aimez le mérite, M. le COMTE, & personne n'est plus en état de le faire valoir que vous. Je connois celui de M. l'Abbé ** ; il

est assurément très-digne de jouir des bienfaits de l'Eglise. Mais vous sçavez que les anciens serviteurs, dans l'état Ecclésiastique comme dans le Militaire, doivent avoir la préférence. C'est une règle que je me suis faite pour les Bénéfices à charge d'ames ; quant aux Canonicats & aux Bénéfices simples, j'en ai très-peu à ma disposition. Mais si un hazard heureux en faisoit vaquer quelqu'un, je n'oublierai point que vous aimez & que vous estimez M. l'Abbé de * * ; & comme il continuera à se rendre utile, je crois que son avancement sera moins regardé comme une faveur que comme une récompense.

Je suis, &c.

XV. LETTRE DE RECOMMANDATION

A un Médecin pour un Apothicaire.

MONSIEUR,

UN Apothicaire qui veut me persuader qu'il est de mes parens, ne juge pas les gens de sa Patrie dignes de ses génuflexions, & veut s'établir dans votre Ville. Il m'a prié de vous le recommander, & je vous le recommande. C'est un homme, qui, charmé de sa profession, s'y est appliqué uniquement ; & de crainte d'être distrait par d'autres objets, il n'a jamais voulu sçavoir autre chose.

Sa physionomie suffit pour justifier qu'il n'a point de méchans desseins ; & s'il lui arrive de

donner de l'arsenic pour du sucre, ce sera de la meilleure foi du monde. Il a fait cinq ou six campagnes pendant ces dernières Guerres, en qualité d'Apothicaire des Suisses & des Grisons; je dois ce témoignage à la vérité, que, dans toutes les Gazettes que j'ai lues, on n'a fait mention d'aucun *qui-pro-quo* qu'on lui puisse reprocher.

A l'égard de la bonté de ses drogues, il m'a dit en confidence qu'il emportoit d'ici de quoi faire les lavemens les plus efficaces. Il n'est point de teint, quelque brouillé qu'il puisse être, que, par la vertu de la féringue, il ne rende uni comme une glace. Enfin, Monsieur, il ne vous en coûtera qu'un coup-d'œil pour voir tout le mérite que Dieu lui a donné. Il n'est pas de ces gens, qui aujourd'hui font paroître un grand esprit, & demain un médiocre: celui qu'il vous montrera d'abord, est le même qu'il aura toute sa vie. En voyez pourtant de lui être utile, comme si c'étoit un habile homme. C'est moi qui vous en conjure; & je ne sçais rien dont je ne sois capable, quand il s'agira de vous assurer de mon attachement & de ma reconnoissance.

XVI. RÉPONSE de Mad^e DE LAMBERT,

A qui on avoit recommandé un Gentilhomme.

JE n'ai vu qu'une fois le Gentilhomme que vous m'avez recommandé; il a toujours été à Ver-

faillies, & moi malade ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici, est trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Il me paroît un très-honnête homme.

XVII. LETTRE DE RECOMMANDATION

Pour un Homme qui avoit un Procès.

UN riche Négociant de cette Ville, MONSIEUR, a une affaire de conséquence dont vous devez être le Juge. Il la croit juste, & il pense que ma recommandation ne lui sera pas inutile. Je vous prie de vouloir-bien lui rendre la justice qu'il demande. Personne ne verra mieux que vous si le bon droit est de son côté. Vous voyez Monsieur, que je ne crains point d'être importun; mais, du caractère dont vous êtes, vous aimez mieux que je manque à la discrétion qu'à la bien-faillance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XVIII. RÉPONSE

A une LETTRE de Recommandation.

M. votre Cousin, MONSIEUR, m'a remis la Lettre dans laquelle vous daignez me le recommander. Rien ne sçauroit m'être plus agréable, que de trouver l'occasion de vous témoigner mon attachement dans la personne de ceux qui

sont liés avec vous de parenté ou d'amitié. Il ne faut que voir votre Cousin pour en avoir la meilleure idée. Il a dû s'appercevoir que tout ce qui tient à vous m'est très-cher ; & il éprouvera bientôt le cas que je fais de son mérite & de votre recommandation.

J'ai l'honneur d'être , &c.

XIX. AUTRE RÉPONSE

Sur le même sujet.

J'Avois , MONSIEUR , bien des raisons de vous aimer ; mais l'avantage que vous m'avez procuré en me faisant faire connoissance avec votre aimable Compatriote , augmente mon amitié & ma reconnoissance. C'est un homme de beaucoup d'esprit , sans affecter l'esprit. Le desir seul de vous plaire me l'auroit fait bien accueillir ; mais son caractère est si doux & sa conversation si instructive , que vous n'êtes entré pour rien dans les honnêtetés que je lui ai faites. La société formée entre vous & lui , & dans laquelle vous voulez bien m'admettre , me plairoit beaucoup , si je pouvois fournir mon contingent : mais je n'ai à vous offrir qu'un cœur sincère & reconnoissant. C'est avec ces sentimens que je ferai toute la vie , &c. &c.



XX. LETTRE DE RECOMMANDATION
De l'Abbé de la Trappe à un Magistrat ,
POUR UN DE SES AMIS.

MONSIEUR,

JE n'ai pas renoncé aux devoirs de la vie civile d'une telle manière , que je ne rienne encore au monde par l'amitié. Quand les intérêts des personnes qui me sont chères me viennent chercher dans ma solitude , je ne leur ferme point , je vous assure , la porte de ma cellule.

Le Gentilhomme qui vous rendra cette Lettre , est de ces personnes qui ne me peuvent être indifférentes. J'ai appris qu'on lui faisoit de la peine ; & quelque soin que j'aie de mon repos , je ne scaurois m'empêcher de prendre part à ses affaires , & de souffrir avec lui. Mais après l'avoir plaint , je voudrois le soulager , & lui rendre mon amitié plus effective. C'est ce qui m'oblige , Monsieur , d'avoir recours aujourd'hui à votre protection , & de vous prier de vouloir bien appuyer une cause , que je ne vous recommanderois pas si je la croyois mauvaise.

Tout le monde me dit que vous me faites l'honneur de m'aimer , & je n'en puis douter après ce que vous avez dit vous-même à trois ou quatre de mes Amis. Ils n'ont pas laissé perdre une seule de vos paroles , & m'en ont rendu un compte si fidèle , que je serois insensibi-

ble aux bonnes nouvelles , si je n'avois apprise celle-là avec beaucoup de joie.

Je suis avec attachement, MONSIEUR , Votre , &c.

XXI. LETTRE DE RECOMMANDATION

A un premier Président.

MONSIEUR ,

LES continuel^s témoignages de bienveillance que j'ai reçus de vous , m'autorisent à vous en demander de nouvelles marques. Un Ami dont les intérêts me sont chers & dont la cause me paroît juste , a un procès qui doit être jugé par le Corps dont vous êtes le conseil & le chef. C'est une nouvelle matière que j'offre à votre sagacité , & un nouveau moyen de faire-éclater votre justice. La confiance que j'ai dans le bon droit de mon Ami , est tout ce qui me porte à vous le recommander. La haute idée que lui & moi avons de vos lumières , est un heureux présage du succès qu'il obtiendra , & sera une consolation en cas qu'il ne l'obtînt point.

Je suis , &c. &c.

XXII. AUTRE LETTRE sur le même sujet.

MONSIEUR ,

Vous connoissez le procès que Monsieur de ** a dans votre Parlement. On m'assure que la jus-

tice parle hautement en sa faveur. Personne ne la rend avec plus de plaisir que vous. Souffrez donc que je vous offre une nouvelle occasion d'exercer votre équité. Monsieur de * * a trop d'honneur pour chercher à gagner un procès injuste ; & la confiance que j'ai avec le Public dans son bon droit, me fait penser que vous ne désapprouverez point la recommandation que j'ai osé lui donner , &c.

XXXIII. LETTRE

De Madame la Marquise *DE SIMIANE* ,

A M. L'INTENDANT DE PROVENCE ,

Pour lui recommander un ancien Serviteur de son Pere.

VOUS avez bon cœur, MONSIEUR ; vous avez des entrailles : vous sçavez ce que c'est qu'un vieux & ancien Domestique d'un Pere & d'une Mere tendrement aimés. Voilà un pauvre Vieillard , affligé, que je vous présente. Il n'étoit pas Domestique , mais excellent Sculpteur , qui a travaillé toute sa vie aux châteaux de Grignan & de la Garde. C'est un Ouvrier qui a été admirable , & de pair avec les plus fameux ; il travaille encore à quatre-vingts ans qu'il possède : au surplus , bon & honnête homme. Ce misérable Pere a un Fils, qui le soulageroit dans sa vieillesse ; il s'est avisé de donner un soufflet à son Sergent : le voilà aux Galères pour sa vie. Il est

venu à moi tout en larmes : je lui ai dit toute l'impossibilité de r'avoir ce Fils ; il le sçait ; il m'a montré cette Lettre que je vous envoie , de l'Abbé de *Suzes*, Aumônier du Roi.

Je vous conjure , Monsieur , de vouloir accueillir charitablement & cordialement ce pauvre homme ; cela le consolera. Dites-lui que vous lui accordez votre protection ; & puis , dans la suite, nous verrons s'il y a quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela , & vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bon-homme que j'ai vu toute ma vie chez mon Pere , que je le vois fondre en larmes, vis-à-vis son portrait , je vous avoue que s'il me demandoit mon bien, je crois que je le lui donnerois ; & je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce Fils galérien : prenez courage & armez-vous de patience.

XXIV. LETTRE de Madame DE **

A UNE SUPÉRIEURE DE COUVENT ;

Pour lui recommander une jeune Demoiselle.

MADAME,

LORSQUE j'ai osé vous présenter ma Fille , je connoissois toute l'étendue de vos bontés ; je vous prie de les lui continuer. Il seroit heureux pour elle & pour moi que l'Elève tâchât d'égaler sa Maitresse ; mais je ne dois pas porter

mes vues si loin ; ce sera bien assez , si elle en approche. Il ne faut pour cela que de la docilité & je me flatte qu'elle en aura. Je ne pourrai qu'être infiniment touchée des progrès que son cœur & son esprit feront dans une Maison qui a mérité l'estime & la reconnoissance de tous les bons Citoyens, &c. &c.

XXV. LETTRE DE M. D'USSÉ,

A J. B. ROUSSEAU.

LE Sieur *le Roux Durand* m'écrit pour me prier de vous le recommander, MONSIEUR. Il prétend que j'ai beaucoup de crédit sur vous ; je ne sçais s'il ne se trompe pas : quoi qu'il en soit, je fais ce qu'il souhaite de moi , & je vous prie de vouloir - bien lui être favorable en ce qui peut lui être utile. Il a du génie & du talent pour plusieurs choses ; je l'ai expérimenté à Ussé, où il a été avec moi assez long-tems pour pouvoir en juger. Je vous serai fort obligé, Monsieur, de l'attention que vous voudrez - bien avoir à lui procurer quelque emploi qui le mette plus à son aise qu'il n'y est. Je suis persuadé qu'il s'acquittera bien des choses dont vous le chargerez, &c.

R É P O N S E.

JE ne pouvois être plus agréablement surpris, MONSIEUR, que je viens de l'être par la Lettre

que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. L'impatience de vous témoigner combien j'y suis sensible, ne me permet pas de différer plus long-tems à vous en faire mes remercimens très-humbles. Le souvenir du tems où j'ai vécu avec vous, & de l'amitié constante dont vous m'avez donné tant de preuves, loin d'être effacé par une absence de dix-sept années, fait encore le plus doux de mes entretiens, & le plus sensible de mes regrets.

Ne doutez point, Monsieur, ni de ce crédit qu'on vous a assuré que vous avez sur moi, ni de mon attention pour tout ce qui me vient de votre part. Je m'estimerai trop heureux, si je puis vous en donner une foible marque dans la personne du Sieur *le Roux Durand* que vous me recommandez. Mais auparavant il faut que vous soyez instruit d'une équivoque sur cette personne recommandée, qui peut-être ne laissera pas de vous divertir.

Il y a actuellement à Lille-en-Flandre un nommé *Durand* qui ne s'appelle point *le Roux*, qui m'a écrit depuis sept ou huit jours que vous le protégiez, & qui me prie à votre considération de lui faciliter les moyens de s'établir ici avec une Troupe de Comédiens. Il y a ici d'autre-part un nommé *le Roux* qui ne s'appelle point *Durand*, qui a, comme vous dites dans votre Lettre, beaucoup de talens & peu de fortune. Je ne sçais lequel des deux regarde votre recommandation

mandation ; j'attendrai que l'un ou l'autre m'en instruisse , & alors je ferai mon possible pour m'acquiescer de ce que je dois à des ordres aussi précieux que les vôtres. L'occasion pourra me manquer pour l'exécution , mais jamais la volonté , &c. &c.

XXVI. LETTRE DE RECOMMANDATION

En faveur d'un Gentilhomme pauvre.

MONSIEUR ,

LE Gentilhomme qui vous rendra cette Lettre n'a d'autre défaut que la pauvreté. J'avoue que c'est un grand défaut , dans un siècle aussi avide de richesses que le nôtre : mais il le rachète par d'excellentes qualités. C'est un homme de cœur & d'esprit , d'une grande honnêteté , d'une figure , comme vous verrez , très-agréable , & d'une conversation extrêmement douce. Il réussit dans tous les exercices ; il est bien à cheval ; il fait des armes , & il n'a pas oublié tout son Latin. Ce seroit un bon Gouverneur pour les Enfans d'un Prince. Si vous lui procurez cet emploi , ou quelque autre semblable , vous aurez la satisfaction d'avoir obligé l'un des hommes de France le plus aimables & le plus reconnoissans. C'est avec ce dernier sentiment que je ferai toute ma vie , MONSIEUR , &c. &c.



R É P O N S E.

TOUT ce qui vient de votre part , MONSIEUR, est assuré d'être bien reçu. Le Gentilhomme que vous m'avez adressé est en effet un très-galant homme. Son ton & ses manières m'ont extrêmement plu. Je travaillerai avec tout le zèle possible à son avancement, & j'emploierai pour lui le peu de crédit que j'ai conservé. Je suis charmé, en servant votre Ami , de vous faire-connoître combien je vous suis attaché , &c. &c.

X X V I I. L E T T R E

A Madame la PRÉSIDENTE d'O***,

Pour lui recommander un Procès.

EST-IL possible, MADAME, que , faite comme vous êtes , & de l'humeur dont je suis, je ne vous écrive jamais que de procès ? Apparemment cela ne devrait pas être ainsi ; mais ma mauvaise destinée m'a fait-faire tous les jours des personnages pour lesquels je n'étois pas né. Il faut que j'achève comme j'ai commencé. Je vous supplie donc , Madame, de recommander à M. votre Mari une affaire que j'ai dans sa Chambre. Je me suis , jusqu'ici, si bien trouvé de vos recommandations , que je ne prendrai jamais d'autre voie ; d'autant plus que cela me donne lieu de vous dire toujours , que vous êtes

la personne du monde que j'estime & que j'aime le plus, &c.

XXVIII. LETTRE de SCARRON

AU DUC DE RETZ,

Pour lui recommander un Gentilhomme qui s'étoit battu en duel.

MONSIEUR,

Vous me donnâtes l'autre jour les Œuvres de Voiture : j'ai à vous demander une chose de bien plus grande importance. Je connois tels Seigneurs qui auroient changé de couleur à ces dernières paroles de ma Lettre : mais un Duc de Retz les aura lues sans s'effrayer, & je jurerois bien qu'il est aussi impatient de sçavoir ce que je lui demande, que je suis assuré de l'obtenir. Un Gentilhomme de mes Amis, qui à l'âge de vingt ans a fait vingt combats aussi beaux que celui des *Horaces* & des *Curiaces*, & qui est aussi sage que vaillant, a tué un fanfaron qui l'a forcé de se battre. Il ne peut obtenir sa grace hors de Paris, & voudroit-bien y être en sûreté, à cause qu'il a une répugnance naturelle à avoir le col coupé. Je le logerois bien chez un grand Prince : mais il feroit mauvaise chère ; & je tiens que mourir de faim est un malheur plus à craindre que d'avoir le col coupé. Si votre Hôtel lui sert d'asyle, il est à couvert de l'un & de l'autre ; & vous ferez

bien-aïse d'avoir protégé un jeune **Gentilhomme** de ce mérite-là. &c.

Voyez aussi plusieurs Lettres de l'art. DEMANDE, la Lettre XI de l'art. EXCUSE. &c.



REFUS

(LETTRES pour motiver un).



I. LETTRE D'UN EGCLÉSIASTIQUE

Au Cardinal de Richelieu, qui vouloit le nommer à un Evêché.

MONSIEUR,

J'APPRENDS en même-tems deux choses de la bouche de M. de Chavigni (*): que vous avez résolu de donner de bons Evêques à l'Eglise, & que vous jettez les yeux sur moi pour un Evêché en Provence. Le premier dessein est digne de celui qui a terrassé l'Hérésie; mais la connoissance que j'ai de moi-même, me fait penser un peu différemment du second. Je crois être obligé, Monseigneur, pour vos intérêts, pour ceux de l'Eglise & pour les miens, de vous dire, comme à l'oracle par lequel Dieu

(*) Secrétaire-d'Etat sous le ministère de *Richelieu*.

me parle dans cette occasion, tout ce que je pense sur la place importante que votre Eminence me destine.

J'ai appris de *St. Paul* que les lèbres des Evêques sont les dépositaires de la science ; qu'ils doivent être irréprochables dans leurs mœurs, sages dans leurs conseils, généreux dans leurs résolutions, expérimentés dans la conduite des âmes, désintéressés, patients, morts au monde & à eux-mêmes. Je vois que toutes les vertus qui leur sont nécessaires, sont celles qui me manquent. A peine suis-je Prêtre ; & vous sçavez mieux que moi qu'il est dangereux d'imposer les mains aux Néophytes.

Tous les grands Evêques dont nous révérons la mémoire, ont fui le fardeau que votre Eminence veut m'imposer. N'aurois-je pas perdu le jugement, si je ne le redoutois, moi qui n'ai ni leurs qualités, ni leurs talens ?

Je ne compte pour rien, l'éloignement, le climat, le caractère des Peuples, le peu de revenu. Je sçais qu'il n'est pas permis de s'arrêter à ces considérations, quand il s'agit du service de l'Eglise, qui n'a jamais été si florissante, que quand ses Ministres n'ont eu que la Croix pour salaire.

La sainteté seule de l'Episcopat m'épouvante ; & si votre Eminence veut peser mes raisons devant Dieu, elle ne trouvera pas mauvais que je la supplie de faire un choix plus avanta-

geux à l'Eglise & plus honorable pour Elle. L'opinion que votre bonté plutôt que mes vertus vous ont fait concevoir de moi , me pénètre de reconnoissance. Mais je serois encore plus flatté , si votre Eminence accepte mes très-humbles excuses , que si je ressentois les effets les plus marqués de sa généreuse bienveillance.

Je suis avec un profond respect , &c.

II. LETTRE d'un PERE à son FILS ;

Pour se dispenser d'aller à une Thèse.

JE ne puis , mon FILS , aller à Paris faire les honneurs de votre Thèse. Quoique la Langue que vous parlerez me soit inconnue , le desir que j'aurois de vous entendre-dire de bonnes choses , me la rendroit sans-doute intelligible ; ou du moins mon amitié pour vous seroit assez ingénieuse , pour tâcher de découvrir dans les yeux des Auditeurs tout ce qui seroit à votre avantage. Je ne doute point que ma présence ne vous animât à bien faire ; mais je suis sûr aussi que vous ne laisserez pas de bien faire , quoique je n'y sois point. Jusqu'ici il ne s'est présenté aucune action d'éclat , dont vous ne foyez sorti avec honneur. Sur-tout , mon Fils , si vous avez envie de bien réussir , foyez le premier à vous persuader que cette étude , toute dégoûtante qu'elle est , vous est nécessaire pour aller à d'autres qui sont d'une

plus grande utilité ; & que tout ce qu'il y a de Docteurs au monde , ont commencé par apprendre à connoître les lettres de l'alphabet.

III. LETTRE

D'un HOMME-DE-LETTRES de Province ;

Qui refusoit d'aller habiter Paris.

MONSIEUR,

LES dispositions favorables où vous êtes à mon égard, flattent mon amour-propre & excitent ma reconnoissance ; mais je vois avec douleur que je ne sçaurois en profiter. L'agitation tumultueuse de Paris ne s'accorde point avec mon caractère tranquille, ni la froideur du climat avec ma santé délicate. La première Ville du monde, à mes yeux, est celle où l'on jouit d'un beau Ciel & d'un air tempéré. On n'a point cela dans la Capitale ; & s'il y a des choses qui flattent mon goût pour la Littérature , il y en a tant d'autres qui m'en éloignent, que je resterai où je suis. L'un de mes plaisirs dans ma solitude est de penser que j'ai à Paris un homme tel que vous, toujours attentif au bien-être de ses Amis ; heureux par les biens qu'il possède, plus heureux par l'usage qu'il en fait ; & s'occupant beaucoup des autres dans une Ville & dans un siècle où l'on ne s'occupe que de soi, &c. &c.

2 Février 1772.

Liv

IV. LETTRE du Maréchal DU MUY

A LOUIS XV,

Qui vouloit le faire entrer dans le Ministère.

SIRE,

JE n'ai jamais eu l'honneur de vivre dans la société particulière de V. M. ; par - conséquent je n'ai jamais été dans le cas de me plier à beaucoup d'usages, que je regarde comme des devoirs pour ceux qui la forment. A mon âge on ne change point sa manière-de-vivre. Mon caractère inflexible transformeroit bientôt en blâme & en haine ce cri favorable du Public, dont V. M. a la bonté de s'apercevoir. On me feroit perdre ses bonnes-graces, & j'en ferois inconsolable. Je la prie de choisir un sujet plus capable que moi. &c. &c.

V. LETTRE D'UN ACADÉMICIEN

De Paris,

A un Homme-de-Lettres de Province, qui demandoit une Place dans la Capitale.

JE desirerois bien certainement, MONSIEUR, de vous faire - passer des bords du Rhône aux bords de la Seine. Devancé par votre réputation, vous obtiendriez bientôt à Paris l'estime & l'amitié de ceux qui auroient l'avantage de vous

connoître. Mais la voie que vous proposez n'est pas facile à s'ouvrir... Vous voyez que le chemin que vous voudriez prendre est long & difficile , & l'issue fort douteuse. On peut cependant s'y engager & en sortir avec avantage ; mais pour cela il faut se résoudre à attendre , & peut-être long-tems , à solliciter beaucoup , à travailler pour se faire-connoître ; & dans cet intervalle , pouvoir subsister dans une Ville où tout se vend, jusqu'à l'eau qu'on boit & à l'air qu'on respire.

Il faut vous dire encore, que l'enthousiasme qu'on avoit autrefois pour le vrai mérite s'est changé en indifférence. Les *Mécènes* sont plus rares que jamais. Soit jalousie, soit intérêt personnel , le siècle des ardens protecteurs est passé. L'amour-propre des Grands est plus mortifié de la présence des Gens-à-talens , qu'il n'est flatté de leur société , souvent agréable ; & presque toujours utile. Vous n'aurez , je l'avoue , pas de peine à vous faire jour auprès de Monsieur le Duc de ** , qui connoît déjà votre nom & votre sçavoir ; mais sa protection ne vous servira pas à grand'chose. Sa douceur , sa bonté , sa politesse vous toucheront ; il fait les délices de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher : mais vous rapporterez plus de plaisir de sa conversation & des agrémens qui l'environnent , que vous ne retirerez d'utilité de son crédit. Vous sçavez qu'il n'est plus à la

mode , & il ne demande rien ni pour lui ni pour les autres

Si les difficultés que je vous expose ne vous effraient point , je vous promets bien d'être , lorsque vous serez à Paris , un des plus ardens sollicitateurs ; mais je ne vous réponds pas du succès. Les jeunes Dames qui demandent pour les Précepteurs ineptes de leurs fils , l'emportent presque toujours sur les vieux Académiciens qui sollicitent pour le mérite. &c.

26 Août 1764.

VI. LETTRE à Monsieur DE **,

Qui cherchoit à faire un emprunt.

LES mauvais , MONSIEUR , font tort aux bons. J'ai beaucoup prêté , & l'on m'a très-peu rendu. Je suis fâché qu'on m'ait mis dans l'impuissance de vous rendre le service que vous me demandez. Mais mes débiteurs me traitent si cruellement , que , si cela continue , de prêteur je serai obligé d'être emprunteur. C'est un rôle fort triste à jouer dans un pays qui est dépourvu d'argent. On auroit beau faire-tourner la baguette divinatoire pour en trouver : ce seroit peine perdue. &c. &c.

Voyez la Réponse à un Emprunteur , To. I , pag. 226.



V I I. A U T R E L E T T R E

Sur le même sujet.

MON premier empressement, mon cher MONSIEUR, en recevant votre Lettre, a été de solliciter M. de * *, le seul auquel je pusse m'adresser pour le service que vous demandez. Mais différentes circonstances l'ont empêché de se prêter à la volonté sincère qu'il avoit de nous obliger l'un & l'autre. Il n'a vendu ni son bled, ni son vin, & il n'a point fait d'eau-de-vie cette année. A cet inconvénient s'en est joint un autre. Ceux qui lui avoient acheté ses denrées l'année dernière, ont manqué à le payer : & non seulement les créanciers anciens ne l'ont point remboursé, mais de nouveaux emprunts ont épuisé sa bourse. Jamais elle n'a été si vuide. Voilà, Monsieur, ce qui l'a empêché d'écouter son bon cœur. Je suis très-faché de n'avoir pas mieux réussi, & je ne puis être consolé que par la pensée que je ferai plus heureux une autre fois. J'ai l'honneur, &c.

V I I I. A U T R E L E T T R E

Sur le même sujet.

ETANT vous-même très-obligeant, MONSIEUR, vous méritez bien d'être obligé : mais lorsque je vous offris de l'argent, j'en avois alors. Je

suis fâché que vous n'ayez pas profité de ma bonne volonté. Des dépenses en chevaux , un appartement bâti , & des dettes payées , ont entièrement vuïdé ma bourse. Je suis inconsolable de manquer cette occasion de vous être utile. &c. &c.

I X. R É P O N S E

Du Vicomte D'ORTE, Command. de Baïonne,

*A CHARLES IX , qui lui avoit ordonné de faire
massacrer les Protestans.*

SIRE,

J'AI communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles Habitans & Gens - de - guerre de la garnison : je n'y ai trouvé que bons Citoyens & braves Soldats , mais pas un Bourreau. C'est pourquoi eux & moi supplions très-humblement Votre Majesté de vouloir employer nos bras & nos vies en choses possibles : quelque hazardeuses qu'elles soient , nous y mettrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang.



X: LETTRE d'un vieux Militaire,
A UN MINISTRE,

*Pour le prier de le dispenser de remplir la place
de Maire.*

MONSEIGNEUR,

JE viens d'apprendre qu'on a jetté les yeux sur moi pour remplir la place de *Maire* de cette Ville. Dans tout autre tems , j'aurois été très-disposé à faire ce qu'on exige de moi. Mais aujourd'hui que des incommodités accumulées m'empêchent de me donner les soins que demande le titre de premier Magistrat, je ne puis regarder cet emploi que comme un fardeau qui est au - dessus de mes forces. J'ai un rhumatisme gouteux , qui m'oblige de garder le lit une partie de l'année ; les blessures que j'ai reçues au service du Roi , me font - souffrir de tems en tems de cruelles douleurs. D'ailleurs, connoissant mon incapacité dans les affaires, je regarde en tremblant le gouvernement d'une Ville où il y a des Procès & des querelles. Je serois certainement plus propre , malgré ma vieillesse , à faire-faire l'exercice à des soldats , qu'à mettre la paix parmi des chicaneurs. J'ajouterai, qu'ayant été ci - devant premier Consul pendant six ans , je crois avoir payé à ma Patrie le tribut des services qu'elle exige de tout bon Ci-

royen. Mon âge me rend le repos nécessaire ; & mes travaux précédens semblent demander qu'on m'accorde comme une justice , ce que je sollicite aujourd'hui comme une grace. Daignez me l'accorder , MONSEIGNEUR , & je ne cesserai de faire des vœux pour votre bonheur , & pour celui des sujets du Roi , soumis à vos soins.

J'ai l'honneur d'être , &c.

XI. LETTRE DU MÊME,

Pour demander qu'on lui permette de donner sa démission.

MONSEIGNEUR,

LORSQUE vous daignâtes me désigner au Roi pour la place de *Maire* de cette Ville , j'eus l'honneur de mettre sous vos yeux mes travaux précédens en qualité de premier Consul & le tableau de mes infirmités. Les douleurs d'une blessure à la cuisse que je reçus au Siège de Bergopzoom , ont beaucoup fortifié la crainte que j'avois de ne pouvoir pas me livrer aux soins qu'exige ma charge. Je crois devoir vous renouveler l'istante prière que je vous fis , dès le moment de ma nomination , de vouloir bien me dispenser d'occuper long-tems une place qui ne peut s'accorder avec mon âge & mes incommodités. J'ose espérer que vous daignerez entrer dans mes raisons , & faire-agréer ma

démiffion à S. M. : c'est une grace que je vous demande avec le plus vif empreflement & qui redoublera en moi les fentimens très-refpectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c.

XII. LETTRE de J. B. ROUSSEAU,

A M. le Baron de *** ,

*(Pour le prier de refufer l'argent que des Particuliers
vouloient lui donner.*

VOUS m'avez fait l'honneur de m'écrire, MONSIEUR, que vous aviez obtenu de M. le Duc d'Orléans une gratification pour moi, fans que je vous en euffe prié. J'ai regardé cela comme un effet de la bonté dont vous m'avez donné des marques en tant d'occasions ; j'ai même lu cet article de votre Lettre à M. l'Ambaffadeur, qui a jugé comme moi que cette générofité d'un grand Prince nous faisoit honneur à vous & à moi. J'apprends cependant par des Lettres que je reçois aujourd'hui de Paris, qu'on donne un autre tour à votre générofité, & qu'on prétend que vous avez fait pour moi une efpèce de quête publique.

Je ne puis croire, qu'après m'avoir donné tant de marques de l'intérêt que vous prenez à mon honneur, vous l'avez fi peu ménagé dans cette occafion, en donnant lieu de croire que je fuis abandonné de tous mes Amis, & que tous les

moyens d'adoucir ma situation me sont indifférens. Vous sçavez, Monsieur, de quelle manière je pense; & si vous avez encore les Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire de Bade, vous y verrez que mes sentimens sont bien éloignés de ceux d'un homme bassément intéressé. Depuis que je suis ici, plusieurs personnes m'ont écrit pour m'offrir leur bourse, que je n'ai point acceptée. M. l'Ambassadeur, qui me donne dans sa maison un asyle si généreux, m'a fait plusieurs fois la même offre, sans que je m'en sois prévalu. Je sçais, mieux qu'homme du monde, me passer de tout; & si la nécessité m'y forçoit, il seroit bien plus naturel d'accepter les secours offerts par un Ami, que d'en aller chercher chez des gens que peut-être je ne connois point.

Que diroit M. le Comte de Luc, & quel mépris n'auroit-il pas pour moi, s'il me croyoit capable d'une telle bassesse, & si je donnois lieu de croire que ceux qu'il protège, ont besoin de se faire quêter? Je n'ai de véritable protection que la sienne. Au nom de Dieu, Monsieur, ne m'exposez point à la perdre, en hazardant l'estime dont il m'honore. S'il est vrai que vous ayez entre les mains pour moi d'autre argent que celui de la gratification que M. le Duc d'Orléans m'a faite, ayez la bonté de rendre au-plutôt ce malheureux argent à ceux qui vous l'ont donné, & de vouloir bien détrom-

per le Public de la fausse idée qu'il pourroit prendre de moi à cet égard.

X I I I. L E T T R E

D'un MAITRE-DE-PENSION à un AMI

Qui demandoit une place dans sa Maison.

VOUS ne devez pas douter , MONSIEUR , du plaisir que j'aurois de loger sous le même toit que vous. Je ne céderois certainement à personne le bonheur de vous posséder. Mais , de deux chambres qui me restoit , l'une est occupée par les malades , & l'autre est dans le plus grand désordre. D'ailleurs , ne recevant que des enfans dans ma Pension , vous vous trouveriez bientôt las de vivre dans une maison , où vous seriez plus fatigué par les criailleries de l'extrême jeunesse , qu'amusé par les agrémens qu'on suppose à cet âge. Si vous pouvez vous plier à cet inconvenient , qui me paroît très-grand pour un homme mûr , dont les premiers biens sont la tranquillité & le repos , je tâcherai de vous faire-préparer un appartement & de vous loger de la manière la moins indigne de vous.

J'ai l'honneur d'être , &c.



XIV. RÉPONSE

D'UN RELIGIEUX HOMME-DE-LETTRES

A UN SUPÉRIEUR-GÉNÉRAL,

Qui lui offroit une Supériorité.

MONSIEUR,

JE reconnois bien , dans ce que vous me proposez , votre caractère bienfaisant. Mais avant que de me décider à profiter de vos bontés , je dois vous faire-part de ce que je suis & de ce que je desirerois d'être.

Ayant passé mon méridien & parcouru plus de la moitié de ma carrière ; ayant , par mes Amis ou mes travaux , de quoi pourvoir à toutes mes fantaisies littéraires , (car je n'ai pas d'autres besoins) ; craignant , en changeant d'air & de maison , de ne pas trouver ni dans le climat , ni dans mes nouveaux confreres , les avantages que j'éprouve ici ; certain de ce que j'ai , incertain de ce que j'aurois , je vous avoue que j'abandonne sans peine une place que d'autres rempliront mieux que moi. Ainsi , ce n'est pas parce que je me crois au-dessus de l'emploi , que je le refuse ; c'est précisément parce que je suis au-dessous. Le genre d'occupations auxquelles on est forcé de s'y livrer , est incompatible avec l'étude. Je ne ferois pas aussi bien que je voudrois & qu'on le desireroit ; & je ne veux m'exposer ni à des reproches , ni à des dégoûts.

Ce qui a fait fleurir une Société long-tems célèbre, & qui existeroit encore, si elle avoit toujours cultivé les Sciences & non la politique, c'est que chaque membre étoit maître de suivre son talent. On ne consacroit point à la direction, un homme uniquement fait pour la Littérature. Dès qu'un Auteur avoit fait un bon Livre, ou un Ouvrage connu, il étoit maître du choix de sa maison & de ses études. Si les écrits que j'ai donnés au Public sont médiocres, il suffit qu'ils aient été imprimés plusieurs fois, & qu'ils aient produit une circulation considérable dans le commerce de la Librairie, pour que je doive être regardé, sinon comme un bon Ecrivain, du moins comme un Citoyen qui n'a pas été inutile. Dès - lors je dois disposer entièrement de mes momens en faveur de ce Public, qui a accueilli mes productions.

J'ose me flatter que vous lirez cette Lettre dans-le même esprit que je l'ai écrite. Vous ne me blâmerez point de compter avec moi-même, avant que de me charger de rendre compte des autres. Fait pour encourager les talens, vous verrez sans peine que je refuse un emploi, qui contraindrait les miens, si tant est que j'en aie; & vous recevrez avec une égale bonté & mes refus & mes remerciemens.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.



XV. RÉPONSE du R. P. R ** B **

A M^r. DE *** ,

*Qui demandoit pour un Jeune-homme une Place dans son
Ordre.*

JE ne doute point , MONSIEUR , du mérite du Jeune-homme qui veut porter notre habit. Il a votre suffrage ; il ne peut être que très-estimable. Mais son âge de seize ans est un obstacle que je ne sçaurois surmonter. Le Roi exige qu'on ait vingt ans pour entrer au Noviciat , & nous nous conformons à cette règle , dictée par la sagesse & par l'humanité. Si le jeune Aspirant persiste dans la résolution , jusqu'au moment où il aura atteint sa vingtième année , je me ferai un plaisir & un devoir de favoriser ses vues. Vous devez compter d'avance sur le zèle le plus actif , ainsi que sur les sentimens avec lesquels . &c.

XVI. RÉPONSE de M. l'ABBÉ ** ,

*A UN EVÊQUE qui l'avoit nommé Professeur de
Théologie dans son Séminaire.*

MONSEIGNEUR ,

PLUS vous avez eu d'empressement de me nommer à la place de Professeur dans votre Séminaire , plus je crains de l'accepter. Je serois sans doute trop au-dessous de l'idée que vous avez bien voulu concevoir de moi. Je ne pourrois que perdre dans votre esprit ; & je suis trop

aloux de votre estime pour en courir le risque. Je n'en conserve pas moins de reconnoissance pour vos bontés, & j'ai l'honneur d'être, &c.

XVII. LETTRE A MONSIEUR **,

Qui demandoit du Vin de Côte-rôtie.

JE me chargerai, MONSIEUR, de votre commission avec plaisir, & je la remplirai avec exactitude. Mais je ne sçais si vous ferez bien d'embarquer votre Vin sur le Rhône. Confier la liqueur bachique à des Matelots, c'est mettre le fromage sous la garde du chat. Si l'ivrognerie & la friponnerie de ces honnêtes-gens ne vous effraient point, je suis à vos ordtes.

XVIII. RÉPONSE

*A UNE PERSONNE qui invitoit un de ses AMIS
à revoir sa Patrie.*

JE desirerois du meilleur de mon cœur, mon très-cher AMI, de revoir les lieux qui m'ont vu naître, si les malheurs de ma Famille ne me faisoient redouter la vue d'un Pays, où je ne trouverai que les traces de leur douleur & de leur infortune. Il est triste que je ne puisse me réunir aux personnes dont la mémoire m'est chère, dont l'esprit anime mon esprit, & qui partagent tous les sentimens de mon cœur. Je sens toute l'étendue de ce sacrifice; mais je suis ac-

coutumé aux privations, & celle-là n'est pas l moins sensible.

XIX. LETTRE de J. J. ROUSSEAU ;

A M. le Marquis de MIRABEAU, qui lui avoit offert une retraite dans ses Terres.

A Wootton, le 31 Janvier 1767.

IL est digne de l'AMI DES HOMMES de consoler les affligés. La Lettre, MONSIEUR, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la circonstance où elle a été écrite, le noble sentiment qui l'a dictée, l'infortuné à qui elle s'adresse, tout concourt à lui donner le plus haut prix dans mon cœur.

En vous lisant, en vous aimant par-conséquent, j'ai souvent désiré d'être connu & aimé de vous. Je ne m'attendois pas que ce seroit vous qui feriez les avances, & cela précisément au moment où j'étois universellement abandonné. Mais la générosité ne sçait rien faire à-demi. Qu'il seroit beau que l'*Ami des Hommes* donnât retraite à l'*Ami de l'Humanité* ! Votre offre m'a si vivement pénétré, que vous me rendrez malheureux peut-être par le regret de n'en pas profiter ; car quelque doux qu'il me fût d'être votre hôte, je vois peu d'espoir à le devenir.

Mon âge plus avancé que le vôtre, le grand éloignement, mes maux qui me rendent les voyages très-pénibles, l'amour du repos, de la soj

litude , le desir d'être oublié pour mourir en paix , me font redouter le voisinage des grandes Villes , où je pourrois réveiller une forte d'attention qui fait mon tourment.....

Je ne suis pas parfaitement heureux dans la solitude , parce qu'il n'y a rien de parfait ici-bas , sur-tout le bonheur. Mais j'en suis aussi près que je puisse l'être dans cet exil. Peu de chose de plus combleroit mes vœux. Moins de maux corporels , un climat plus doux , un Ciel plus pur , un air plus serein ; sur-tout des cœurs plus ouverts , où , quand le mien s'épanche , il sentit que c'est dans un autre. J'ai ce bonheur dans ce moment , & vous voyez que j'en profite. Mais je ne l'ai pas tout-à-fait impunément. Votre Lettre me laisse des souvenirs qui ne s'effaceront pas , & qui me rendront par-fois moins tranquille. Je n'aime pas les Pays arides , & la Provence m'attire peu. Mais cette terre en Angoumois , où l'on retrouveroit la Nature , me donnera souvent des regrets qui ne seront pas tous pour elle , &c. &c.

XX. LETTRE DU MÊME ;

A Madame la M. ** de **.

Du 12 Septembre 1767.

JE reconnois , MADAME , vos bontés ordinaires dans les soins que vous prenez pour me procurer un asyle. Mais je connois trop bien ma si-

tuation, pour attendre de vos soins bienfaisans un succès qui me procure le repos après lequel j'ai vainement soupiré.

Vivement touché de l'intérêt que M. le Comte de ** veut bien prendre à mes malheurs, je vous supplie, Madame, de lui faire - passer les témoignages de ma très - humble reconnoissance. C'est une de mes peines, de ne pouvoir pas aller moi-même la lui témoigner. Je ne suis pas assez vain pour accepter l'offre du voyage que S. E. daigne me proposer. Ces honneurs bruyans ne conviennent point à l'état d'humiliation dans lequel je suis appelé à finir mes jours.

Le parti que j'ai pris d'attendre ici ma destinée, est le seul qui me convienne. Je ne puis faire aucune démarche, sans aggraver sur ma tête le poids de mes malheurs. Je sçais que ceux qui ont entrepris de me chasser d'ici, n'épargneront aucune sorte d'efforts pour y parvenir. Mais je les attends, je m'y prépare, & il ne reste plus qu'à sçavoir lesquels auront plus de confiance, eux pour persécuter, ou moi pour souffrir... Je mets tout au pis, & je me tranquillise dans ma résignation.

Il suit de-là, que tous ceux qui veulent bien s'intéresser à moi, doivent cesser de se donner en ma faveur des mouvemens inutiles. Ils doivent remettre, à mon exemple, mon sort dans les mains de la Providence, & ne plus vouloir résister.

résister à la nécessité. Voilà ma dernière résolution. Je considère, Madame, qu'ayant près de soixante ans, accablé de malheurs & d'infirmités, les restes de mes tristes jours ne valent pas la fatigue de les mettre à couvert. Je ne vois plus, dans cette vie, rien qui puisse me flatter, ni me tenter. Je n'attends plus, je n'espère plus que la fin de mes misères. Que je l'obtienne de la Nature, ou des Hommes, cela m'est assez indifférent, &c. &c.

XXI. LETTRE DU MÊME.

Au Général CONWAY,

*Qui lui avoit obtenu une Pension du Roi d'Angleterre,
laquelle il refusoit.*

MONSIEUR,

JE suis vivement touché des graces dont il plaît à Sa Majesté de m'honorer, & de vos bontés qui me les ont attirées. J'y trouve dès-à-présent ce bien, précieux à mon cœur, d'intéresser à mon sort le meilleur des Rois & l'homme le plus digne d'être aimé de lui... Mais, dans le trouble où me jettent mes malheurs, la raison me dit de suspendre mes résolutions sur toute affaire importante, telle qu'est pour moi celle dont il s'agit.

Loin de me refuser aux bienfaits du Roi par l'orgueil qu'on m'impute, je le mettrois à m'en

glorifier. Tout ce que j'y vois de pénible , est de ne pouvoir m'en honorer aux yeux du Public comme aux miens. Mais lorsque je les recevrai , je veux pouvoir me livrer tout-entier aux sentimens qu'ils m'inspirent , & n'avoir le cœur plein que des bontés de S. M. & des vôtres.

Je ne crains pas que cette façon-de-penser puisse les altérer. Daignez donc , Monsieur , me les conserver pour des tems plus heureux. Vous connoîtrez alors que je ne diffère de m'en prévaloir , que pour tâcher de m'en rendre plus digne. Agréez , je vous prie, MONSIEUR , mes très-humbles salutations & mon respect.

A Wootton, le 12 Mai 1766.

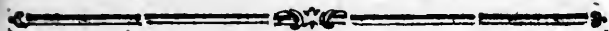
RELATIONS DE VOYAGES , (LETTRES contenant des) *Voy. l'art. VOYAGES.*





R E M E R C I M E N T

(L E T T R E S de).



I. L E T T R E de M. l'ABBÉ**

A Monseigneur L'ARCHEVÊQUE de ***,

Qui lui avoit donné un Bénéfice.

M O N S E I G N E U R ,

ON n'entend jamais prononcer le nom de votre Grandeur, que le mot de *bienfait* n'y soit joint. Son cœur généreux a daigné se rappeler du sujet le plus obscur de son Diocèse, mais le plus pénétré de ses bontés. Je ne puis mieux la remercier, qu'en m'efforçant de l'imiter dans l'usage des biens de l'Eglise. Celui que je ferai de mon petit Bénéfice, ne sera pas indigne, j'ose le dire, de la main chère & illustre dont je l'ai reçu. Je tâcherai d'exécuter en petit ce qu'Elle fait en grand. C'est le seul moyen de vous faire ma cour, & de vous prouver la reconnoissance respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

M O N S E I G N E U R ,

[Votre, &c.



II. LETTRE

De *P. Corneille à St-Evremond.*

MONSIEUR,

L'obligation que je vous ai est d'une nature à ne jamais pouvoir vous remercier dignement. J'eusse peut-être gardé encore le silence avec vous si je n'avois crainé qu'il ne passât à vos yeux pour ingratitude. Des suffrages tels que le vôtre doivent toujours être précieux ; mais il y a des conjonctures qui en augmentent le prix. Vous m'honorez de votre estime dans un tems où il semble qu'il y ait un parti formé pour ne m'en laisser aucune... J'ai cru jusqu'ici que l'amour étoit une passion accompagnée de trop de foiblesse , pour être la dominante dans une Pièce héroïque. Nos doucereux & nos enjoués sont d'un avis contraire ; mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour être très-reconnoissant , & pour me dire toute ma vie , &c. ?

N. B. On a un peu corrigé cette Lettre, ainsi que la Réponse.

RÉPONSE de *St-Evremond.*

MONSIEUR,

Vous seriez sans-doute l'homme du monde le plus reconnoissant d'une grace qu'on vous fe-

roit, puisque vous l'êtes d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui pensent comme moi de vos Ouvrages, vous devriez des remercimens à tous les Connoisseurs. Je puis vous répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre, en Angieterre & en Hollande. Les Anglois, quoique très-disposés à estimer ce qui leur appartient, croient cependant faire-honneur à leur *Ben-Johnson*, en le nommant le *Corneille* d'Angieterre. *M. Waller*, un des plus beaux-esprits de Londres, dit qu'on parle & qu'on écrit bien en France, mais qu'il n'y a que vous de tous les François qui sçache penser. Après de tels suffrages, vous me surprenez en m'apprenant que votre réputation est attaquée en France. En seroit-il du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les Étrangers quand elles passent à Paris?... Quant à moi, je me trouverois indigne des éloges que vous faites de mon jugement, s'il ne s'occupoit le plus souvent à connoître la beauté de vos Ouvrages. Je confonds nos intérêts, & je me livre avec plaisir à une vanité fondée sur la justice que je vous rends, &c.



III. LETTRE de BOILEAU à RACINE ,

QUI AVOIT PROCURÉ

*Un Bénéfice à son Frere l'Abbé Boileau.**A Paris , ce 16 Juin 1683.*

JE ne sçaurois , mon cher MONSIEUR , vous exprimer ma surprise , & quoique j'eusse les plus grandes espérances du monde , je ne laissois pas encore de me défier de la fortune de M. le Doyen. C'est vous qui avez tout fait , puisque c'est à vous que nous devons l'heureuse protection de Madame de Maintenon. Tout mon embarras est de sçavoir comment je m'acquitterai de tant d'obligations que je vous ai. Je vous écris ceci de chez M. *Dongois*, le Greffier, qui est sincèrement transporté de joie , aussi-bien que toute notre Famille ; & de l'humeur dont je vous connois , je suis sûr que vous seriez ravi vous-même de voir combien , d'un seul coup , vous avez fait d'heureux. Adieu , mon cher Monsieur. Croyez qu'il n'y a personne qui vous aime plus sincèrement , ni par plus de raisons , que moi.



IV. LETTRE de M. DE V***

A l'Abbé de CHAULIEU,

Qui lui avoit donné des conseils sur un de ses Ouvrages.

MONSIEUR,

Vous avez beau vous défendre d'être mon Maître ; vous le ferez , quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils : & d'ailleurs les Maîtres ont toujours aimé leurs Disciples ; & ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent d'être le vôtre.

Je sens qu'on ne peut guères réussir dans les grands Ouvrages , sans un peu de conseil & beaucoup de docilité. Je me souviens des critiques que M^r. le Grand-Prieur & vous me fîtes dans un certain souper chez M. l'Abbé de *Buffi*. Ce souper-là fit grand bien à ma Tragédie. Je crois qu'il me suffiroit , pour faire un bon ouvrage , de boire quatre ou cinq fois avec vous. *Socrate* donnoit ses leçons au lit , & vous les donnez à table. Cela fait que vos leçons sont sans-doute plus gaies que les siennes. Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon *Epître* à Monseigneur le Duc d'Orléans , &c. &c.

Sulli, 20 Juillet 1716.

Voy. aussi les Lettres II & VI de l'art. COMPLIMENT.



V. LETTRE DU MÊME ,

A M. de LA TOURETTE, Directeur de l'Académie de Lyon ,

Qui avoit engagé M. P O N C E T , célèbre Sculpteur de Rome , à aller à Ferney pour faire en marbre le Buste de M. de V O L T A I R E .

JE voudrois, MONSIEUR , pouvoir accompagner M. *Poncet* , pour vous remercier de me l'avoir envoyé. C'est *Prométhée* qui est descendu chez moi , pour animer une figure de terre.

J'étois prêt de perdre la vie par les grands froids , & il m'en a rendue. C'est d'ailleurs un homme aussi aimable que grand Artiste. Il a enchanté toute notre petite retraite.

Ce n'est pas seulement un grand Sculpteur que vous m'avez donné , mais un Ami. Pour se dédommager de la peine qu'il a prise de modeler un homme de quatre-vingt-deux ans , il a modelé *Mad^e Denis*. Je vous ai double obligation. Agréez, Monsieur , l'attachement & la reconnoissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c.

*Ferney ,
Février 1776.*

*LE VIEUX MALADE
de Ferney.*



VI. LETTRE DU MÊME

A M. PONCET, Sculpteur, &c. dont il est parlé
dans la Lettre précédente.

A Ferney, 17 Février 1776.

MON cher CONFRERE de Lyon & d'Arcadie ;
vous m'accablez de vos bienfaits. Je suis péné-
tré de la bonté avec laquelle vous vous êtes sou-
venu de la Médaille de la *St-Barthélemi*. Cette
Médaille m'est bien précieuse. Comment puis-
je vous remercier de tout ce que vous faites
pour moi ? Nous vous regrettons à Ferney autant
qu'on vous aime à Lyon.

Ajoutez encore à tous vos bons offices, celui
de dire à Monsieur de *la Tourette* combien je suis
sensible à la Lettre que je reçois de lui ; à tout
ce qu'il m'a dit de vous & de l'Académie ; aux
marques d'estime & d'amitié que vous recevez
de toutes parts. Comptez sur-tout parmi vo-
s vrais Amis , & parmi ceux qui rendent le plus
de justice à vos grands talens, V. T. O. S.

Le *Vieux MALADE* de Ferney ,
V** plus malade que jamais,
& ne vivant que par vous.



VII. LETTRE de la Reine MARIE ,
Epouse de Jacques II. Roi d'Angleterre ,
Au Roi *LOUIS XIV.*

S I R E ,

UNE Reine fugitive & baignée dans ses larmes ; n'a pas eu de peine à s'exposer aux plus grands périls de la Mer , pour venir chercher de la consolation & un asyle chez le plus grand & le plus généreux Monarque du monde. Sa mauvaise fortune lui procure un bonheur , que les Nations les plus éloignées ont cherché avec avidité ; la nécessité n'en diminue point le prix , puisqu'Elle fait choix de cet asyle , préférablement à celui qu'Elle pouvoit chercher ailleurs. Elle croit lui marquer assez l'estime singulière qu'Elle fait de toutes ses grandes qualités , en lui confiant le Prince de Galles , qui est tout ce qu'Elle a de plus cher au monde. Il est encore trop jeune , pour partager avec Elle la reconnoissance qu'Elle a de la protection qu'Elle espère. Cette reconnoissance est toute entière dans le cœur de sa Mere , qui , au milieu de tous ses chagrins , se fait un plaisir de vivre à l'abri des lauriers d'un Prince qui surpasse tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand & de plus relevé sur la terre.



VIII. LETTRE D'UN MILITAIRE,

A UN MINISTRE de la Guerre, qui l'avoit nommé
Gouverneur de**.

MONSEIGNEUR,

J'AI différé de vous faire mes remercimens, pour ne pas interrompre les occupations que vous ont données les changemens dans la discipline & les nouvelles réformes. Si l'expression de ma reconnoissance est tardive, le sentiment en est aussi vif que durable. Je voudrois donner plus d'étendue à mes remercimens; mais je connois, ainsi que toute la France, le prix d'un tems aussi bien employé que le vôtre. Jugez, par la générosité de votre cœur, de la reconnoissance dont le mien est pénétré. Je joins à ce sentiment, celui du profond respect, &c.

IX. LETTRE de M. DE V***

A M. LA B**, qui lui avoit proposé de remettre en
Musique son Opéra de PANDORE.

Ferney, 4 Novembre 1767.

SÇAVEZ-VOUS, MONSIEUR, combien votre Lettre m'a fait d'honneur & de plaisir? Voici donc le tems où les morts ressuscitent! On vient de rendre la vie à je ne sçais quelle *Adelaïde* (1)

(1) *Adelaïde du Guesclin*, jouée sans succès en 1731, & remise au Théâtre par le Kain.

enterrée depuis près de trente ans. Vous voulez en faire autant à *Pandore*. Il ne me manque plus que de me rajeunir : mais M. *Tronchin* ne fera pas ce miracle , & vous viendrez à bout du vôtre.

Pandore n'est pas un bon Ouvrage ; mais il peut produire un beau spectacle. Un assez médiocre Musicien , nommé *Royer* , avoit fait presque toute la Musique de cette Pièce bizarre , lorsqu'il s'avisa de mourir. Vous ne ressuscitez pas ce *Royer* ; vous êtes plutôt homme à l'enterrer.

Puisque vous voulez vous amuser à remettre mon Poëme en musique , vous sentez bien que vous ferez le maître de l'arranger tout comme il vous plaira. Vous disposerez de tout. Le Poète d'Opéra doit être très-humblement soumis au Musicien. Vous n'aurez qu'à me donner vos ordres , & je les exécuterai comme je pourrai. Il est vrai que je suis vieux & malade. Si M. *Thomas* , notre Ami commun , ne voyageoit pas actuellement avec *Pierre le Grand* , je le prierois d'animer *Pandore* de ce feu de *Prométhée* dont il a une si bonne provision ; mais le vôtre vous suffira. Le peu que j'en avois n'est que cendre. Soufflez dessus , & vous en ferez peut-être encore sortir quelques étincelles. Si j'avois autant de génie , que de reconnoissance de vos bontés , je ressemblerois à l'Auteur d'*Armide* (2) , ou à celui (3) de *Castor & Pollux*.

JE suis , &c. &c.

(2) *Quinault*.

(3) M. *Bernard*.

X. LETTRE d'un Financier de Province**A UN FERMIER GÉNÉRAL,***Qui lui avoit procuré un nouvel Emploi.***M**ONSIEUR,

QU'IL est heureux d'avoir des Protecteurs qui ne nous oublient point, & qui veillent sur notre destinée, lorsque la Fortune paroît s'endormir! Le nouvel emploi que vous m'avez procuré est d'autant plus agréable, qu'il me rapproche de ma Patrie. Je ne vous remercierai point, parce que vous ne voulez pas l'être; mais vous devinez mon silence. Si j'avois quelque chose à désirer à présent, ce seroit une place qui me mît à portée de vous assurer tous les jours des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XI. LETTRE de M. DE LA BRUYERE**A M. le Comte de BUSSY.***Paris, 9 Décembre 1691.*

SI vous ne vous cachiez pas de vos bienfaits, **M**ONSIEUR, vous auriez eu plutôt mon remerciement. Je vous le dis sans compliment: la manière dont vous venez de m'obliger, m'engage pour toute ma vie à la plus vive reconnaissance dont je puisse être capable. Vous au-

rez bien de la peine à me fermer la bouche ; je ne puis me taire sur une action aussi généreuse.

Je vous envoie , Monsieur , un de mes Livres des *Caractères* fort augmenté , & j'ai l'honneur d'être avec respect & gratitude , &c.

XII. LETTRE D'UN GRAND,

A UN HOMME

Auquel il avoit procuré une Place.

L'AMITIÉ que M. **, votre Cousin & mon Ami , a pour vous , MONSIEUR , m'avoit fait naître le desir de vous être utile ; votre mérite avoit augmenté ce desir. Je suis très-flatté d'avoir trouvé une occasion de l'effectuer. Soyez persuadé que , dans toutes celles qui se présenteront à l'avenir , je ferai pour vous tout ce que je pourrai. Rapportez-vous-en à ma bonne volonté , & à l'intérêt que je ne cesserai de prendre à ceux qui porteront votre nom & qui auront vos talents. Je suis , &c. &c.

XIII. LETTRE

D'un HOMME qui avoit fait une action généreuse.

VOUS me louez , MONSIEUR , beaucoup plus que je ne le mérite ; je n'ai fait que ce que je devois faire. Tout homme sensible doit concevoir qu'il

y a beaucoup de plaisir à faire des heureux quand on le peut. Ce plaisir , & l'espérance de mériter votre estime , sont la seule récompense que j'ambitionne. Je vous sçaurai toujours un gré infini de m'apprendre les bonnes actions qu'il y aura à faire ; je n'en manquerai point l'occasion , s'il est en mon pouvoir de la saisir. Je suis très-flatté d'avoir celle de vous assurer des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c. &c.

XIV. LETTRE DE REMERCIMENT , De M. de V** , au Roi STANISLAS.

SIRE ,

JE n'ai jamais que des graces à rendre à Votre Majesté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits , qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde , vous l'embellissez , vous le soulagez : vous donnez des préceptes & des exemples.

J'ai tâché de profiter de loin des uns & des autres , autant que j'ai pu ; il faut que chacun fasse à proportion autant de bien que Votre Majesté en fait dans ses États. Elle a bâti de belles Églises Royales ; j'édifie des Églises de village. *Dion* remuoit son tonneau , quand les Athéniens construisoient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux , il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des Princes

& des Particuliers est de faire , chacun dans son état , tout le bien qu'il peut faire. Le dernier Livre de Votre Majesté , que le cher Frere *Menou* m'a envoyé de votre part , est un nouveau service qu'Elle rend au genre-humain.

Je me souviendrai toujours , SIRE , avec la plus tendre & la plus respectueuse reconnoissance , des jours heureux que j'ai passés dans votre Palais : je me souviendrai que vous daigniez faire le charme de la société , comme vous faisiez la félicité de vos Peuples ; & que si c'étoit un bonheur de dépendre de vous , c'en étoit un plus grand de vous approcher. Je souhaite à V. M. que votre vie utile au monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* & *Muley-Ismaël* ont vécu l'un & l'autre au-delà de cent-cinq ans : si Dieu accorde de si longs jours à des Princes infidèles , que ne fera-t-il point pour *Stanislas* le Bienfaisant ?

*Aux Délices ,
le 15 Août 1760.*

Je suis avec un profond
respect , &c.

XV. LETTRE DE REMERCIMENT, D'un jeune Littérateur ,

A UN JOURNALISTE CÉLÈBRE.

MONSIEUR ,

VOTRE Feuille est un passe-port pour la postérité. Jugez par-là si j'ai dû lire avec plaisir

les éloges dont vous voulez - bien combler mon foible Ouvrage. Il feroit parfait si je l'avois rendu digne de vous ; & j'ai encore plus d'envie de bien faire , que vous n'en avez d'être indulgent. Couronner les talens perfectionnés , est une justice ; mais encourager ceux qui ne font que de naître , c'est une bonté dont je conserverai une vive reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être , &c. &c.

XVI. LETTRE DE REMERCIMENT ,

De Furetière ,

A M^r. RENAUDOT, Médecin de la Faculté de Paris,

Qui l'avoit traité dans une Maladie.

IL me tarδοit de pouvoir écrire , pour vous remercier. Je vous assure , MONSIEUR , qu'une des choses que je regrettois le plus en quittant le monde , étoit la conversation d'un Ami aussi aimable que vous l'êtes. Les soins que vous m'avez rendus avec tant d'assiduité pendant ma maladie , ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Il faut que vous ayez quitté vos autres malades pour ne voir que moi ; vous m'avez tiré du tombeau , & je crois vous devoir la vie. Celui qui vous rendra ce billet , vous donnera cinq cents écus de ma part. Cependant , ne pensez pas , MONSIEUR , que je prétende par-là m'acquitter de l'obligation que je vous ai ; & soyez

persuadé que j'en aurai toute ma vie une véritable reconnoissance.

RÉPONSE de M. Renaudot.

Vous dites, MONSIEUR, que vous croyez me devoir la vie ; vous la devez à la Nature , ou , pour parler plus chrétiennement , vous la devez à Dieu , qui vous a donné un tempérament si fort, qu'il est venu à bout de la fièvre la plus terrible que j'aie jamais vue.

Il y a pourtant une chose certaine dans la Médecine : c'est que , quand on relève de maladie , il ne faut pas trop manger. J'ai pris la liberté de vous le recommander plus d'une fois , & vous ai laissé un régime que je vous prie d'observer jusqu'au parfait rétablissement de votre santé. Je ne vous en donne que pour trois semaines encore , après quoi vous pourrez faire comme je fais. Ma femme & moi voulons vous régaler dans notre petite maison des champs. Elle ne manquera pas de vous donner une de ces tourtes qu'elle sçait faire de sa main. Mon beau-frere le campagnard , qui m'envoie de tems en tems des marcaffins , m'en a promis un pour cette fête , & j'ai une bouteille d'un excellent vin d'Espagne que nous boirons après notre céleri. Vous voyez bien , MONSIEUR , que nous prétendons vous bien traiter ; mais quelque chose que nous vous faisons , vous payeriez trop cher

vosre écot , si j'acceptois ce que M^r. N... m'a offert de vosre part. On trouve quelquefois de belles choses dans les manuscrits aussi-bien que dans les livres imprimés. J'ai lu dans un ancien manuscrit Grec de la Bibliothèq.ue du Rois que « *Mercur*e étoit malade , & qu'il prit *Esculape* pour son Médecin ; qu'après qu'*Esculape* eut guéri *Mercur*e , celui-ci voulut donner de l'argent à *Esculape* , qui ne voulut point prendre d'argent de son convalescent. » Permettez - moi , MONSIEUR , que si je n'ai le sçavoir d'*Esculape* , comme vous avez l'éloquence de *Mercur*e , j'en aie au moins l'honnêteté , puisque je suis à mon ordinaire sans intérêt,

MONSIEUR,

Vosre , &c.

XVII. LETTRE

DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

A l'Académie de Berlin.

De Petersbourg ;

le 4 Mars 1768.

MESSEIERS DE L'ACADÉMIE DE PRUSSE : J'ai tâché de remplir les devoirs de mon état , & je n'ai pas cru avoir rien fait qui m'eût mérité le titre que vous m'offrez dans vosre Lettre du 21 Janvier. Sous les auspices d'un Roi couvert de gloire , & doué d'un génie aussi sublime qu'éclairé , vous êtes accoutumés à juger des choses & des hommes sans préjugé & sans illusion; vous ne

confidérez en moi que la personne même , & cependant vous me mettez au rang de vos associés : c'est une marque d'estime qui me flatte , & que j'accepte. Je vous l'avoue, Messieurs, ma science se réduit à sçavoir que tous les hommes sont mes freres , & j'emploierai toute ma vie à régler mes actions sur ce principe. Si jusqu'à présent j'ai réussi dans quelque entreprise , il ne faut attribuer mes succès qu'au sentiment de cette vérité. Au reste , je souhaite, Messieurs, de pouvoir être utile aux Sciences & aux Arts, & en particulier à l'Académie ; je voudrois aussi trouver souvent les occasions de donner à ses membres des marques de mon estime.

Signé CATHERINE.

P. S. Je joins à cette Lettre deux *Cartes* nouvelles & très-exactes , l'une de la Mer Caspienne , & l'autre du cours du Wolga depuis la ville de Twer jusqu'à cette Mer. J'ai cru, Messieurs, que ces deux *Cartes* vous seroient agréables.

XVIII. LETTRE DE REMÈRCIMENT

A un Protecteur.

MONSIEUR ,

JE vous dois des actions de graces , non-seulement du bien que vous m'avez fait , mais encore de celui que vous me feriez si votre pouvoir répondoit à vos sentimens. Je suis d'autant plus sensible à vos bontés, que vous n'avez à

attendre de ma reconnoissance que le tribut d'un cœur pénétré. Je sens que ce n'est pas-là acquitter parfaitement ma dette envers vous ; mais c'est vous offrir du moins ce qu'un homme qui pense comme vous doit priser le plus. &c. &c.

XIX. LETTRE D'UN LITTÉRATEUR ,
A l'Auteur de la Tragédie de C**.

VOTRE Pièce me paroît, MONSIEUR, aussi intéressante que bien conduite : je vous en remercie. J'avois eu envie autrefois de traiter le même sujet que vous ; je l'avois même ébauché : mais mon âge & mes maladies ne me donnent pas l'espérance de pouvoir le finir. Vous marchez d'un pas plus ferme que moi dans une carrière que je ne puis plus parcourir. J'ai du moins la consolation de me voir remplacé dans ma vieillesse par des jeunes-gens qui me surpasseront. Vous êtes de ce nombre , & vous vous élevez à mesure que je baisse.

J'ai l'honneur d'être , &c.

8 Février 1777.

XX. LETTRE DE M. C**

A M. LINGUET,

Sur son *Traité des Canaux navigables*.

VOUS attendez de moi, MONSIEUR, des lumières ; & vous n'aurez que des éloges & des

remercimens. Je ne connois pas assez la matière que vous avez traitée , pour juger le fonds de l'ouvrage ; mais la forme est agréable. Votre style est , peut-être , un peu trop abondant ; on ne vous trouve pourtant jamais long , parce que vous avez toujours de la chaleur & des idées. Le Gouvernement seul peut vous louer dignement , en adoptant vos projets , &c.

10 Août 1769.

XXI. LETTRE des Habitans de Marolles

A M. DE MEILLAN ,

INTENDANT DU HAINAUT.

MONSIEUR ,

IL est plus aisé de sentir que d'exprimer les divers mouvemens de joie & de reconnoissance que nous avons éprouvés , lorsque l'Entrepreneur des Ponts & Chaussées , porteur de vos ordres , est venu nous annoncer qu'il étoit chargé de faire extraire à prix d'argent les matériaux nécessaires à l'entretien des grandes-Routes de votre Généralité : extraction que des journaliers avoient faite jusqu'ici par corvée. Ce soulagement que vous accordez , Monseigneur , à la classe la plus foible & la plus malheureuse des habitans de la Campagne , & sans qu'il en coûte rien à la Province , prouve bien la bonté de votre administration , & les sentimens d'hu-

manité qui sont dans votre cœur. Puissiez-vous, Monseigneur, trouver dans l'attendrissement de plusieurs milliers de malheureux, une récompense digne des peines que vous vous donnez pour soulager leur état !

XXII. LETTRE de Remerciment

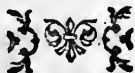
De M. DE V. *** au Pape BENOIT XIV,

Qui lui avoit envoyé des Médailles.

TRÈS-SAINTE PÈRE,

LES traits de Votre Sainteté sont aussi-bien exprimés dans les Médailles, dont Elle m'a gratifié par une bonté toute particulière, que ceux de son esprit & de son caractère dans la Lettre qu'Elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je mets à ses pieds mes très-humbles & très-vives actions de grâces.

Je me crois forcé de reconnoître son infaillibilité dans les démêlés littéraires, comme dans des disputes plus importantes. Parmi les Monarques amateurs des Lettres, les Souverains Pontifes se sont toujours signalés ; mais aucun n'a uni, comme Votre Sainteté, la plus profonde érudition à tous les agrémens de la belle littérature, &c. &c.



XXIII. LETTRE DU COMTE DE BUSSI,

A Madame la Marquise de T**,

*Pour la remercier des bontés qu'elle avoit pour
Madame de Bussi.*

MA Femme vient de me mander que, parmi ceux qui lui ont témoigné de l'amitié, vous vous êtes tellement distinguée, MADAME, que je serois le plus ingrat du monde, si je ne vous en rendois mille graces. Cela ne m'a point surpris; car il y a long-tems que je connois votre cœur, & que je suis persuadé qu'on n'en sçauroit trop faire d'estime. Je pousserois avec raison ce chapitre bien plus loin; mais les personnes qui ont l'ame aussi belle que vous, aiment plus la gloire que les louanges. Tout ce que je vous dirai donc, Madame, c'est que je vous promets de ma part un cœur aussi plein de reconnaissance, que le vôtre l'est de générosité. Je ne vous sçaurois dire plus nettement, que je ferai toute ma vie de tout mon cœur à vous.

XXIV. LETTRE DE M. G**,

*A un Jésuite qui lui avoit envoyé une Harangue
de Collège.*

J'AI bien des graces à vous rendre, mon Révérend PERE. J'ai lu votre Discours avec un grand

grand plaisir. Il est pensé avec force & noblesse , & exprimé avec grace & sentiment. Vous l'avez orné de ces images brillantes , qui font l'Eloquence comme la Poësie. Vous avez trouvé l'art de faire-entrer des principes & des mœurs dans un genre , où d'autres ne mettent souvent que des fadeurs & des mots. Vous conservez la manière de *Coffart* & sa langue. Votre style, harmonieux & nombreux, devoit nous guérir de cette manie antithétique, de ce petit jargon si ridiculement à la mode aujourd'hui , dans une secte qui laisse les pièces d'or de *Cicéron* pour les oboles de *Sénèque*. &c.

X. X V. L E T T R E

De Monsieur le Maréchal DE TALLARD ,

A Madame DE MAINTENON.

MADAME,

Recevez, s'il vous plaît, ici mes très-humbles remerciemens du mot que vous me fîtes l'honneur de me dire hier. Rien n'égale vos bontés: rien n'égale ma reconnoissance.

Vous m'avez accordé votre protection pour me faire Chevalier de l'Ordre ; j'en ai ressenti les effets quand j'ai été Duc. Vous acheverez, Madame, quand il vous plaira, de me mettre au rang de mes camarades. Pour moi, je ne songerai toute ma vie qu'à marquer au Roi,

& à vous, la reconnoissance de ce que je dois à l'un & à l'autre : trop heureux , Madame , si vous êtes aussi persuadée de mes sentimens , que je le mérite.

XXVI. LETTRE DE RACINE

A M. le Prince DE CONDÉ,

Qui lui faisoit donner , tous les ans , quittance de la Paulette pour sa charge de Trésorier de France à Moulins , qui étoit dans le casuel de M. le Prince.

MONSEIGNEUR,

C'EST avec une extrême reconnoissance que j'ai reçu la grace que Votre Altesse Serénissime m'accorde si libéralement tous les ans. Cette grace m'est d'autant plus chere , que je la regarde comme une suite de la protection glorieuse dont vous m'avez honoré , & qui a toujours fait m'a plus grande ambition. Aussi , en conservant précieusement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier , j'ai bien moins en vue d'assurer ma charge à mes enfans , que de leur procurer un des plus beaux titres que je puisse leur laisser ; je veux dire , les marques de la protection de V. A. S. Je n'ose en dire davantage ; car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remercimens vous fatiguent presque autant que les louanges.

Je suis avec un profond respect, &c.

XXVII. LETTRE

De M^de de COULANGES à M^de de GRIGNAN,

Qui lui avoit procuré un bon Médecin.

JE vous rends mille graces, M^ADAME, de l'attention que vous avez eûe à la subite & violente maladie, dont, par les soins de *Chambon*, j'ai été délivrée en vingt-quatre heures. Je suis ravie de vous devoir ce Médecin; car j'aime fort à être obligée aux personnes pour qui j'ai un attachement sincère, &c.

XXVIII. LETTRE (a)

De M. le Cardinal ALBERONI

A M. DE V**.

Rome, 10 Février 1735.

IL m'est arrivé assez tard, MONSIEUR, la connoissance de la *VIE* que vous avez écrite du feu Roi de Suède, pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma personne vous a porté assez loin, puisqu'avec votre style sublime, vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit *Plin* de *Trajan* dans son Pané-

(a) Cette Lettre est assez mal écrite; nous ne l'avons pas retouchée, parce que le style d'un Etranger ne tire pas à conséquence.

gyrique. Heureux les Princes qui auront le bonheur de vous intéresser dans leurs faits ! Votre plume suffit pour les rendre immortels. A mon égard, Monsieur, je vous proteste les sentimens de la plus parfaite reconnoissance, & je vous assure, Monsieur, que personne au monde ne vous aime, ne vous estime & respecte plus, que le Cardinal ALBERONI.

RÉPONSE de M. DE V**.

MONSIEUR,

LA Lettre dont Votre Eminence m'a honoré, est un prix aussi flatteur de mes Ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement, MONSIEUR; je n'ai été que l'organe du Public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant; mais ne fera jamais un Grand-homme. Je voudrois être à-portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir Votre Eminence. Mais, si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les Arts, le Commerce, & remettre quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître

de la plus belle partie du Monde ; j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de Votre Eminence. &c. &c.

XXIX. RÉPONSE

A UNE LETTRE DE REMERCIMENT

*De Monsieur ** à Monsieur **.*

EN faisant placer M^r. votre Neveu , j'ai satisfait , MONSIEUR , l'envie que j'avois d'obliger son aimable Oncle. J'aurois voulu seulement lui procurer un meilleur emploi ; mais les places sont rares , & les aspirans sont nombreux. Je me ferai toujours un véritable plaisir de lui rendre tous les services qui dépendront de moi , ou de mes Amis. Personne ne mérite plus que vous , Monsieur , qu'on saisisse avec empressement l'occasion d'employer les protecteurs. &c. &c.

Novembre 1767.

XXX. LETTRE DU MÊME.

VOUS ne me devez point des remerciemens , MONSIEUR : c'est moi qui vous remercie de m'avoir fourni une occasion de vous être utile. Je regarde comme un devoir & un plaisir , de rendre service à un homme qui fait un si bon usage de ses talens. Mais si je n'ai aucun droit à votre reconnoissance , j'en ai à votre amitié , par

les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,
&c. &c.

XXXI. AUTRE LETTRE

Du Même.

DÈS que je pourrai , MONSIEUR , vous être de quelque utilité , ne renvoyez pas ce plaisir à d'autres. Il seroit honteux pour moi , qui connois mieux que personne & vos talens & vos services , de laisser - échapper les occasions de vous servir. Il s'en présente si-peu depuis quelque tems , qu'il ne faut pas les manquer lorsqu'elles viennent s'offrir. Fournissez - m'en , je vous prie , le plus que vous pourrez , & si la Fortune seconde mes efforts & ma bonne volonté , vous ne ferez jamais dans l'attente des graces. &c. &c.

XXXII. LETTRE de Remerciment

Du ROI DE PRUSSE , à M. de DOMASCHNEW ,

Directeur de l'Acad. de Pétersbourg,

Sur son aggrégation à cette Compagnie.

M. de DOMASCHNEW : Je reçois avec bien de la reconnoissance les offres de l'Académie de Pétersbourg. Je ne suis que ce que les Italiens appellent *Dilettante* ; & par conséquent peu propre à me trouver dans la compagnie de quel-

ques-uns des plus sçavans hommes de l'Europe , dont la profondeur des connoissances m'est connue. Cependant , ce qui peut justifier le choix de l'Académie de Pétersbourg , c'est la part sincère que je prends à tout ce qui peut augmenter la prospérité & la splendeur de l'Empire de Russie , de son auguste Souveraine. & de son illustre famille. Et comme certainement les Sciences éclairent , en répandant leurs connoissances & leurs découvertes, qu'elles adoucissent les mœurs , servent de consolation à ceux qui les cultivent , & étendent la gloire des Etats qui les protègent , aussi loin que les armes des Guerriers ; je m'intéresserai vivement pour cette Académie , qui publiera & transmettra à la postérité les talens insignes du grand Génie qui est à sa tête. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, M. de *Dontaschnew* , en sa sainte & digne garde.

Potzdam , ce 17
Novembre 1776.

FRÉDÉRIC.

XXXIII. LETTRE de M. DE V**,

A M. M***,

Auteur d'une ODE à sa louange.

ON m'a instruit, mon cher AMI, du beau tour que vous m'avez joué. Il m'est impossible de vous remercier dignement, & d'autant plus impossible que je suis assez malade. Il ne faut pas vous témoigner sa reconnoissance en mauvais vers ;

cela ne seroit pas juste. Mais je dois vous dire ce que je pense en prose très-sérieusement : c'est, qu'une telle bonté de votre part, une telle marque d'amitié, sont la plus belle réponse qu'on puisse faire aux cris de ceux qui se mêlent d'être envieux.

S'il faut détester les cabales ; il faut respecter l'union des véritables Gens-de-lettres.

Je vous remercie donc pour moi, mon cher Ami, & pour la gloire de la Littérature que vous avez daigné honorer en moi.

XXXIV. LETTRE

De Remerciment & de Recommandation,

A UNE RELIGIEUSE.

MADAME,

Je dois me féliciter du bonheur qu'a ma Fille d'être confiée à vos soins. Je n'aurai rien à désirer pour elle, si elle se rend digne de vos leçons & si elle profite de vos exemples. Je souhaite qu'elle sente aussi vivement que moi, l'avantage qu'il y a d'être sous les yeux de la Vertu : elle seroit bientôt parfaite. Son âge a besoin d'indulgence : je ne dois pas vous demander la vôtre ; c'est une qualité dont vous faites usage à l'égard de tout le monde, & vous vous en servirez sur-tout à l'égard de ma Fille.

XXXV. RÉPONSE

A une LETTRE de Remerciment.

VOUS m'avez accoutumé, MONSIEUR, à vous avoir des obligations, & la reconnoissance devient en moi un sentiment habituel. En vous faisant le petit présent dont vous me remerciez, je n'ai qu'acquitté à moitié la dette de mon cœur. Quelque chose que je fisse pour vous, il me resteroit toujours le desir de faire davantage.

J'ai l'honneur, &c.

XXXVI. LETTRE I^{re} DE REMERCIMENT*A un Instituteur distingué.*

VOTRE Elève; mon très-cher MONSIEUR, a des connoissances au-dessus de son âge, parce que son Maître est au-dessus des Maîtres ordinaires. Vous avez sçu habilement déterrer le diamant dans la mine où il étoit caché, & personne ne le met en œuvre comme vous. Les talens de vos Disciples feront un des fondemens de votre gloire, & ils jetteront un éclat avantageux sur vos propres talens.

J'ai l'honneur d'être, avec toute la reconnoissance que vous doit le Public, & tout l'attachement que je vous dois en particulier. &c. &c.



X X X V I I . L E T T R E I I .

Au Même.

Vous allez perdre , mon cher MONSIEUR , un Elève qui vous étoit cher ; mais vous conserverez les sentimens de sa reconnoissance & de la mienne. Animer les talens , corriger les défauts , élever l'esprit & perfectionner les mœurs , sont assurément des qualités bien rares ; vous les possédez en dépit de la haine & de l'envie , & vous honorez une profession que d'autres avilissent. C'est un témoignage que je rendrai toujours , non à vous , mais à la vérité. Je vous renouvelle tous mes remerciemens.

X X X V I I I . A U T R E L E T T R E

Au Même.

Vos Elèves , mon cher MONSIEUR , font votre plus bel éloge. Celui que vous nous avez envoyé , n'a point démenti vos Lettres. Tous ses Parens en ont été enchantés , & le Public a partagé une joie si bien fondée. Vous qui faites honneur à la Patrie & à la République des Lettres , continuez de former des Citoyens pour ces deux Etats.



XXXIX. RÉPONSE de J. B. ROUSSEAU,

A UNE LETTRE DE REMERCIMENT

Du célèbre Comédien Baron.

VOUS ne me devez aucune reconnoissance ; MONSIEUR, des expressions dont je me sers toutes les fois qu'il se présente quelque occasion de parler de vous. L'amitié me les dicte, l'équité me les arrache, la vérité me les inspire. Je ne suis pas plus, le maître de vous louer modérément, qu'un Amant de parler de sang-froid des beautés de sa Maîtresse, ou un Plaideur de la bonté de sa cause. Ma sensibilité ne dépend pas de moi ; c'est un Maître qui me domine, & qui me force souvent malgré moi de blâmer avec excès ce qui me paroît blâmable, & de louer de-même ce que je trouve digne de louange. J'ai connu dans ma vie des Personnages dignes de mon admiration ; mais ils ne sont plus ; & de tout ce que j'ai admiré dans ma jeunesse, vous êtes, mon cher Monsieur, le seul qui nous reste. Jugez par-là combien vos jours doivent m'être précieux, & avec combien de passion je desirer que vous en ménagiez la durée. Vivez pour vos Amis contemporains ; vivez pour vos successeurs même, & pour achever de former, dans un Art que vous avez porté au plus haut point de sa perfection, la jeunesse capable de profiter de vos leçons & de vos exemples.

XL. LETTRE de M. de Fontenelle ,

*Au Roi de Pologne STANISLAS I, qui l'avoit
fait recevoir de l'Académie de Nancy.*

S I R E ,

JUGEZ de ma reconnoissance , de la grace que
Votre Majesté m'a faite en m'accordant une
place dans son Académie de *Nancy* , par l'idée
que j'en ai. Je me crois dans le même cas ,
que si l'Empereur *Marc - Aurèle* m'avoit admis
dans une Compagnie qu'il eût pris soin d'établir
& de former lui-même.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

RÉPONSE du Roi de Pologne.

IL n'est aucune Académie qui ne s'estimât heu-
reuse de vous posséder , MONSIEUR. La mienne
sent parfaitement l'avantage qu'elle a de vous
compter parmi ses membres. Ses desirs se rap-
portent aux miens. Elle souhaite de pouvoir
profiter long-tems de vos lumières , & de voir
s'accomplir à votre égard ce que dit *HORACE* :
Dignum laude virum Musa vetat mori. Je suis très-
véritablement , MONSIEUR , votre bien af-
fectionné , &c.



XLI. LETTRE de M. de Voltaire ,
Au ROI DE PRUSSE, qui lui avoit envoyé de
la Porcelaine.

A Ferney, le 1^{er} Février 1773.

S I R E,

JE vous remercie de votre Porcelaine ; le Roi
mon maître n'en a pas de plus belle
Mais je vous remercie bien plus de ce que vous
m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me
donnez. Vous me retranchez tout-net neuf an-
nées dans votre dernière Lettre ; jamais Contrô-
leur-général des Finances n'a fait de si grands
changemens. Votre Majesté a la bonté de me
faire compliment sur mon âge de soixante-&-
dix ans ; voilà comme on trompe toujours les
Rois ! J'en ai soixante-dix-neuf, s'il vous plaît,
& bientôt quatre-vingts ; ainsi je ne verrai point
la destruction, que je souhaitois si passionnément,
de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes,
& qui ne cultivent point les beaux-Arts.

Vous ne voulez donc point remplacer *Thiriot*
votre historiographe des Cafés ? Il s'acquittoit
parfaitement de cette charge ; il sçavoit par cœur
le peu de bons Vers, & le grand nombre de
mauvais qu'on faisoit dans Paris : c'étoit un
homme bien nécessaire à l'Etat !



XLII. LETTRE DU MÊME

A M. MESSANCE, Receveur des Tailles à St. Etienne-en-Forez, qui lui avoit envoyé un TRAITÉ sur les probabilités de la durée de la vie.

J'AI reçu , MONSIEUR , ma condamnation par livres , sous & deniers , que vous avez eu la patience de faire & la bonté de m'envoyer. J'admire votre sagacité , & je me sou mets à mon arrêt sans aucun murmure. Tout le monde meurt au même âge ; car il est absolument égal , quand on en est là , d'avoir vécu vingt heures ou vingt siècles. J'ai fait mettre au chevet de mon lit mon compte final , dont je vous ai beaucoup d'obligation. Rien n'est plus propre à me consoler des misères de cette vie , que de songer continuellement que dans le monde tout est zéro. Ce qui est très-réel , c'est l'exactitude de votre travail , son utilité , & la reconnoissance que je vous dois. Ce sont les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c.

XLIIL LETTRE de J. B. ROUSSEAU

A MONSIEUR BOUTET ,

*Qui , ayant appris sa maladie , venoit de lui
envoyer de l'argent.*

Bruxelles , 6 Mars 1738.

AVEC un seul Ami comme vous , MONSIEUR , on seroit toujours tranquille , si la reconnois-

sance excluait la confusion. La mienne augmente à la vue de vos bontés. Il est vrai qu'ayant actuellement pour me servir , trois ou quatre personnes qu'il faut nourrir & payer, j'avois besoin de secours ; mais je n'avois besoin que du quart de ce que vous m'envoyez. Il n'est pas possible que vous soyez si généreux , sans vous incommoder ; & moins vous y pensez , plus j'y songe & j'y dois songer. Les témoignages réitérés de votre infatigable bonté , suffiroient seuls pour remettre mon sang & mes humeurs dans le plus parfait équilibre. Je suis beaucoup mieux ; mais j'ai vu ma vie ne tenir qu'à un filet , aussi mince que l'attachement aux billes-vefées de ce monde. Il y a un moment, Monsieur , où toute chimère dispaçoit, & au bonheur duquel on doit se contenter de travailler.

XLIV. LETTRE DE REMERCIMENT

Pour des Conseils donnés.

JE vous remercie des remèdes que vous m'envoyez pour mon chagrin. C'est ainsi , mon cher MONSIEUR, que j'appelle les Lettres que vous m'écrivez. Celle que je viens de recevoir, a fait le meilleur effet du monde , & il me semble que votre cœur y parle dans toutes les lignes. Quel plaisir d'avoir un Ami comme vous ! Le mal est que j'en suis toujours éloigné , & que je ne jouis de ce bien que par la force de

mon imagination. Faites que , de tems en tems ; vos billets si obligeans & si agréables viennent à mon secours, si vous voulez que je résiste à une indisposition que je sens depuis un mois , &c.

XLV. RÉPONSE d'un HOMME-DE-LETTRES ,

*A Monsieur ** , qui le remercioit des éloges qu'il lui avoit donnés.*

JE ne sçais , MONSIEUR , comment j'ai mérité tous vos remerciemens. Quel-je donc fait pour vous ? Apprenez-le-moi , car je l'ignore. Les témoignages que j'ai rendus en faveur de votre mérite & de vos talens, ne sont point un service ; c'est un hommage que je devois à la vérité. Je n'ai donc rien fait pour vous. Mais quelque chose que je fisse, je trouverois ma récompense dans la chose même. C'est être payé au plus haut prix , que d'avoir trouvé l'occasion d'être utile à ce qu'on aime & qu'on estime.

XLVI. RÉPONSE

D'un LITTÉRATEUR célèbre de Paris,

*A une Lettre de Remerciment de M. C**.*

VOUS êtes en vérité trop bon , MONSIEUR , de vous épuiser en remerciemens pour un objet qui n'en vaut pas la peine. Si l'un de nous a des obligations à l'autre , ce n'est sûrement pas vous ; & je ne ferai jamais quitte envers vous,

de tout ce que vous avez dit & fait d'honnête & d'obligeant à mon occasion. Je suis fâché que l'amour de la retraite vous ait éloigné de l'idée d'habiter Paris. On peut vivre solitaire dans les plus grandes Villes ; mais vous ne pensez pas ainsi , & vous ne voulez pas , dites-vous , *mettre votre bonheur à la grosse aventure*. Vous auriez assuré du-moins celui des personnes qui vous auroient connu. &c. &c.

XLVII. LETTRE I^{re} de M. de V**

A M. DE PARCIEUX,

*Pour le remercier de son MÉMOIRE , sur son Projet
d'amener la Rivière d'Yvette à Paris.*

Au Château de Ferney , près
Genève , le 17 Juillet 1767.

VOUS avez dû , MONSIEUR , recevoir des éloges & des remerciemens de tous les Hommes-en-place ; vous n'en recevrez aujourd'hui que d'un homme bien inutile , mais bien sensible à votre mérite & à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieillesse & mes maladies m'ont fait renoncer à Paris , mon cœur est toujours votre concitoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine , ni d'Arcueil , ni de l'Yvette , ni même de l'Hippocrène ; mais je m'intéresserai toujours au grand monument que vous voulez élever. Il est digne des anciens Romains , &

malheureusement nous ne sommes pas Romains. Je ne suis pas étonné que votre *Projet* soit encouragé par Monsieur de *Sartine*. Il pense comme *Agrippa* ; mais l'Hôtel-de-ville de Paris n'est pas le Capitole. On ne plaint pas l'argent pour avoir un Opéra-comique , & on le plaindra pour avoir des Aqueducs dignes d'*Auguste*. Je desirerai passionnément de me tromper. Je voudrois voir la fontaine d'*Yvette* former un large bassin autour de la Statue de *Louis XV*. Je voudrois que toutes les maisons de Paris eussent de l'eau comme celles de Londres. Nous venons les derniers en tout. Les Anglois nous ont précédés & instruits en mathématiques ; les Italiens , en architecture , en peinture , en sculpture , en poésie , en musique : & j'en suis fâché.

XLVIII. LETTRE II^e DU MÊME

Sur le même sujet.

JE déclare Messieurs les Parisiens Welches , in-traitables & de francs-badauds , s'ils n'embrassent pas votre *Projet*. Je suis de plus assez mécontent de *Louis XIV* , qui n'avoit qu'à dire , *Je veux* , & qui , au lieu d'ordonner à l'*Yvette* de couler dans toutes les maisons de Paris , dépensa tant de millions au canal de *Maintenon*. Comment les Parisiens ne sont-ils pas un peu piqués d'émulation , quand ils entendent-dire que presque toutes les maisons de Londres ont deux sortes d'eau ,

qui servent à tous les usages ? Il y a des bourses très-fortes à Paris ; mais il y a peu d'ames fortes. Cette entreprise seroit digne du Gouvernement : mais a-t-il six millions à dépenser , toutes charges payées ? C'est de quoi je doute fort. Ce seroit à ceux qui ont des millions de quarante écus de rente , à se charger de ce grand Ouvrage ; mais l'incertitude du succès les effraie , le travail les rebute , & les *Filles* de l'Opéra l'emportent sur les *Nayades* de l'Yvette : je voudrois qu'on pût les accorder ensemble.....

Comment M. le Prévôt des marchands , d'une famille chère aux Parisiens , qui aime le bien public , ne fait-il pas les derniers efforts pour faire réussir un Projet si utile ? On béniroit sa mémoire. Pour moi , Monsieur , qui ne suis qu'un Laboureur à quarante écus , & au pied des Alpes , que puis-je faire ? sinon de plaindre la ville où je suis né , & conserver pour vous une estime très-stérile. Je vous remercie en qualité de Parisien , & quand mes Compatriotes cesseront d'être Welchès , je les louerai en mauvaise prose & en mauvais vers , tant que je pourrai.

XLIX. LETTRE

D'un AMI à un AMI.

RIEN ne peut me surprendre d'un Ami tel que vous. Vous me rendez le service le plus essentiel , & vous vous en cachez. Ce n'est que par

hazard que j'ai appris que la place que j'occupe m'a été donnée à votre sollicitation. Quoi ! vous m'avez laissé ignorer tant de bonté ! je ne veux pas du-moins que vous ignoriez ma reconnoissance. Si ce sentiment pouvoit m'acquitter avec vous , je ne serois pas en reste. Mais il me faudroit des occasions essentielles pour vous le prouver , & j'en ai si-peu , & vous avez besoin de si-peu de choses , que je serai long-tems votre débiteur.

Adieu , mon cher Ami ; comptez que j'ai autant de reconnoissance pour vos bons offices , que d'estime pour votre mérite. Je suis tout à vous.

L. LETTRE DE REMERCIMENT

De Mad^e du Bocage à Mylord Chesterfield (*).

J'ATTENDOIS mon retour en France , MYLORD , pour vous rendre graces des dons précieux que vous eûtes la bonté de m'annoncer en Hollande. La solitude, disois-je , me fournira des expressions dignes du sujet. J'espérois que vos Grands-hommes m'apprendroient à répondre à un de ceux qui les apprécie le mieux , & qui joint à leur mérite littéraire , celui d'Homme-d'Etat & de Citoyen de toutes les Nations. Dans cette idée , je reprochai vivement à ces Bustes célèbres , d'avoir passé la Mer sans le vôtre. « Je

(*) Il avoit envoyé à cette Dame les Bustes des quatre plus grands Poètes d'Angleterre , *Milton* , *Dryden* , *Pope* , *Shakespear*.

préférerois , (leur dis-je) à la représentation de vous autres Morts fameux , l'image de l'illustre Vivant qui vous envoie. Ses traits me rappelleroient sans cesse ses marques de bienveillance , & l'espoir de jouir encore un jour des charmes de sa conversation. „ &c. &c.

LI. LETTRE DE REMERCIMENT

De J. J. Rousseau à M. Vernes.

J'E sçavois , mon cher VERNES , la bonne réception que vous aviez faite à l'Abbé de S **. Je sçavois que vous l'aviez fêté , que vous l'aviez présenté à M. de Voltaire ; en un mot , que vous l'aviez reçu comme recommandé par un Ami. Il est parti le cœur plein de vous , & sa reconnoissance s'est répandue dans le mien. Mais pourquoi vous dire cela ? N'avez-vous pas eu le plaisir de m'obliger ? Ne me devez-vous pas aussi de la reconnoissance ? N'est-ce pas à vous désormais de vous acquitter envers moi ?

*A Montmorenci,
Le 18 Novembre 1759.*

LII. LETTRE DU MÊME ,

A M. le Général CONWAY , qui lui avoit obtenu une gratification du Roi d'Angleterre.

MONSIEUR ;

Aussi touché que surpris de la faveur dont il plaît au Roi de m'honorer , je vous supplie d'être

auprès de Sa Majesté l'organe de ma vive reconnaissance. Je n'avois droit à ses attentions que par mes malheurs; j'en ai maintenant aux égards du Public par ses graces. Je dois espérer que l'exemple de sa bienveillance m'obtiendra celle de tous ses sujets.

Je reçois, Monsieur, le bienfait du Roi, comme l'arrhe d'une époque heureuse autant qu'honorable, qui m'assûre, sous la protection de Sa Majesté, des jours désormais paisibles. Puissé-je n'avoir à les remplir que des vœux les plus purs & les plus vifs pour la gloire de son règne, & pour la prospérité de son auguste Maison!

Les actions nobles & généreuses portent toujours leur récompense avec elles. Il vous est aussi naturel, Monsieur, de vous féliciter d'en faire, qu'il est flatteur pour moi d'en être l'objet.

Je vous supplie, MONSIEUR, d'agréer les sentimens de ma gratitude & de mon profond respect, &c. &c.

A Wootton, le 26 Mars 1767.

LIII. LETTRE DU MÊME

*A LORD **.*

JE ne sçaurois, MYLORD, attendre votre retour à Londres, pour vous faire les remerciemens que je vous dois. Vos bontés m'ont convaincu que j'avois eu raison de compter sur votre générosité. Pour excuser l'indiscrétion qui m'y a fait

recourir , il suffit de jeter un coup-d'œil sur ma situation.

Trompé par des traîtres, qui, ne pouvant me déshonorer dans les lieux où j'avois vécu, m'ont entraîné dans un pays où je suis inconnu, afin d'y exécuter plus aisément leur projet ; je me trouvai jetté dans cette Ile après des malheurs sans exemple. Seul, sans appui, sans défense au milieu d'un peuple qui n'aime pas naturellement les étrangers, j'avois le plus grand besoin d'un protecteur. Et où pouvois-je mieux le chercher que parmi cette illustre Noblesse, à laquelle je me plaïsois à rendre honneur, avant de penser qu'un jour j'aurois besoin d'elle pour m'aider à défendre le mien ?.....

Pardonnez, Mylord, cette longue Lettre. Me pardonneriez-vous mieux d'être indifférent à ma réputation dans votre pays ? Les Anglois valent bien qu'on soit fâché de les voir injustes, & qu'afin qu'ils cessent de l'être, on leur fasse sentir combien ils le sont. &c.

LIV. LETTRE DU MÊME

A M. le Duc DE GRAFFTON, qui avoit obtenu la modération de quelques droits exigés par la Douane.

MONSIEUR LE DUC,

Je vous dois des remerciemens, que je vous prie d'agréer. Quoique les droits qu'on avoit exigés

pour mes Livres à la Douane, me parussent forts pour la chose & pour ma bourse, j'étois bien éloigné d'en demander le remboursement. Vos bontés très-gratuites sur ce point, en sont d'autant plus obligeantes. Puisque vous voulez que j'y reconnoisse aussi celles du Roi, je suis aussi flatté qu'honoré d'une grace d'un prix inestimable, par la source dont elle vient. Je la reçois donc avec la reconnoissance que je dois aux faveurs de Sa Majesté, passant par des mains si dignes de les répandre.

Daignez, Monsieur LE DUC, recevoir avec bonté les assurances de mon profond respect, &c. &c.

A Wootton, le 7 Févr. 1767.

LV. LETTRE DU MÊME,

*A M. GRANVILLE, son voisin de Campagne,
qui lui faisoit de petits cadeaux.*

JE vous suis attaché, MONSIEUR, & je bénis le Ciel dans mes infortunes, de la consolation qu'il m'a ménagée en me donnant un voisin tel que vous. Mon cœur est plein de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, de vos attentions, de vos soins, de vos bontés, mais non pas de vos dons. Sans les refuser, je n'en ferai pas plus reconnoissant que si vous ne m'en faisiez aucun. Ils n'ajoutent rien à mes sentimens pour vous; je ne vous en aimerai pas moins

moins, & je serai plus à mon aise, si vous voulez-bien les supprimer désormais.

Vous voilà bien averti, Monsieur, vous sçavez comment je pense, & je vous ai parlé très-sérieusement. Du reste, votre volonté soit faite, & non pas la mienne. Vous serez toujours le maître d'en user comme il vous plaira. &c. &c.

A Wootton, Février 1767.

Voyez l'art. COMPLIMENT, où l'on trouve aussi plusieurs *Lettres de Remerciment*; ainsi que l'article OBLIGEANTES (Lettres) & OUVRAGE DONNÉ... Voir encore la Lettre V. de l'art. AMITIÉ.

RÉPONSES à *Lettres de Demande*,
Voyez page 257 & suiv. du Tome I^{er}.

RÉPONSES à *Lettre de Félicitation*,
Voyez à la fin de l'article FÉLICITATION, To. II,
pag. 36 & suiv. & passim dans l'art. même.

RÉPONSES à *Lettres de Recommandation*
& de *Remerciment*,
Voyez dans l'un & l'autre de ces articles.





REPROCHES

(L E T T R E S de).



I. L E T T R E

De J. J. Rousseau à M. Diderot.

Vous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels sont-ils donc enfin ces maux ? Seroit-ce de ne pas endurer assez patiemment ceux que vous aimez à me faire ? de ne pas me laisser tyranniser à votre gré ? de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole & de ne jamais venir lorsque vous l'avez promis ? Si jamais je vous ai fait d'autres maux , articulez-les. Moi , faire du mal à mon Ami ! Tout cruel , tout méchant , tout féroce que je suis , je mourrois de douleur , si je croyois jamais en avoir fait à mon cruel Ennemi , autant que vous m'en faites depuis six semaines.

Vous me parlez des services que vous m'avez rendus ! je ne les avois pas oubliés. Mais ne vous y trompez pas : beaucoup de gens m'en ont rendus , qui n'étoient pas mes Amis. Un honnête-homme qui ne sent rien , rend service , & croit être Ami ; il se trompe , il n'est qu'honnête homme. Tout votre empressement , tout votre zèle

pour me procurer des choses dont je n'ai que faire, me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, & c'est la seule chose qu'on me refuse.

Mon dessein n'est point d'entrer en explication pour ce moment-ci sur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication seroit à présent inutile. Car, quoique né bon & avec une ame franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à donner de mauvaises interprétations aux discours & aux actions de vos Amis. Prévenu contre moi, comme vous l'êtes, vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire pour me justifier, & mes explications les plus ingénues ne feroient que fournir à votre esprit subtil de nouvelles interprétations à ma charge.

Je veux seulement que vous réfléchissiez un peu sur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle; mais sçavez-vous à quel point l'exemple & l'erreur peuvent la corrompre? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'Adulateurs adroits, qui évitant de vous louer en face, s'emparent plus sûrement de vous, sous l'appât d'une feinte sincérité? Quel sort pour le meilleur des hommes d'être égaré par sa candeur même, & d'être innocemment, dans la main des méchans, l'instrument de leur perfidie!

Voilà des considérations que je vous prie de bien peser. Pensez-y long-tems avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas, nous n'avons plus rien à dire. Mais si elles font quel-

que impression sur vous , alors nous entrerons en éclaircissement : vous retrouverez un Ami digne de vous , & qui peut-être ne vous aura pas été inutile. J'ai , pour vous exhorter à cet examen , un motif de grand poids ; & ce motif , le voici :

Vous pouvez avoir été séduit , ou trompé. Cependant votre Ami gémit dans sa solitude , oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le désespoir , y mourir enfin , maudissant l'ingrat dont l'adversité lui fit tant verser de larmes , & qui l'accable indignement dans la sienne. Il se peut que les preuves de son innocence vous parviennent enfin , que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire , & que l'image de votre Ami mourant ne vous laisse pas des nuits tranquilles. *Diderot* , pensez-y. Je ne vous en parlerai plus.

II. LETTRE

DE M. DE LA CONDAMINE ;

A L'AUTEUR d'un *Voyage de Londres*.

JE n'ai pas, MONSIEUR, l'honneur d'être connu de vous , ni celui de vous connoître que par vos ouvrages. L'estime qu'ils m'ont inspirée pour leur Auteur , m'a engagé d'acheter le dernier que vous venez de publier. J'ai été fort surpris de m'y voir cité d'une manière très-désobligeante & très-injuste.

Je sens qu'à votre place , quand j'aurois été sûr de n'avancer que des faits vrais , je me serois abstenue de blesser , même légèrement , quelqu'un dont je n'avois pas à me plaindre. Vous pourriez me répondre , que j'aurois fait en ce cas plus que je ne devois , & que vous n'étiez pas obligé d'en faire autant. Mais vous conviendrez du moins , que puisqu'il vous plaisoit de blâmer sans nécessité , dans un Ecrit public , un homme qui ne vous a rien fait , vous deviez au moins vous assurer que vous n'avanciez rien de contraire à la vérité. Je vous fais vous-même juge , si vous avez suivi cette règle.....

J'espère que dans une nouvelle édition (& le débit rapide de votre Ouvrage annonce qu'elle sera prochaine) , vous voudrez bien réformer les faits dont vous avez été mal instruit. Ils répandent sur moi un ridicule que je ne mérite point. Vous n'aviez pas besoin de cette ressource pour égayer vos Lecteurs , que vous occupez toujours agréablement , quoique vous puissiez vous contenter de les instruire , &c.

N. B. *L'Auteur de Londres donna à M. de la Condamine la satisfaction que ce célèbre Académicien méritoit.*



III. RÉPONSE du Duc de NOAILLES

*A une Lettre de reproches de l'Evêque de Châlons,
son Oncle.*

J'AI reçu, mon cher ONCLE, la Lettre que vous m'avez écrite, qui étoit pour moi seul. C'est une précaution sage & digne de vous. En effet, elle étoit d'un style qui ne devoit pas se rendre public : par rapport à vous, s'entend ; car pour moi, je suis prêt à effuyer les plaintes de mes parens. Un de vos grands griefs est, qu'étant entré dans le Ministère, je ne sois pas uniquement occupé de vous. Je vous avouerai que les motifs qui m'ont déterminé à me charger du pénible emploi dont on m'a honoré, n'ont point été que tous mes Parens, ni moi, fissions fortune. Ce n'est pas - là ma façon-de-penser ; & comme j'ai été choqué en plus d'une occasion de ce que j'ai vu faire aux familles de la plupart des Ministres du tems passé, j'ai été extrêmement en garde avec la mienne, lorsque je suis entré en place : & cela par respect pour le Public, qui fait volontiers des observations un peu sévères sur la conduite de ceux qui entrent dans l'administration des affaires. Je comprends que ce régime n'est pas de votre goût. J'en suis, en vérité, bien fâché ; car j'aurois grande envie de vous plaire : mais je n'en changerai pas. Au surplus, quoique vous ayez huit

ou dix ans plus que moi , & une Croix pendue à votre cou , dont je respecte , comme je le dois , le caractère ; tout cela , dis - je , ne vous met point en droit de m'écrire la Lettre que je reçois. C'est tout ce que je puis dire pour l'amour de vous , & plus encore pour l'amour de moi.

13 Janvier 1718.

IV. LETTRE de M. L'ABBÉ C**

A U N A M I ,

En réponse à une Lettre de reproches.

J E ne mérite , mon très - cher A M I , ni vos louanges , ni vos reproches. L'application aux travaux de l'esprit n'a point altéré en moi les sentimens du cœur. Ma Lettre vous a paru sèche , parce que j'étois malade en l'écrivant ; parce que la poursuite d'un procès non moins désagréable que dispendieux attriste mon imagination ; enfin parce que les perfidies que j'ai effuyées depuis - peu , ont fermé mon ame à toutes les idées flatteuses & riantes. Mais je suis bien éloigné de confondre les vrais Amis , avec ces hommes faux & jaloux qui n'en portent que le nom , & qui sous le manteau de l'amitié cachent le poignard de la haine & de l'envie. Je vous ai toujours connu de la sensibilité ; je serois bien fâché de la voir diminuer par une indifférence que vous ne méritez point. Je suis flatté & touché de votre amitié , & je souhaite

Ouv

trouver en vous les sentimens que vous m'avez inspirés.

Vous me marquez que vous avez été trompé dans toutes vos espérances ; j'en suis très-affligé , mais je n'en suis point surpris. Rappelez-vous tout ce que je vous ai dit sur la méchanceté des hommes , sur les vaines illusions dont les Grands nous bercent , sur la jalousie active des Petits qui cherchent à fermer au Mérite tous les chemins de la Fortune. Vous n'êtes pas le seul qui ayez été abusé par les chimères de la grandeur : mais je partage vos peines avec autant de vivacité , que si ce que vous m'annoncez étoit nouveau pour moi. Si vous vous souvenez de mes réflexions sur la nécessité de se faire soi-même son bien-être , vous verrez qu'on ne peut guères compter sur les hommes , mais qu'on peut toujours compter sur soi : & vous êtes fait pour soutenir les travaux & surmonter les obstacles , &c. &c.

V. LETTRE à un ancien AMI.

MON cher & ancien AMI , je romps un silence , qui paroît fort indifférent à votre cœur , mais qui pèse beaucoup au mien. Je vous ai toujours aimé ; je vous aime encore , tout ingrat que vous êtes. Il y a deux ans que je vous écrivis , & il y a deux ans que j'attends votre réponse. Vous avez sans-doute mieux aimé

ajouter foi aux propos d'une personne qui me hait aujourd'hui , peut-être parce qu'elle m'a trop aimé autrefois , qu'à l'exposition simple & sincère de mes torts & de ma justification. J'espérois que vous seriez le lien de deux cœurs faits l'un pour l'autre , mais que des mal-entendus & de faux rapports avoient désunis. Je me suis trompé , & c'est un nouveau motif de me détacher des illusions de ce monde ; j'y tiens pourtant beaucoup encore , & je serois bien fâché que l'amitié , & sur-tout celle que vous me devez , fût une de ces chimères qu'il faut laisser-échapper. Je m'intéresserai toujours vivement à votre fortune , à votre réputation , & à votre famille : si je ne suis pas payé de retour , je me consolerais en sçachant qu'il est beau de faire des ingrats.

VI. LETTRE de Mll^e. DE SCUDERI

Au Comte DE BUSSI. 1691.

NE vous vantez plus de connoître l'amitié ; MONSIEUR : il y a six mois que je ne vous ai écrit , parce que je n'ai bougé du lit de tout l'hiver , & je n'ai pas eu la moindre marque de votre souvenir. Je vois bien que je pourrois être morte deux ou trois ans , sans vous inquiéter , si mon ombre ne vous alloit reprocher votre oubli. Prenez-y garde au moins ; cela pourroit bien vous arriver , car je crois

que je ſçaurai aimer au-delà du tombeau. Comment vous êtes-vous accommodé de ce terrible hyver ? Nous autres , gens avancés , en trouvons la carrière bien rude. J'ai eu bonne compagnie au chevet de mon lit : mes maux , & le froid qui m'avoit engourdi , m'ont toujours laiffé l'eſprit & la langue libres , & le cœur auffi chaud pour mes Amis , que s'ils le méritoient ; car , à vous parler franchement , vous n'êtes pas le ſeul dont je pourrois me plaindre : mais , parce que je vous aime plus que les autres , je ne me plains que de vous. Ces ſentimens-là ne ſont-ils pas trop délicats pour vous , Monſieur ?

VII. LETTRE

D'UN HOMME auquel on avoit prêté des propos injurieux contre un de ſes Amis.

JAMAIS on n'a été plus étonné , MONSIEUR , que je l'ai été en liſant votre Lettre. Si je n'y avois reconnu votre écriture , je me ſerois imaginé que c'étoit la production d'un homme qui ayant rêvé la nuit , auroit mis le lendemain ſon rêve par écrit & me l'auroit envoyé. Tous les propos qu'on m'a prêtés avec autant de malice que de bêtife , n'ont pas , en effet , plus de fondement que n'en a un rêve.

Je ne me rappelle point d'avoir eu aucune occaſion de parler de vous ; & ſi elle s'étoit préſentée , je n'aurois pu m'expliquer que dans

des termes d'estime & de reconnoissance. Je défie celui qui vous a tenu un autre langage, de se nommer, & de me mettre à - portée de lui répondre. Vous m'auriez rendu plus de justice, & vous vous la seriez rendue à vous-même, en dédaignant ses impostures. Des discours injurieux ne peuvent être tenus sur un homme tel que vous, & sont indignes d'un homme comme moi.

Si j'ai cessé de vous écrire, c'est que dans le torrent d'occupations qui m'entraînent, je n'ai pas quelquefois le tems de penser à moi-même. Mais je puis bien vous protester qu'il ne m'est resté de vous que des idées avantageuses. Votre souvenir me sera toujours cher, & votre estime précieuse. J'espère que la calomnie ne sera pas venue à bout de me la faire perdre, & que vous n'écouteriez plus à l'avenir ses discours empoisonnés. &c. &c.

Août 1757.

VIII. LETTRE du Comte DE BUSSI

Au Comte DE COLIGNI.

QUOI! vous avez passé vous-même à ma porte, à l'entrée de la nuit, sans venir coucher chez moi! Quoi! mon Parent, mon Ami, qu'il y a dix ans qui ne m'a vu, me faire un tour comme celui-là! Cela mériterait que je ne vous fisse pas les reproches que je vous fais: ils

Ovj

sont trop obligeans pour une pareille action. Quand vous n'auriez pas eu le plaisir de me recevoir , je vous aurois dit mille nouvelles , sur quoi nous aurions fait cent mille réflexions. Nous nous serions montré , l'un a l'autre , la fermeté avec laquelle nous soutenons notre mauvaise fortune. Mais enfin , puisque tout cela vous est indifférent , je me contenterai de vous dire que je suis , &c.

IX. LETTRE de Madame LA DUCHESSE

D U M A I N E ,

*A M. DE LA MOTTE , qui refusoit de lui envoyer
des Vers.*

OUI , vous avez raison ; je me rends & je ne vous demande plus de Vers. Je vois que quand *Apollon* vous manque , vous n'avez plus de ressource. Que j'avois grand tort de vous proposer de vous adresser à quelque autre ! Je ne vous ferai plus de menaces , puisque vous avez l'esprit assez bien fait pour prendre le tout en bonne part , jusqu'à la suppression de mes Lettres.... Ainsi je finis tout court.

X. LETTRE à un mauvais Payeur.

VOUS me promîtes , MONSIEUR , par votre Lettre du 1^{er} Octobre , que vous me feriez compter au premier jour l'argent que vous me de-

vez. Nous voici au mois Février, & je n'ai pas reçu de nouvelles ! La petite somme que je vous ai prêtée est une bagatelle pour vous, & est beaucoup pour moi. Je vous prie de me la faire-toucher au plutôt, & je vous renverrai votre billet. Je serois très-fâché que votre négligence m'obligeât d'en faire un autre usage. Mais j'y serai forcé, si vous me faites attendre plus long-tems.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XI. RÉPONSE

A UNE PERSONNE qui se plaignoit que les plaisirs du Carnaval l'avoient fait-oublier.

LES plaisirs du Carnaval n'ont pu, mon cher AMI, distraire mon cœur ; & les abstinences du Carême ne sçauroient le dessécher. Je goûte peu de plaisirs loin de vous, & les folies bruyantes qui annoncent une triste quarantaine m'ont toujours paru insipides. Si je ne vous ai pas écrit, c'est que j'attendois d'avoir une bonne nouvelle à vous donner : elle vous sera certainement agréable, car elle me regarde. Mais ce fruit dont je voulois vous faire goûter, n'est pas encore assez mûr. Dès qu'il le sera, vous le sçauvez dans l'instant.



XII. RÉPONSE

A une LETTRE de reproches.

J'Attendois de votre cœur généreux , mon très-cher AMI , que vous insisteriez moins sur la faute d'un homme qui vous avoit demandé grâce , & que vous ne le battiez point lorsqu'il étoit à vos pieds. Pour qui gardez vous votre indulgence , si vous ne l'exercez pas envers ceux que vous aimez ? Vos reproches ont très-mortifié votre Ami ; vous faites passer de mauvais momens à ceux qui donneroient leur vie pour vous procurer de beaux jours. Vous ne vous arrêtez qu'aux choses désagréables qu'on a pu vous dire , & vous oubliez les choses flatteuses. Doit-on , en cueillant les roses , ne s'attacher qu'aux épines & dédaigner les fleurs ?

Votre colère m'a du-moins valu une Lettre de trois pages. J'aimerois mieux que vous fussiez long en amitié , & court dans le ressentiment. Mais on vous tient compte de tout , même lorsqu'on n'y trouve pas son compte. Il vaut mieux recevoir des réprimandes de vous , que de ne rien recevoir du tout.

Vous peignez si-bien les charmes d'un attachement mutuel , qu'il y auroit de l'injustice de vous croire incapable d'amitié : c'est une vertu que vous sçavez sentir & inspirer. On ne peut vous connoître , sans s'intéresser vivement à vous

& on ne peut s'intéresser à vous sans vous aimer. C'est avec ces sentimens que je veux vivre & mourir le meilleur de vos Amis.

XIII. LETTRE de Monsieur DE V**

A M. DE LAMARRE,

*Au sujet de l'Edition qu'il avoit donnée de la Tragédie
de la Mort de César.*

JE me flatte, mon cher MONSIEUR, que quand vous ferez imprimer quelqu'un de vos Ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'Edition de *Jules - César*. Permettez que mon amitié se plaigne que vous ayez hazardé, dans votre Préface, des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonstances le parricide étoit regardé comme une action de courage & même de vertu chez les Romains; ce sont de ces propositions qui auroient grand besoin d'être prouvées.

Si vous m'aviez envoyé votre Préface, je vous aurois prié de corriger ces bagatelles; mais vos fautes sont si peu de chose en comparaison des miennes, que je ne songe qu'à ces dernières: j'en ferois une fort-grande de ne vous point aimer, & vous pouvez compter toujours sur moi.

A Cirey, le 15 Mai 1736.

Voir la Lettre XVI. OUVR. DONNÉ.

XIV. LETTRE DE M. L'Abbé DE CHAULIEU,

*A Madame la Duchesse de***.*

VOUS m'aviez paru, MADAME, faire si-peu de cas de ma bonne santé, & vous en parliez même si souvent avec mépris, que je ne puis m'imaginer que ce soit un si grand crime auprès de vous que de l'avoir perdue. J'éprouve cependant tout le contraire. La goutte m'ôte toutes les marques d'honneur de votre souvenir, de pitié, d'amitié, qui auroient fait toute ma consolation. Il y a quinze jours que je suis dans mon lit, sans que vous ayez envoyé demander par un laquais au bedeau du Temple (*) s'il m'avoit enterré, ou non. N'ai-je pas raison de me plaindre, & de vous faire quelques reproches de votre oubli & de votre indifférence ? Car en aimant, qui ne veut être aimé ?

(*) L'Abbé de *Chaulieu* demeueroit au *Temple* à Paris.

XV. LETTRE (a) D'UNE MERE A SON FILS,

En l'éloignant de Paris.

MON FILS, il m'en coûte tant de vous tenir éloigné de moi, que, si je n'écoutois que mon penchant, je vous retiendrois toujours ici. Mais c'est ma trop grande tendresse pour vous, qui

(a) Cette Lettre est tirée de celle que J. J. *Rousseau* écrivit à Madame de T**.

m'empêche de m'y livrer. Tandis que vous avez été auprès de moi , j'ai vu avec la plus grande douleur, qu'au lieu de répondre à l'attachement de votre Mere, & de lui rendre en toutes choses la complaisance qu'elle aimoit à avoir pour vous, vous ne vous appliquiez qu'à lui faire-éprouver des contradictions continuelles. Les mutineries déchirent trop mon cœur , pour que je puisse les endurer davantage.

J'ai donc pris la résolution de vous placer loin de moi. Je veux m'épargner l'affliction d'être à tout moment l'objet & le témoin de votre désobéissance. Puisque vous ne voulez pas répondre aux tendres soins que j'ai pris de votre éducation, j'aime mieux que vous deveniez un mauvais sujet loin de mes yeux, que de voir mon Fils chéri manquer à chaque instant à ce qu'il doit à sa Mere. D'ailleurs je ne désespère pas que des gens fermes & sensés, qui n'auront pas pour vous le même foible que moi, ne viennent à bout de dompter votre caractère revêché.

Voilà, mon Fils, les raisons du parti que j'ai pris pour ne pas vous livrer à tous vos défauts, & pour ne pas me rendre tout-à-fait malheureuse. Je ne vous laisse point à Paris, pour ne pas avoir à combattre le desir de vous voir. Mais je ne vous tiendrai pas non-plus si éloigné, que, si l'on est content de vous, je ne puisse vous faire-venir ici quelquefois, &c.

XVI. LETTRE

D'UNE DEMOISELLE PÉNITENTE ,

A un Séducteur.

JUSQU'à quand , MONSIEUR , me tourmenterez - vous ? N'ai-je pas assez souffert pour vous , & faut il m'exposer à de nouvelles peines ? Déshonorée dans le Public , odieuse à mes Parens ; maltraitée ou punie par eux , quel état est plus triste que le mien ? Et vous qui êtes la cause de tous mes maux , & qui devriez m'en offrir le remède , vous cherchez à les prolonger ? Non , je me guérirai d'une passion qui a fait l'opprobre & le tourment de ma vie. L'honneur me l'ordonne , & il sera obéi. Il est des amours condamnables , mais qu'une union sacrée peut épurer. Le vôtre n'est pas de ce genre. Vous vous êtes imposé des chaînes que vous ne pouvez rompre , & les liens que vous aviez formés avec moi ne pouvoient durer ni devant Dieu , ni devant les hommes. Je ne puis y penser sans remords ; je ne puis me rappeler mes égaremens sans répandre des larmes. Si vous m'avez aimée comme vous me l'affuriez , donnez-m'en une dernière preuve en cessant de me voir. Toutes vos tentatives seront inutiles. J'éviterai votre présence , comme celle de l'auteur de mes malheurs. Je veux réparer , s'il se peut , par la conduite la plus sage , le tort irréparable que j'ai

fait à ma réputation. Puissé-je obtenir grace aux yeux du Public ! Puissiez-vous oublier une infortunée qui s'est égarée avec vous, & puisse-je oublier moi-même que je vous avois donné mon cœur ! Adieu, & pour toujours.

XVII. LETTRE DE J. B. ROUSSEAU

Aux Sieurs FRITSCH & BOHM, Libraires de Rotterdam, qui l'imprimoient malgré lui.

J'AI été très-surpris de voir dans vos Gazettes que mes *Œuvres*, vraies ou supposées, étoient prêtes de voir le jour. Je l'ai été bien davantage, d'apprendre que dans un Pays où les Lettres sont en quelque recommandation, deux Libraires ne faisoient point de difficulté d'imprimer un homme vivant, sans sçavoir de lui s'il le trouvoit bon. Je ne sçais si vous avez cru que la guerre qui est entre nos deux Nations, vous mettoit en droit de profiter d'un vol qui m'a été fait. Si cela est, permettez-moi de vous dire que vous vous êtes trompés. Les Gens-de-lettres n'ont jamais été compris, que je sçache, dans les querelles des Puissances ; & les Auteurs ont de tout tems regardé les Libraires comme les dépositaires, & non comme les voleurs de leurs Ouvrages.

Le tort que vous me faites en cela est d'autant plus considérable, que je sçais par des avis certains que celui qui vous a choisis pour com-

plices de son larcin , ne s'est pas contenté d'altérer & de corrompre le peu de Pièces de moi qu'il a pu ramasser ; mais que , par une malice abominable , il y a joint quantité d'ouvrages grossiers & libertins , auxquels je n'ai jamais eu la moindre part. Ainsi, Messieurs, non-seulement vous offensez cruellement un homme qui ne vous a jamais fait de mal ; mais vous abusez le Public qui doit toujours être respecté , sans avoir d'autre garant de votre conduite qu'un homme pour lequel ce même Public n'a jamais eu que du mépris.

Vous êtes les maîtres de faire-paroître cette coupable édition. Mais si vous le faites, je vous répons d'avance de l'indignation éternelle de tous les honnêtes-gens , non pas contre moi qui trouverai peut-être plus d'un moyen de me laver d'une si noire imposture , mais contre ceux qui n'auront pas eu honte de la consacrer par l'impression. Il ne faut pas que vous espériez d'établir votre fortune en publiant des Ouvrages faits pour la canaille , tels que ceux qu'on a l'impudence de m'attribuer. Les honnêtes-gens ne meublent pas volontiers leurs Bibliothèques de ces honteuses rapsodies, qui ne décrivent pas moins le Libraire qui les imprime , que l'Auteur qui les a faites , & vous vous appercevrez peut-être dans la suite que l'on vous a fait un présent plus propre à détruire votre crédit qu'à l'augmenter,

Je ne vous parle point du volume d'injures que vous promettez contre moi sous le titre d'*Anti-Rouffean*. Vous ne pouvez mieux me venger de mes ennemis, qu'en publiant les infamies dont ils sont capables. J'aurois mauvaise grace d'exiger, de la médiancé de ces petits barbouilleurs de papier, une retenue qu'ils n'ont pas pour les Têtes les plus sacrées.

Pour vous, Messieurs, si vous êtes, comme je le crois, assez gens - d'honneur pour faire cas de mes avis, le Public vous en sçaura gré, & je vous en serai très - obligé. Si au contraire vous jugez à propos de continuer l'édition d'un livre que je vous déclare n'être point de moi, vous pouvez encore y ajouter cette Lettre, dont vous ne sçauriez douter que je ne sois l'auteur, puisque je la signe, & que je veux bien vous y assurer que je suis,

MESSIEURS,

Votre, &c.

A Soleure, le 13 Août 1711.

XVIII. LETTRE de M. L'ABBÉ **,

A UN MAUVAIS-PLAISANT qui lui reprochoit d'être triste.

JE n'aurois pas imaginé, MONSIEUR, qu'une Comédie plaisante que je vous avois prêtée pour vous faire-rire, seroit l'occasion d'une dissertation sur ma tristesse. Cette dissertation venue si mal-à-propos, & reproduite pour la cinquantième

fois , ne peut que me donner de l'humeur. Je ne crois pas être fort amusant ; mais je ne croyois pas être assez ennuyeux pour me l'entendre reprocher si souvent.

Beaucoup de personnes se croient riantes , qui ne sont que risibles : leur enjouement n'est que de l'extravagance. Je suis bien éloigné d'avoir une pareille gaieté , & je ne veux être admis nulle-part en qualité de *Polichinelle*.

Les Princes autrefois avoient des Bouffons ; mais les particuliers ne doivent avoir que des Amis.

Ces Amis ont des infirmités , qui influent sur le caractère. Leur reprocher qu'ils sont tristes , c'est les attrister davantage. Guériroit-on un étique , un hydropique , en lui disant qu'il est attaqué d'une maladie incurable ?

Adieu, MONSIEUR. Lorsque vos Amis vous intéresseront , ils vous amuseront toujours assez. Soyez indulgent avec eux , comme ils le sont avec vous. Passez - leur quelques airs de tristesse , puisqu'ils vous passent plusieurs boutades d'humeur. &c. &c.



XIX. LETTRE de Monsieur de la Motte

A MADAME DE LAMBERT,

*Qui lui avoit reproché de n'admettre dans les Femmes,
que l'imagination.*

A quoi pensez-vous, MADAME, de me faire une si mauvaise querelle ? Vous me confondez avec des hérétiques, que j'ai combattus cent fois en votre présence, & que je viens de dénoncer moi-même à la Princesse (*). Quoi ! Madame, je ne passerois aux Femmes que l'imagination & les faillies, à l'exclusion du sérieux & des vues profondes ! A Dieu ne plaise, Madame : vous y avez mis bon ordre ; & depuis que je vous ai vue, (car il faut parler quelquefois sérieusement,) vous m'auriez bien guéri de cette erreur, si j'en avois été capable. Choisissez donc mieux où placer vos vengeances, &c.

(*) Madame la Duchesse du Maine.

XX. LETTRE de Monsieur DE V***

A M. HORACE WALPOLE,

*Pour répondre aux reproches qu'on lui a faits au sujet
de Shakespéar.*

MONSIEUR,

J'AI reçu la Préface de votre *Histoire de Richard* : elle me paroît trop courte. Quand on a

si visiblement raison, & qu'on joint à des connoissances une philosophie si ferme & un style si mâle, je voudrois qu'on me parlât plus long-tems. Votre pere étoit un grand Ministre & un bon Orateur ; mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous.

Après avoir lu la Préface de votre Histoire, j'ai lu celle de votre Roman. Vous vous y moquez un peu de moi. Les Français entendent raillerie ; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez fait accroire à votre nation que je méprise *Shakespéar*. Je suis le premier qui ai fait-connoître *Shakespéar* aux Français. J'en ai traduit des passages il y a 40 ans ; ainsi que de *Milton*, de *Waller*, de *Rocheſter*, de *Dryden* & de *Pope*. Je peux vous assurer qu'avant moi presque personne en France ne connoissoit la poésie anglaise : à peine avoit-on même entendu parler de *Locke*.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes Concitoyens les découvertes du grand *Newton*, que quelques fois parmi nous appellent encore des *Systèmes*. J'ai été votre Apôtre & votre Martyr. En vérité, il n'est pas juste que les Anglais se plaignent de moi.

J'avois dit, il y a très-long-tems, que si *Shakespéar* étoit venu dans le siècle d'*Addisson*, il auroit joint à son génie l'élégance & la pureté qui
rendent

rendent *Addisson* recommandable. J'avois dit que son génie étoit à lui, & que ses fautes étoient à son siècle. Il est précisément, à mon avis, comme le *Lopez de Vega* des Espagnols & comme leur *Caldéron*. C'est une belle nature, mais sauvage. Nulle régularité, nulle bienséance, nul art. De la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le chaos de la Tragédie, dans lequel il y a cent traits de lumière. &c. &c.

XXI. LETTRE DU MÊME

A UN ACADEMICIEN,

Où il répond aux reproches faits au sujet de ses
Commentaires sur Corneille.

VOUS me reprochez, MONSIEUR, de n'avoir pas assez étendu ma critique dans mes Commentaires sur plusieurs Vers de *Corneille*. Vous voudriez que j'eusse examiné plus sévèrement les fautes contre la langue & contre le goût.

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous sçavez que d'autres ont trouvé dans mes Remarques trop de sévérité ; mais je vous assure que je n'ai songé, ni à être indulgent, ni à être difficile. J'ai examiné les Ouvrages que je commentois, sans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la Nation dont est l'Auteur. Quiconque cherche la vérité, ne doit être d'aucun pays. Les beaux

morceaux de *Corneille* m'ont paru au-dessus de tout ce qui s'est jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre ; je ne pense point ainsi, parce que je suis né en France, mais parce que je suis juste. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de justice que moi aux étrangers ; je peux me tromper, mais c'est assurément sans vouloir me tromper.

Le même esprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille*, comme de ses grandes beautés. Vous avez raison de dire que ses dernières Tragédies sont très-mauvaises, & qu'il y a de grandes fautes dans ses meilleures. C'est précisément ce qui me prouve combien il est sublime, puisque tant de défauts n'ont diminué ni son mérite, ni sa gloire.

Je n'ai pu dire que mon sentiment. Ce n'est point ici un vain discours d'appareil, dans lequel on n'ose expliquer ses idées, de peur de choquer les idées de la multitude ; mais, en exposant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en effet exposé que des doutes, que chaque Lecteur pourra résoudre.



XXII. LETTRE de J. J. ROUSSEAU

A M. GUIZ,

Qui lui avoit appris les propos du Public au sujet de
sa brouillerie avec M. HUME.

A Wootton le 2 Août 1767.

JE me serois bien passé, MONSIEUR, d'apprendre les bruits obligeans qu'on répand à Paris sur mon compte. Vous auriez bien pu vous passer vous-même de vous joindre à ces cruels Amis, qui se plaisent à me plonger le poignard dans le cœur.

Le parti que j'ai pris de m'ensevelir dans cette solitude, sans entretenir aucune correspondance dans le monde, est l'effet de ma situation bien examinée. La ligue qui s'est formée contre moi est trop puissante, trop ardente & trop adroite, pour que je sois en état de lui faire face, n'ayant d'autre appui que la vérité. Couper les têtes de cette hydre, ne serviroit qu'à les multiplier. Je n'aurois pas détruit une calomnie, que vingt autres plus cruelles lui succéderaient à l'instant.

Ce que j'ai à faire est de bien prendre mon parti sur les jugemens du Public, de me taire, & de tâcher au moins de vivre & mourir en repos.

Je n'en suis pas moins reconnoissant pour

P ij

ceux que l'intérêt qu'ils prennent à moi , engage à m'instruire. En m'affligeant , ils m'obligent. S'ils me font du mal , c'est en voulant me faire du bien.

Ils croient que ma réputation dépend d'une Lettre injurieuse ; cela peut être. Mais s'ils croient que mon honneur en dépend , ils se trompent. Si l'honneur d'un homme dépendoit des injures qu'on lui dit & des outrages qu'on lui fait , il y a long - tems qu'il ne me resteroit plus d'honneur à perdre. Ceux qui ne jugent que sur des preuves , ne me condamneront certainement pas ; & ceux qui jugent sans preuves , ne valent pas la peine qu'on les défabuse. J'ai un défenseur dont les opérations sont lentes , mais sûres : je les attends , &c. &c.

Voyez aussi la Lettre XI. de l'art. AMITIÉ ; & une tirade de la Lettre d'un Commis de Versailles , To. I. p. 263.

RÉTRACTATION , *Voy. l'art. EXCUSE.*



SILENCE

(LETTRES pour reprocher ou pour excuser le).

I. LETTRE d'un Ami à un Ami.

JE suis désespéré, mon cher AMI, de n'avoir pas reçu votre première Lettre. Toutes mes Lettres me parviennent par la Poste : comment la vôtre, pour qui j'aurois sacrifié toutes celles que je reçois, s'est-elle égarée ? c'est ce que je ne conçois point ; mais je n'y ai pas moins de regret. Vous voyez que mon silence a été involontaire. Vous n'auriez pas dû lui donner de mauvaises interprétations, & vous devez assez compter sur moi, pour penser que, lorsque je ne vous réponds point, je n'ai pas reçu vos Lettres. Elles me sont trop chères, pour que je m'expose à ne plus en recevoir en les négligeant.

II. LETTRE

*Du R. P. ** à un de ses Amis.*

Vos reproches sont très-obligeans, mon très-Révérénd & aimable PERE, & ma réponse sera bientôt faite. Vous sçavez que quand on a gardé un silence qu'on auroit dû rompre depuis long-

rems, on s'épuise à chercher de mauvaises excuses. Un Ami tel que vous, mérite qu'on agisse plus franchement avec lui. Je vous avoueraï donc que mon péché favori, cette indolence que vous m'avez tant reprochée, m'a fait négliger jusqu'à présent un devoir dont j'aurois dû m'acquitter plutôt. Mais on peut être paresseux, & bon ami. C'est ce que j'éprouve en moi. Pardonnez moi mes défauts, puisque vous n'avez pas pu les corriger. Vos leçons ont débrouillé mon esprit; vos avis ont perfectionné mon cœur. Ce que je vous dois ne sortira jamais de ma mémoire. Daignez recevoir tout à-la-fois les hommages de ma reconnoissance, les excuses de ma paresse, & les sentimens de mon amitié. Elle est aussi tendre que respectueuse, &c. &c.

III. LETTRE

*De Monsieur ** à un de ses Amis.*

APRÈS les preuves constantes de votre amitié, je ne m'attendois pas, MONSIEUR, à un si long silence. Seriez-vous malade? Auriez-vous oublié un ancien Ami? Ces deux idées me tiennent dans une inquiétude continuelle & attristante. Vous m'avez si souvent consolé! voudriez-vous m'alarmer aujourd'hui sur la chose à laquelle je tiens le plus, & me faire craindre la perte d'une amitié si chère à mon cœur?



IV. LETTRE du Même au Même.

Pourquoi, mon très-cher AMI, désiré-je si fort de recevoir de vos Lettres ? Elles augmentent mes regrets, au lieu de les calmer. Je devrois renoncer à un commerce épistolaire qui, loin de guérir mes plaies, les r'ouvre pour les faire saigner. Mais comment me priver du plaisir de vous écrire ? de vous répéter cent fois l'excès de ma douleur ? Non, je ne puis me déterminer à ce sacrifice, & je compte assez sur votre amitié pour croire que, si je le faisois, vous trouveriez que quelque chose manque à votre cœur. Ce sont les sentimens de ce cœur qui m'ont pénétré. Les saillies de votre esprit auroient pu m'éblouir ; la gaieté de votre caractère pouvoit m'amuser mais : il n'y avoit que la solidité de vos sentimens, la justesse de vos idées, la sagesse de vos vues, qui pût faire d'une liaison passagère une chaîne éternelle. Pourriez-vous rompre des nœuds que vous avez formés, & qui font notre bonheur mutuel ? Nous y perdriions l'un & l'autre ; mais j'y perdrais bien plus que vous.

V. LETTRE DU COMTE DE BUSSI

A la Comtesse de Fiesque.

JE sçais bien, Madame la COMTESSE, qu'on seroit ridicule de s'attendre à une grande ré-

gularité de votre part ; qu'il vous faut prendre sur ce pied-là , & même que vous pouvez avoir des affaires qui vous laissent peu de loisir. Mais il y a raison par-tout : deux lignes sont bientôt écrites , il ne faut pas trois mois pour cela. Cependant il y en a plus , que je n'ai reçu le moindre souvenir de vous. Il ne me manquoit plus que votre oubli , pour être traité en amitié comme je l'ai été en amour. &c. &c.

VI. LETTRE d'un Ami à un Ami.

IL est tems, mon très-cher AMI , que je vous tire de votre assoupissement. Vous paroissez m'avoir entièrement oublié ; vous m'aviez pourtant promis de me donner des marques de souvenir. Je suis aussi surpris qu'affligé de votre silence ; vous excuserez sans doute les reproches que je vous en fais , en faveur de l'amitié qui me les arrache.

J'aime, comme vous, la retraite ; j'ai besoin des consolations de cette amitié. Je hais ce monde si sot, si tumultueux , dont tous les plaisirs sont des ennuis brillans ou des amusemens insipides. Ce n'étoit qu'après de vous que je trouvois les sages amusemens, les vrais plaisirs : demi-heure d'entretien valoit mieux, selon moi, que dix années de conversation dans ce qui s'appelle la bonne-compagnie , & qui est si souvent indigne de ce nom. Mais pourquoi rappellé-je les instans d'un bonheur trop peu durable ?

VII. RÉPONSE.

MON amitié pour vous ne sera jamais endormie, & c'est à tort, mon cher Ami, que vous m'avez cru dans l'assoupissement. Si j'ai paru vous négliger pendant quelques mois, c'est que j'attendois d'être de retour d'un long voyage pour vous donner de mes nouvelles. Me voici rendu à ma retraite: parmi les plaisirs que j'y goûte, votre Lettre a été un des plus sensibles. J'aurois bien tort de ne pas répondre à l'attachement d'un homme tel que vous. Soyez persuadé de toute ma reconnoissance; elle me tient au cœur, & de tous les sentimens que je vous dois, c'est le dernier qui mourra en moi.

VIII. RÉPONSE de Mr. ***

A une Lettre où on lui reprochoit son silence.

J'AI rarement, mon cher MONSIEUR, l'occasion de vous faire-parvenir les expressions de mon amitié; mais ce sentiment n'en est pas moins vif en moi. J'avois d'ailleurs cessé de vous écrire, parce que M. l'Abbé T**, notre Ami commun, vouloit-bien être l'interprète de mon attachement. J'ai un double plaisir aujourd'hui, en vous faisant part du sien & du mien. Je réparerai, par une tendresse vive & active, ce que vous appelez ma paresse; & je ne connoîtrai ja-

mais ce défaut, lorsqu'il s'agira de vous, & de tout ce qui a rapport à vous.

Je vois avec plaisir que l'absence n'a pas changé l'état de votre cœur ; & je puis vous assurer qu'elle a augmenté la sensibilité du mien. Je regrette dans le tumulte d'une grande Ville le calme de la solitude & les charmes de votre société. Il manque à mon bonheur de partager le vôtre. &c. &c.

IX. AUTRE LETTRE

Sur le même sujet.

Vous avez la bonté, MONSIEUR, de vous inquiéter de mon silence, & je serois bien ingrat, si je ne m'empressois de calmer votre chagrin. Je n'ai point été malade. Mais le maudit emploi dont on m'a revêtu, m'a obligé de courir pendant les mois entiers de Septembre & d'Octobre. Il n'y a qu'un instant que je suis rentré dans ma chaumière, & je profite de ce premier moment, pour vous dire que je n'ai cessé de vous aimer, & que ce sentiment est l'unique plaisir d'une vie très-occupée & très-agitée.

X. LETTRE

*D'un Homme-de-Lettres à M. C**.*

Vous devez être persuadé, MONSIEUR, que je n'ai différé de répondre à votre Lettre

obligeante, que dans l'intention d'accompagner la réponse de quelques témoignages de ma reconnaissance. Je voudrois qu'ils fussent plus éclatans ; mais du-moins sont-ils offerts avec cette sincérité qui flatte toujours les cœurs sensibles. Les Ouvrages, que je vous offre ne sont que des esquisses, qui n'ont d'autre utilité qu'en ce qu'elles servent à connoître les hommes. Pour vous qui les pesez avec des balances d'or, excusez à-la-fois & la médiocrité de mon hommage & le retardement de ma réponse, &c. &c.

XI. LETTRE du Comte DE BUSSI,

A MAD^e la Marquise D'HUMIERES.

A Bussi, ce 6 Mars 1667.

SI j'en croyois aux apparences, MADAME, je vous ferois des reproches, de ne m'avoir point écrit, depuis six mois que je suis parti de Paris. Mais vous êtes une trop bonne parente & amie, pour croire que vous ayez tort sur les devoirs de l'amitié & de la proximité. Ces réflexions, Madame, m'allarment sur votre santé : sans elle vous ne sentiriez pas vos prospérités, & ce seroit grand dommage que vous ne fussiez pas heureuse de tout point.



XII. LETTRE DU MÊME

*A Monsieur DE M**.**A Buffi, 23 Décembre 1692.*

POURQUOI ne me faites-vous point réponse, MONSIEUR ? car vous avez reçu la Lettre que je vous écrivis en arrivant ici. Je ne m'étendrai pas en longs reproches ; peut-être n'en mériteriez-vous point. Si vous en méritez, j'aime mieux vous abandonner à vos remords, que de me plaindre. Sérieusement, mandez-moi ce qui vous a empêché de m'écrire. J'aimerois mieux que vous eussiez été un peu malade, que de croire que vous m'eussiez moins aimé.

XIII. LETTRE du Pere BOUHOURS

*Au Comte de Buffi.**A Paris, ce 6 Février 1675.*

J'AI reçu votre Lettre, MONSIEUR, avec toute la joie que donnent les Lettres qu'on souhaite extrêmement, & qu'on n'attend presque plus. Je ne scavois à qui me prendre de votre silence : il ne s'en est rien fallu que je ne m'en sois pris à cette résignation que le Ciel vous a donnée depuis-peu, & qui vous a un peu endurci. A vous parler franchement, Monsieur, quelque zèle que j'aie pour votre repos & pour votre salut, je ne serois pas bien aise que vous fussiez si Philosophe & si Chrétien pour moi.

XIV. RÉPONSE A UNE LETTRE

Où l'on excusoit son silence.

QUAND je n'aurois pas reçu votre Lettre, mon cher MONSIEUR, je ne serois pas moins persuadé de votre amitié. On peut se taire sans oublier. On sçavoit aimer avant que l'écriture fût en usage; & depuis qu'on a sçu écrire, on a menti plus souvent qu'on n'a dit la vérité. Après cela, s'amusera-t-on à des signes si douteux? N'est-ce pas notre cœur qui nous doit rendre témoignage de notre affection, & nous assurer l'un de l'autre? Je veux croire que, lorsque vous ne me parliez point, vous pensiez à moi. C'est ainsi que j'interprète votre silence, & que je rends justice à votre amitié. Traitez la mienne de la même manière, & croyez que personne n'est à vous plus tendrement que moi.

XV. AUTRE RÉPONSE

A une LETTRE sur le même sujet.

VOTRE Lettre, mon cher MONSIEUR, m'a causé la surprise la plus agréable. Après quinze ans de silence, j'aurois pu la prendre pour un billet venu du séjour des Ombres. Je craignois que vous ne m'eussiez entièrement oublié; je suis très-flatté de n'être point mort pour vous, & que vous soyez ressuscité à l'amitié, &c. &c.

XVI. RÉPONSE A UNE LETTRE

Où l'on reprochoit un style trop laconique.

Vous me dites, mon cher AMI , que j'ai la plume d'un Spartiate : j'aimerois mieux avoir avec vous les graces d'un Athénien ; mais il n'appartient pas à tout le monde d'avoir la qualité aimable de ce Peuple ingénieux. Daignez me prendre tel que je suis. Le laconisme que vous me reprochez, est accompagné de beaucoup de tendresse ; & si je ne vous exprime pas longuement mon amitié, je la sens avec vivacité. Quant à ma santé, elle n'est pas excellente , mais elle est passable. Il faut se contenter de la médiocrité , lorsqu'on ne peut parvenir à la richesse. *Vale, & ama amantem.*

XVII. LETTRE de J. J. ROUSSEAU

A Mylord MARÉCHAL.

SUR la dernière Lettre, MYLORD , que vous avez dû recevoir de moi , vous aurez pu jnger du plaisir que n'a causé celle dont vous m'honorez. Vous m'avez fait-sentir un peu cruellement à quel point je vous suis attaché. Trois mois de silence de votre part , m'ont plus affecté & nâvré, que ne fit le décret du conseil de Genève.

Tant de malheurs ont rendu mon cœur si in-

quiet, que je crains toujours de perdre ce que je desiré si ardemment de conserver. Vous êtes mon seul protecteur, le seul homme à qui j'ai^e de véritables obligations; le seul Ami sur lequel je compte, le dernier auquel je me sois attaché, & auquel il n'en succédera jamais d'autres. Jugez sur cela si vos bontés me sont chères, & si votre oubli m'est facile à supporter.

Je suis fâché que vous ne puissiez habiter votre maison que dans un an. Tant qu'on en est encore aux Châteaux-en-Espagne, toute habitation nous est bonne. Mais quand enfin l'expérience & la raison nous ont appris qu'il n'y a de véritable jouissance que celle de soi-même, un logement commode & un corps sain deviennent les seuls biens de la vie.....

Je n'ai point encore reçu la Traduction que vous m'annoncez. Je l'attendois pour vous écrire. Mais voyant que le paquet ne vient point, je ne puis différer plus long-tems. Mylord, j'ai le cœur sans cesse plein de vous. Songez quelquefois à votre fils le cadet.

8 Décembre 1764.

XVIII. LETTRE DU MÊME AU MÊME,

Après sa brouillerie avec M. HUME.

ABRÉGER la correspondance !... MYLORD, que m'annoncez-vous, & quel tems prenez-vous pour cela? Serois-je dans votre disgrâce? Ah!

dans tous les malheurs - qui m'accablent , voilà le seul que je ne sçaurois supporter.

Si j'ai des torts , daignez les pardonner. En est-il , ou peut-il en être , que mes sentimens pour vous ne doivent racheter ? Vos bontés pour moi font toute la consolation de ma vie : voulez-vous m'ôter cette unique & douce consolation ?

Vous avez , dites-vous , cessé d'écrire à vos Parens. Eh ! qu'importe ? Tous vos Parens , tous vos Amis ensemble , ont-ils pour vous un attachement comparable au mien ? C'est votre âge , Mylord , ce sont mes maux , qui nous rendent plus utiles l'un à l'autre. A quoi peuvent mieux s'employer les restes de la vie , qu'à s'entretenir avec ceux qui nous sont chers ?

Vous m'avez promis une éternelle amitié ; je la veux toujours , j'en suis toujours digne. Les Terres & les Mers nous séparent ; les Hommes peuvent semer bien des erreurs entre nous : mais rien ne peut séparer mon cœur du vôtre , & celui que vous aimâtes une fois , n'a point changé.

Si réellement vous craignez la peine d'écrire , c'est mon devoir de vous l'épargner , autant qu'il se peut. Je ne demande à chaque fois que deux lignes , toujours les mêmes , & rien de plus : *J'ai reçu votre Lettre de telle date. Je me porte bien , & je vous aime toujours. Voilà tout. Répétez-moi ces dix mots douze fois l'année , & je suis content.*

De mon côté, j'aurai le plus grand soin de ne vous écrire jamais rien qui puisse vous importuner ou vous déplaire. Mais cesser de vous écrire avant que la mort nous sépare ! Non, Mylord, cela ne peut pas être ; cela ne se peut pas plus, que de cesser de vous aimer.

Si vous tenez votre cruelle résolution, j'en mourrai, & j'en mourrai dans la douleur. Je vous prédis que vous en aurez du regret. J'attends une réponse ; je l'attends dans les plus mortelles inquiétudes. Mais je connois votre ame, & cela me rassure. Si vous pouvez sentir combien cela m'est nécessaire, je suis très-sûr que je l'aurai promptement.

II Décembre 1766.

XIX. LETTRE

De Mad. la Comtesse DU PLESSIS,

A M. DE BUSSI.

A Paris, ce 16 Avril 1672.

JE suis fort paresseuse, quand il n'est question que de faire des complimens à des Amis, ou de les assurer que je les aime toujours. Je crois qu'ils ne doivent pas douter de l'un ; & pour l'autre, il me semble qu'il n'importe guères à celui qui l'écrit & à celui qui le reçoit. Voilà mes raisons, bonnes ou mauvaises ; je vous les mande comme je les pense. Il n'en est pas de même, quand il est question de servir quelqu'un que

j'aime autant que vous , & dont je suis aussi proche parente. Mandez-moi à quoi je puis vous être utile , Monsieur , & vous verrez avec quelle vivacité je m'emploierai pour vous marquer ma tendresse.

XX. RÉPONSE de *la Fontaine* à *Racine* ,

Qui s'étoit plaint , qu'il lui cachoit les fruits de sa plume.

Du 6 Juin 1686.

POIGNANT , à son retour de Paris , m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part : d'autant plus qu'on vous avoit assuré que je travaillois sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry , & qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires , je n'avois que des Vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires ne m'occupent qu'autant qu'elles en sont dignes , c'est-à-dire , nullement ; mais le loisir qu'elles me laissent , ce n'est pas la Poësie , c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvais ici le lendemain de mon arrivée une Lettre & un Couplet , d'une Fille âgée seulement de huit ans : j'y ai répondu ; ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le couplet avec le billet qui l'accompagne.

Sur l'air de JOCONDE.

Quand je veux faire une Chanson.
 Au parfait *la Fontaine* ,
 Je ne puis rien tirer de bon

De ma timide veine.

Elle est tremblante à ce moment ;

Je n'en suis pas surprise :

Devant lui mon foible talent

Ne peut être de mise.

« Je crois, en vérité, que je ne ferois jamais parve-
 » nue à faire une Chanson pour vous, MONSIEUR,
 » si je n'avois en vue de m'attirer une des vôtres ; vous
 » me l'avez promise, & vous avez affaire à une per-
 » sonne qui est vive sur ses intérêts: songez que je
 » vous assassinerai, jusqu'à ce que vous m'ayez tenu
 » votre parole. De grace, MONSIEUR, ne négligez
 » point une petite Muse qui pourroit parvenir, si vous
 » lui jettiez un regard favorable. »

Ce Couplet & cette Lettre (si ce qu'on me
 mande de Paris est bien vrai) n'ont pas coûté une
 demi-heure à la Demoiselle, qui quelquefois
 met de l'amour dans ses Chansons, sans sçavoir
 ce que c'est qu'amour. Comme j'ai vu qu'elle ne
 me laisseroit point en repos que je n'eusse écrit
 quelque chose pour elle, je lui ai envoyé les
 trois Couplets que vous trouverez ci-inclus.

.....

Voyez, Monsieur, s'il y avoit là de quoi vous
 fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles
 choses que je produis. Il est vrai que j'ai pro-
 mis une LETTRE à M. le Prince de Conti. Elle est
 à-présent sur le métier; les Vers suivans y trou-
 veront leur place :

—Un sot plein de sçavoir, est plus sot qu'un autre homme :

Je le fuirois jusques à Rome,
Et j'aimerois mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux,
Que l'étude en certains génies.

Ronsard est dur, sans goût, sans choix ;
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son François
Des Grecs & des Latins les graces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissoient tout passer,
Et d'érudition ne pouvoient se lasser.
C'est un vice aujourd'hui: l'on oseroit à peine
En user seulement une fois la semaine.
Quand il plaît au hazard de vous les envoyer,
Il faut les bien choisir, puis les bien employer,
Très sûr qu'avec ce soin l'on n'est pas sûr de plaire.
Cet auteur a (dit-on) besoin d'un Commentaire.
On voit bien qu'il a lu ; mais ce n'est pas l'affaire ;
Qu'il cache son sçavoir, & montre son esprit.
Racan ne sçavoit rien : comment a-t-il écrit ?
Et mille autres raisons, non sans quelque apparence.
Malherbe de ces traits usoit plus fréquemment :
Sous lui la Cour n'osoit encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Puisque je vous envoie ces petits échantillons ;
vous en conclurez, s'il vous plaît, Monsieur ,
qu'il est faux que je fasse le mystérieux avec vous.
Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers
Vers à personne, car Mad^e de la Sablière ne les
a pas encore vus.



XXI. LETTRE

A UN AMI, HOMME-DE-LETTRES.

*Sic rarò scribis, ut toto non quater anno
Membranam poscas.*

Vous méritez d'autant plus, mon cher MONSIEUR, ce reproche de votre ami *Horace*, que vous n'avez pas la lenteur d'imagination de celui à qui il l'adressoit. Vous ne sçauriez rejeter la faute de votre silence sur votre esprit, qui est très-actif dans tout ce qui peut lui plaire. Votre paresse à écrire viendrait-elle de ce que vous ne pensez plus à moi ? C'est, en effet, la pensée qui dirige la plume & la langue. On parle peu & on écrit peu aux personnes dont on ne s'occupe pas beaucoup. Je ne puis croire cependant que vous soyez dans ce cas. Vous m'intéressez trop, pour que vous ne preniez pas quelque intérêt à moi. Je me rappellerai toujours avec plaisir ces conversations qui faisoient mes délices ; & si vous ne m'en dédommagez par écrit, leur souvenir fera ma consolation, &c. &c.

XXII. RÉPONSE.

L'ÉLOIGNEMENT, mon cher MONSIEUR, n'a pas refroidi mes sentimens ; ma tendresse pour vous, loin d'être affoiblie, a acquis une nouvelle force. Je compterai toujours votre amitié parmi

les choses qui peuvent le plus contribuer à mon bonheur. Mais vous me pardonnerez facilement mon silence, lorsque vous sçauriez que je n'ai différé ma réponse que pour vous annoncer que j'ai été pourvu de la charge de Conseiller dans le Parlement de **. Cette affaire a traîné en longueur ; mais ce fruit, quoique tardif, m'a fait autant de plaisir que s'il avoit été précocé. J'espère qu'il en sera de même de ma Lettre ; & que quoiqu'écrite tard, elle n'en sera pas moins bien reçue. Je suis tout à vous dans tous les tems & dans toutes les places. De tous les tems de ma vie, celui que je me rappelle avec plus de joie est mon enfance. La raison en est bien simple : je l'ai passée avec vous. Je le dis souvent à notre Ami commun, Monsieur de F** ; & si je ne vous l'exprime que d'une année à l'autre sur le papier, je le sens tous les jours dans mon cœur, &c. &c.

XXIII. AUTRE RÉPONSE

A UN HOMME-DE-LETTRES, sur le même sujet.

SI j'ai cessé, MONSIEUR, de vous donner de mes nouvelles, je n'ai pas cessé de demander des vôtres. Vous ne risquiez rien de me perdre de vue ; mais je perdrois trop en me privant de votre commerce, pour ne pas chercher à le renouer. J'ai passé des Pyrenées aux Alpes ; & cette transmigration a été en partie cause de

mon silence. Je regretterai peu ce que j'ai perdu, si vous pensez quelquefois à un Solitaire, qui se partageant entre la littérature & l'amitié, doit par ce double emploi de son tems penser toujours à vous, &c. &c.

Voyez aussi quelques-unes des LETTRES d'EXCUSE... la Lettre XIV. de l'art. CONSEIL... la Lettre XVII. de l'art. COMPLIMENT.



VOYAGES

(LETTRES contenant des Relations
familières de).



I. LETTRE

De LA FONTAINE à son Epouse,

RENFERMANT

Des Narrations enjouées d'un VOYAGE à Tours.

Août 1663.

VOUS n'avez jamais voulu lire, ma chere AMIE, d'autres Voyages, que ceux des Chevaliers de la Table-ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y trouvera pourtant des matières peu convenables à votre goût. C'est à moi

de les assaisonner , si je puis , de façon qu'elles vous plaisent.

Nous partîmes le Dimanche de grand matin. Nous nous arrêtâmes au Bourg-la-Reine , pour prendre le carrosse de Poitiers. Nous l'attendîmes près de trois heures , & pour nous désennuyer , nous ouîmes une Messe Paroissiale. La Procession , l'Eau-bénite , le Prône , rien n'y manqua. Par bonheur pour nous , le Curé étoit ignorant & ne prêcha point.

Dieu voulut enfin que le carrosse passât. Point de M ** ; mais en récompense , trois Femmes , un Marchand qui ne disoit mot , & un Notaire qui chantoit toujours. Parmi les trois Femmes , il y avoit une Poitevine , qui se qualifioit Comtesse. Elle paroissoit assez jeune & de taille raisonnable , témoigner avoir de l'esprit , déguisoit son nom , & venoit de plaider en séparation contre son Mari : toutes qualités de bonne augure , & j'y eusse trouvé matière de cajolerie , si la beauté s'y fût rencontrée ; mais sans elle rien ne me touche. Telle étoit donc la Compagnie que nous avons eue.

Le lendemain nous traversâmes la Beauce , pays ennuyeux , & qui , indépendamment de l'inclination que j'ai à dormir , nous en fournissoit un très-beau sujet. Pour s'en empêcher , on mit une question de controverse sur le tapis ; notre Comtesse en fut cause : elle est Calviniste , & nous montra un Livre de *du Moulin. M. de Châteauneuf* l'entre-

l'entreprit , & lui dit que sa Religion ne valoit rien , pour bien des raisons. Premièrement , *Luther* a eu je ne sçais combien de bâtards ; les Huguenots ne vont point à la Messe ; enfin , il lui conseilloit de se convertir. La Poitevine se mit aussi-tôt sur l'Ecriture , & demanda des passages où il fût parlé de tout cela. Pendant ce tems-là le Notaire chantoit toujours , & moi je m'endormis.

Étant arrivés à Orléans , nous allâmes regarder la Loire de dessus le Pont. Je vis la PUCELLE ; mais , ma foi , ce fut sans plaisir. Je ne lui trouvais ni l'air , ni la taille , ni le visage d'une Amazone. L'Infante *Gradafilée* en vaut dix comme elle. Je la regardai : elle est à genoux devant une Croix , & le Roi *Charles* en même posture : le tout fort chétif & de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle. Le Pont d'Orléans ne me parut pas non-plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi.

Autant que la Beauce m'avoit semblé ennuyeuse , autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise , me parut agréable & divertissant. Le premier lieu où nous nous arrê tâmes , ce fut Cléry. J'allai aussi-tôt visiter l'Eglise. C'est une Collégiale assez bien rentée pour un Bourg. *Louis XI* y est enterré. On le voit à genoux sur son Tombeau , quatre Enfants aux coins : ce seroient quatre Anges , si on ne leur avoit point arraché

les ailes. Le bon apôtre de Roi fait-là le saint homme , & est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liège.

A ses genoux sont ses Heures & son chapelet, la main-de-justice, son sceptre, son chapeau & sa Notre-Dame. Je ne sçais comment le Statuaire n'y a point mis le Prévôt *Tristan* : le tout est en marbre blanc, & m'a semblé d'assez bonne main.

De-là nous fûmes à St-Dié. Comme ce n'est qu'un Bourg, & que les Hôtelleries y sont mal meublées, notre Comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. de *Châteauneuf* voulant toujours que votre Oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différend de *Potrot* & de la Dame de *Nouaillé*. Les gens de *Potrot*, & ceux de la Dame de *Nouaillé*, ayant mis, pendant la Foire de Niort, les hardes de leur Maître & de leur Maîtresse en même Hôtellerie & sur même lit, cela fit contestation. *Potrot* dit : « Je coucherai » dans ce lit là.— *Ce sera moi, ne vous déplaîse*, dit » vivement la Dame.— Je ne dis pas que vous n'y » couchiez ; mais j'y coucherai aussi : » & il vouloit y coucher. La chose se passa d'une autre manière. La Comtesse se plaignit fort, le lendemain, des puces. Je ne sçais si ce fut cela qui éveilla le cocher ; (je veux dire les puces du cocher, & non celles de la Comtesse) : tant-y-a qu'il nous fit-partir de si grand matin, que nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois à huit heures, rien que la Loire entre deux.

Blois est en pente comme Orléans , mais plus petit & plus ramassé. Les Maisons y sont disposées de manière qu'elles forment un amphithéâtre. Cela me parut très-beau ; & je crois que , difficilement , on pourroit trouver un aspect plus riant & plus agréable. Le Château est à un bout de la Ville ; à l'autre bout Sainte Solenne. Cette Eglise paroît fort grande , & n'est cachée d'aucune maison. Enfin , elle répond tout-à-fait bien au logis du Prince. Chacun de ces bâtimens est situé sur une éminence , dont la pente se vient joindre vers le milieu de la Ville ; de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant. La façon-de-vivre des Habitans est fort-polie , soit que cela ait été de tout tems , soit que le climat & la beauté du pays y contribuent ; soit que le séjour de MONSIEUR , ou le nombre des jolies Femmes , ait produit cette politesse. On me voulut outre cela montrer des Bossus , chose assez commune dans Blois , à ce qu'on me dit. Je crus que le Ciel , ami de ces Peuples , leur envoyoit de l'esprit par cette voie-là : car on dit que *Bossu n'en manqua jamais*. Nous allâmes voir ensuite le Château du Prince. Il a été bâti à plusieurs reprises , une partie sous *François I* , l'autre sous quelques-uns de ses devanciers. Il y a en face un Corps-de-logis à la moderne , que feu MONSIEUR a fait-commencer ; toutes ces trois pièces ne font nulle symmétrie. L'Architecte a évité cela , autant qu'il a pu. Ce qu'a fait-faire *Fran-*

çois I, à le regarder du dehors , me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries , petites fenêtres , petits balcons , petits ornemens sans régularité & sans ordre ; cela fait quelque chose de grand , qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans ; le cocher nous fit-partir.

Tant que la journée dura , nous eûmes beaux tems , beau chemin , beau pays. Nous ne quittâmes point la Levée : c'est une chaussée qui suit les bords de la Loire , & qui la retient dans son lit : ouvrage qui a coûté beaucoup de tems à faire , & qui en coûte beaucoup à entretenir. Quant au Pays , je ne vous en sçaurois dire assez de bien : point de ces montagnes pelées qui choquent tant les yeux ; mais , de part & d'autre , des côteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde.

Mais le plus bel objet , c'est la Loire sans doute :

On la voit rarement s'écarter de sa route.

Elle a peu de replis dans son cours mesuré ,

Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un Pré ,

C'est la Fille d'*Amphitrite* :

C'est elle dont le mérite ;

Le nom , & la gloire , & les bords ,

Sont dignes de ces Provinces ,

Qu'entre tous leurs plus grands trésors

Ont toujours placé nos Princes.

Elle répand son crystal

Avec magnificence :

Et le Jardin de la France

Méritoit un tel Canal.

Arrivés à Amboise d'assez bonne heure, nous employâmes le reste du jour à voir le Château. Il est situé sur un roc, & paroît extrêmement haut; du reste, il n'a rien de remarquable. Il a été toutefois un tems, qu'on le faisoit servir de berceau à nos jeunes Rois, & véritablement c'étoit un berceau d'une matière assez solide, & qui n'étoit pas pour se renverser facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue; elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense; l'œil ne trouve rien qui l'arrête. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à près de quinze lieues. On a en aspect la côte la plus riante, & la mieux diversifiée que j'aie vue encore, & au pied d'une prairie qu'arrose la Loire. On nous montra dans le Château, ce bois de Cerf dont on parle tant; soit qu'on le veuille faire-passer pour naturel, ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presque égal. &c.

II. LETTRE

De RACINE à LA FONTAINE.

(Détails plaisans d'un VOYAGE de Paris à Uzez.)

D'Uzez, ce 11 Novembre 1661.

J'AI bien vu du pays & j'ai bien voyagé,
Depuis que de vos yeux les miens prirent congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de songer
toujours autant à vous, que je faisois lorsque
nous nous voyions tous les jours;

Avant qu'une fièvre importune
Nous fit courir même fortune ,
Et nous mît chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne sçais pas sous quelle constellation je vous écris présentement ; mais je vous assure que je n'ai point encore fait tant de Vers depuis ma maladie. Je croyois même en avoir tout-à-fait oublié le métier. Seroit-il possible que les Muses eussent plus d'empire en ce pays , que sur les rives de la Seine ? Nous le reconnoissons dans la suite. Cependant je commencerai à vous dire, en prose, que mon voyage a été plus heureux que je ne pensois. Nous n'avons eu que deux heures de pluie depuis Paris jusqu'à Lyon. Notre compagnie étoit gaie & assez plaisante. Il y avoit trois Huguenots, un Anglois, deux Italiens , un Conseiller du Châtelet, deux Secrétaires du Roi , & deux de ses Mousquetaires. Enfin , nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquois pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres, pour aller retenir mon lit ; car j'avois fort-bien rerenu cela de M. Botreau, & je lui en suis infiniment obligé. Ainsi j'ai toujours été bien couché ; & quand je suis arrivé à Lyon , je ne me suis senti non - plus fatigué , que si du quartier de Ste. Geneviève j'étois allé à celui de la rue Galande.

A Lyon je ne suis resté que deux jours, avec

deux Mousquetaires de notre troupe qui étoient du Pont-St-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a aujourd'hui huit jours, dans un Vaisseau tout neuf & bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur Parron du pays : car il n'y a pas trop de sûreté à se mettre sur le Rhône, qu'à bonnes enseignes. Néanmoins comme il n'avoit point plu du-tout devers Lyon, le Rhône étoit fort-bas, & avoit perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvoit sans difficulté
 Voir ses Nâïades toutes nues ;
 Et qui honteuses d'être vues ,
 Pour mieux cacher leur nudité ,
 Cherchoient des places inconnues :
 Ces Nymphes sont de gros rochers
 Auteurs de mainte sépulture,
 Et dont l'effroyable figure

Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône, & nous couchâmes à Vienne & à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, & à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, & Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot-de-chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, & ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Mais c'est en-

core bien pis en ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète, qu'un Moscovite en auroit besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'appercevoir que c'est un langage mêlé d'Espagnol & d'Italien, & comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres & pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que j'y perds toutes mes mesures. Comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits cloux à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon Oncle en Ville, & lui dis de m'acheter deux ou trois cens de broquettes; il m'apporta incontinent trois hottes d'allumettes. Jugez s'il y a lieu d'enrager en de semblables mal-entendus. Cela iroit à l'infini, si je voulois vous dire tous les inconvéniens qui arrivent aux nouveaux-venus en ce pays comme moi. Au reste, pour la situation d'Uzez, vous sçavez qu'elle est sur une montagne fort-haute, & cette montagne n'est qu'un rocher continuel; si bien qu'en quelque tems qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la Ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant; car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques unes au premier olivier que je rencontrai, & je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit que l'on puisse avoir; mais Dieu me préserve

de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis ! J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant , & l'on m'a appris depuis , qu'il falloit bien des lessives & des cérémonies pour rendre les olives douces , comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre , & j'appréhendois bien ce changement ; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sausses , & sans mentir il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentiroit le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile , & vous me pourrez reprocher plus justement qu'on ne faisoit à un ancien Orateur , que *mes Ouvrages sentent trop l'huile*. Il faut vous entretenir d'autres choses , ou plutôt remettre cela à un autre voyage , pour ne pas vous ennuyer. Je ne sçaurois pourtant m'empêcher de vous dire un mot des Beautés de cette Province. On m'en avoit dit beaucoup de bien à Paris ; mais , sans mentir , on ne m'en avoit encore rien dit au prix de ce qui en est , & pour le nombre , & pour leur excellence : il n'y a pas une villageoise , pas une sayetière , qui ne disputât de beauté avec les F** & les M***. Si le pays de soi avoit un peu plus de délicatesse , & que les rochers y fussent un peu moins fréquens , on le prendroit pour un vrai pays de Cythère : toutes les Femmes y sont éclatantes , & s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde.

Mais comme c'est la première chose dont on

m'a dit de me donner-de-garde, je ne veux pas en parler davantage : aussi-bien ce seroit profaner une maison de Bénéficier comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matière : *Domus mea domus orationis*. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du-tout. On m'a dit : Soyez aveugle ; si je ne le puis être tout-à-fait, il faut du moins que je sois muet. Car voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous, & avec les autres loups vos compères. Adiousias.

III. LETTRE DU MÊME

A M. LE VASSEUR,

SUR UN PETIT VOYAGE A NISMES.

D'Uzer, 24 Novembre 1661.

J'AI fait dernièrement, mon cher MONSIEUR, un petit voyage à Nîmes, & il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à Nîmes est plus diabolique mille fois que celui des Diables à Nevers, & la rue d'Enfer, & tels autres chemins réprouvés ; mais la Ville est assurément aussi belle & aussi polide, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le Royaume : il n'y a point de divertissemens qui ne s'y trouvent.

Suoni, canti, vestir, giuochi, vivande,

Quanto può cor pensar, può chieder bacca.

J'allai voir le feu-de-joie qu'un homme de

ma connoissance avoit entrepris. Les Jésuites avoient fourni les devises , qui ne valaient rien du tout : ôtez cela , tout alloit bien... Je trouvai encore d'autres choses qui me plurent fort , sur tout les Arènes.

C'est un grand amphithéâtre un peu en ovale , tout bâti de prodigieuses pierres , longues de deux toises , qui se tiennent là depuis plus de seize cents ans , sans mortier & par leur seule pesanteur. Il est tout ouvert en dehors par de grandes arcades ; & en dedans ce ne sont autour que de grands sièges , où tout le peuple s'asséyoit pour voir les combats des bêtes & des Gladiateurs.

Mais c'est assez vous parler de Nîmes & de ses raretés. Peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit ; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne ? De vous dire qu'il fait ici le plus beau tems du monde , vous ne vous en mettez guère en peine. De vous dire qu'on doit cette semaine créer des Consuls , cela vous touche fort-peu. Cependant c'est une belle chose , de voir le compère *Cardeur* & le menuisier *Gail-lard* , avec la robe rouge comme un Président , donner des Arrêts & aller des premiers à l'offrande ! Vous ne voyez point cela à Paris.



I V. L E T T R E

De la MARQUISE de ** à Mad^e DU MONTIER.

(*Récit d'un Voyage de la Reine de Sardaigne.*)

MA CHÈRE MÈRE ,

J'AVOIS dessein de vous écrire avant mon départ de Chambéry ; mais depuis l'arrivée de la Reine , il ne m'a pas été possible de disposer d'une heure. Cette Princesse a pour moi mille bontés , & n'a pas voulu que je la quittasse d'un moment. La Princesse de Lorraine , aujourd'hui Reine de Sardaigne , est grande & bien faite. Sans être belle , elle est extrêmement aimable. Un air de bonté , répandu sur toute sa personne , lui gagne le cœur de ceux qui l'approchent. Elle paroît oublier son rang avec les personnes qu'Elle admet à l'honneur de sa confiance , & déjà je suis avec elle d'une aisance qui diminue de beaucoup le chagrin que me cause l'élévation à un poste qui me fait mille jalouses.

Nous partîmes Jeudi dernier par un assez beaux tems pour la saison. Nous couchâmes dans un Village appelé *Arguebelle*. Il fit le soir une petite pluie , & les gens du pays nous assurèrent qu'il neigeoit sur les montagnes. Pour arriver à Saint - Michel , nous passâmes par des chemins que je trouvois horribles , & que l'on m'af-

furoit être magnifiques en comparaison de ceux qui devoient suivre : mais ce qui me surprit , fut de voir que la plupart des Gens de la campagne avoient une grosseur à la gorge, qu'ils appellent *goître*.

Depuis Saint Jean-de-Maurienne jusqu'à Saint-Michel, on ne voit rien que des montagnes couvertes de neige. Nous étions dans des chemins étroits , bordés de précipices & de cyprès. Il fallut monter une montagne pavée , faite en pain-de-sucre , qui étoit environnée de précipices. La Reine me dit , en me serrant la main : *Ah ! ma chère , le vilain pays !* elle trembloit de toutes ses forces , & je n'étois pas fort assurée. Un faux-pas de nos chevaux , ou plutôt de nos mulets , nous eût envoyées à l'autre monde. Nous avions , pour nous rassurer la vue , une rivière dont les eaux font un bruit épouvantable & sont noires comme de l'encre , parce qu'elles entraînent des ardoises pulvérisées , à ce que me dit le Marquis.

Au milieu de ces horreurs , nous admirâmes une cascade naturelle de plus de deux cens pieds de hauteur , dont nous fûmes mouillées , car il en faut passer fort proche. Elle geloit en partie en tombant , ce qui produisoit mille figures , qui , pénétrées des rayons du Soleil , paroissoient peintes des couleurs les plus vives.

Nous arrivâmes à Lunebourg , Village situé au pied du Mont *Cenis* , pénétrées de froid. Je ne

puis vous exprimer la compassion dont je fus saisie , à la vue de ces pauvres gens enfévelis sous un habit & des bonnets de bure. Ils ont à peine la figure de créatures raisonnables.

Le lendemain il fallut passer le Mont *Cenis* , dont je ne puis prononcer le nom sans frémir. Représentez-vous une montagne dont on n'apperçoit point le sommet , & qui paroît presque droite en quelques endroits. Elle est toute couverte d'une neige , dans l'épaisseur de laquelle les Voyageurs trouvent souvent leur tombeau. Un chemin fort étroit conduit au haut de la montagne : des Croix plantées d'espace en espace indiquent cette route périlleuse , dont on ne pourroit s'écarter sans risquer de tomber dans des précipices que la neige couvre. Nous étions portées par des hommes , dans des espèces de chaises de bois ; & comme on ne peut aller deux de front , il n'y a pas moyen de tromper la frayeur & l'ennui par la conversation. Cette route me parut bien longue , aussi-bien que la plaine.

Nous nous réchauffâmes dans un Hôpital qui est au milieu , & où l'on est obligé de garder les passans , quand ils sont surpris de l'orage. Je croyois toucher à la fin de mes peines ; mais le plus difficile restoit à passer. Je ne trouve point de termes pour vous exprimer l'horreur de cette descente. Le Soleil s'y faisoit sentir avec une ardeur étonnante , & les Femmes de notre suite qui n'avoient point de masque , en eurent le

visage tout pelé. Ce Soleil fond la neige tout le jour ; & comme elle gèle pendant la nuit, on marche sur un miroir dans un sentier qui souvent n'a pas quatre pieds de large. A droite vous avez sur la tête des rochers, que je serois tentée de croire plus vieux que le monde ; ils paroissent suspendus & prêts à vous écraser à chaque instant. A gauche ce sont des précipices qu'on ne peut envisager sans frémir. Les torrens qui du haut des rochers se précipitent dans les abymes, font un si terrible bruit qu'on ne peut s'entendre parler. Enfin nous sortîmes de ce terrible lieu, & arrivées au pied du mont dans un endroit qu'on nomme la *Novalaise*, nous trouvâmes le plus beau pays du monde. C'étoit un printemps qui faisoit oublier l'hyver affreux qu'on venoit d'éprouver. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à la rencontre du Roi.

La Reine voulut fléchir un genou & lui baiser la main ; mais il l'en empêcha & l'embrassa. On servit des rafraichissemens ; & la Reine dit au Roi, « que la première grace qu'elle lui de-
» mandoit, étoit l'assurance de ne plus repasser
» par le chemin qu'elle venoit de faire. » Le Roi le lui promit en riant. Ce Prince a la conversation fort amusante, & il sçait se dépouiller à-propos de sa grandeur.

Enfin, nous venons d'arriver à Turin, & malgré ma fatigue, je n'ai pu m'empêcher d'admirer cette Ville, où l'on entre par une allée droite, bordée de

grands arbres , qui a plus de six milles d'Italie , & qui est terminée d'un côté par la Ville , & de l'autre par le Château. Je ne vous parle point de la cérémonie du Mariage & des Fêtes à cette occasion. Je suis encore éblouie de toutes ces magnificences , qui me paroissent d'autant plus grandes , que je n'ai jamais rien vu.

V. LETTRES

De Madame DU BOCAGE à sa Sœur.

1°. DÉTAILS SUR LE CARNAVAL DE ROME.

LE froid dure ici depuis trois semaines , ma chère SŒUR , & la neige a couvert la terre plusieurs jours dans cette latitude. Autrefois les maisons à Rome , comme à Naples , étoient sans cheminée : la délicatesse en a fait construire , mais peu s'en servent. La cuisine du peuple a ses fourneaux dans les rues : là s'achètent les viandes frites ou fricassées. Aux assemblées des Dames , le seul petit feu d'une des pièces chauffe le reste ; personne n'en approche , & les antichambres ont des poëles pleins de braise.

Pendant les derniers jours du Carnaval , il se forme un concours de peuple , magnifique. Les fenêtres & balcons , chargés de riches tapis , offrent aux yeux les Dames qui craignent la foule ; les trottoirs couverts d'échafauds bordent la rue & sont remplis de toutes sortes de mascarades. Cent *Polichinelles* , *Arlequins* & *Docteurs* , haran-

guent le peuple , & jettent des dragées aux passans. Les laquais & cochers prennent aussi des déguisemens. Les carrosses & divers chars portent leurs maîtres en masque , & forment à pas lents deux files.

Nous avons huit spectacles à-la-fois , deux Opéra-bouffons : cinq Comédies ou Farces occupent les autres salles , dont plusieurs ont cinq à six rangs de loges. Comme le Carnaval dure peu , il en est d'autant plus vif. La beauté du séjour de Rome attire beaucoup d'Etrangers : les Anglois y viennent en grand nombre , & apportent beaucoup d'argent. Voici leur marche : ils se trouvent à Naples à la moitié du Carnaval ; ici , pour les cérémonies de la Semaine-Sainte ; vers l'Ascension , à Venise ; de-là , aux foires de Padoue & de Vicence. Ensuite ils séjournent à Milan , passent l'été à Florence , à cause du bon air ; l'automne , à différentes foires où l'Opéra les appelle ; l'hiver à Rome , pour en visiter les curiosités. Ils font quelquefois pendant quatre ans cette même promenade.

De Rome , 10 Février 1758.

2°. DES PRÉDICATEURS ITALIENS.

J'AI profité , ma chère SŒUR , de la quinzaine de Pâques pour courir les meilleurs Prédicateurs ; ils paroissent grands exclamateurs. Les Chaires Italiennes sont des espèces de longs

balcons, où le Prédicateur court & s'agit à son aise : leur éloquence parle moins au cœur qu'aux oreilles & aux yeux ; trop de gesticulations en ôtent la noblesse , trop - peu chez les Anglois la rend froide : serions - nous dans ce milieu si difficile à saisir ?

De Rome , 27 Mars 1758.

3°. DU THÉÂTRE DE PARME.

SON Altesse Royale nous a fait la grace , ma très - chère SŒUR , de nous admettre à sa table , dans sa Maison - de - plaisance de Colorno , & d'ordonner qu'on nous représentât la Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*. La Comédie Française & l'Opéra Italien sont en vogue dans toute l'Europe. Cette préférence générale décide du mérite de ces deux spectacles. Le Théâtre de la Cour à Colorno est bien décoré , & plus grand que celui de Versailles. Le Palais , bâti avec l'élégance Italienne , commodément distribué & meublé à la Française , règne sur des jardins charmans. Là tout annonce le goût & la magnificence du Prince.

Nous vîmes aussi le Théâtre Farnèse , le plus grand de l'Italie : la coupe en est si parfaite , qu'une voix basse s'y fait par-tout entendre. Au lieu de loges , des gradins y règnent en cercle , le parterre peut se remplir d'eau à la hauteur de trois pieds. Les gondoles dorées & illu-

minées qu'on met sur ce petit lac, font un merveilleux effet : cette salle immense ne sert que pour les fêtes extraordinaires.

De Parme 15 Mai 1758.

4°. DÉTAILS SUR MARSEILLE & AVIGNON.

AVANT de venir dans cette Ville, ma chère SŒUR, nous avons passé à Marseille. Le Port n'a pas rempli mon attente ; peut-être le mal de tête que j'eus en passant un long Faux-bourg entre deux murs, où j'étouffois de chaud & de poussière, m'avoit donné de l'humeur. Le Quai est fort rétréci par les loges des Galériens qu'on y a transportés de Toulon, de façon qu'on y passe à peine. La nouvelle Ville a de belles rues droites ; mais les tortueuses de l'ancienne conviennent mieux au pays, brûlé du Soleil & battu des vents. Nos Ancêtres avoient moins de tort que de raison, pour éviter nos alignemens réguliers ; & leur peu de croisées haut-percées, les garantissoient mieux du froid & du chaud.

En sortant, nous découvrîmes les Bastides des Marseillois, que vous avez entendu vanter. Je ne sçais comment des hommes les habitent. Leur peu d'espace conviendrait à des Lilliputiens ; leur situation sur un sable brûlant, à des Salamandres ; la sécheresse du terrain sans maisons & sans abri, à des Sylphes. Peut-être leur multitude se prête l'une à l'autre un agréable point-de-vue. Mais il falloit quitter ces lieux

pour voir à Aix une Proceſſion fameuſe de Vierges, d'Angeſ, de Diabſes, &c. nous y arrivâmes la veille de ce bizarre ſpectacle ; j'y rencontrai un grand nombre de chaiſes-à-porteurs, remplies de jolies Femmes bien parées.

Nous nous rendîmes à Avignon le lendemain. Les murs de cette Ville, fondée par les Phocéens, & vendue au Pape Clément VI par Jeanne Reine de Naples, ſont fort-beaux. Le rempart, planté d'arbres tout-autour, forme une agréable promenade, où l'on voit nombre de Dames parées comme aux Tuilleries. Nulle de nos Villes de Province n'en rasſemble d'auffi bon air, ni de tant de noms connus. La Marquiſe de Vaucluſe y tient le ſoir l'aſſemblée ; on y ſoupe, on y joue, on y trouve des gens de bonne compagnie. &c.

D'Avignon, 15 Juin 1758.

F I N du Tome II & dernier.

N. B. Pag. 51 ligne 17, Lettre IX, liſez X.

Pag. 130, ligne dernière, le mot travail manque à pluſieurs exemplaires.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans le TOME II.

FÉLICITATION (Lettres d').

- I. LETTRE à Monseigneur le DAUPHIN sur ses premières Victoires , Pag. 1
II. — de M. le Duc de Montausier au même , sur la prise de Philisbourg , 3
III. — à M. le Cardinal d'Estrées , nommé Abbé de St-Germain-des-Prés , ibid.
IV. V. — sur une Charge obtenue , 4 & 5
VI. VII. — de M. de V** à M. de Belloi sur le succès & la reprise de la Tragédie du Siège de Calais , 5 & 6
VIII. — de Benferade à M. le Camus, Evêque de Grenoble sur sa promotion au Cardinalat , ibid.
IX. — de M. le Duc du Maine à Louis XIV, pendant la campagne de 1678, 7
X. — de Madame la Duchesse du Maine à M. le Duc de Vendôme , sur le gain de la bataille de Villaviciosa , 8
XI. — de M. de Voltaire à M. le Marquis d'Ademant, nommé Grand-Maître de la maison de Mad. la Margrave de Bareith , ibid.
XII. XIII. — à M. le Maréchal de Villars , nommé Chevalier des Ordres du Roi , après la pacification des Cevennes , 9 & 10
XIV. — à M. le Pelletier , nommé premier-Président du Parlement de Paris , ibid.
XV. — du Secrétaire d'un Bureau, à M. l'Abbé de **, nommé à l'Abbaye de **, 11
XVI. — de M. l'Abbé ** à M. de **, dont la Fille s'étoit faite Carmélite , ibid.
XVII. — d'un Evêque de Provence à M. Molé , premier Président du Parlement de Paris , 12
XVIII. — au Révérend Pere S** , élu Provincial , 13

- XIX. XXXVII. *Lettre à un Ami , sur le gain d'un Procès ,* Pag. 13--25
- XX. — à M. le Maréchal de Créqui , sur la prise de Fribourg , 14
- XXI. — de M. de Voltaire à M. le Comte de Tresfan , nommé Gouverneur de la Lorraine Allemande , 15
- XXII. — à un Homme-de-Lettres qui avoit obtenu une place à l'Académie de Rome , 16
- XXIII. — à un Ecclésiastique très-pieux , nommé à l'Evêché de ** , ibid.
- XXIV. — de M. ** qui avoit obtenu un emploi dans les Finances , 17
- XXV. — à un Ami , qui avoit obtenu une place de distinction , 18
- XXVI. — à un Officier-général , qui venoit d'obtenir ce grade par une grande action , ibid.
- XXVII. XLVI. — à M. le Maréchal-Duc de Berwick , sur la victoire d'Almanza , 19--31
- XXVIII. Réponse d'un Evêque à une Lettre de Félicitation de M. de Bussi-Rabutin , 20
- XXIX. Réponse au même , par M. Mascaron , nommé à l'Evêché de Tulles , 21
- XXX. Lettre d'un vieux Gentilhomme au premier-Président du Parlement de ** , qui venoit d'être rétabli dans sa place , ibid.
- XXXI. A un Homme-de-Lettres calomnié , qui avoit triomphé de ses Ennemis , 22
- XXXII. LXI. Réponses d'Académiciens à Lettres de Félicitation , 23--40
- XXXIII. Réponse à M. le Baron ** , qui en dépit de ses rivaux avoit obtenu la première Magistrature d'une grande Ville , 23
- XXXIV. — à M. ** , qui avoit obtenu une Pension , 24
- XXXV. — à M. de S** , qui avoit été nommé Ministre d'un Prince d'Allemagne , ibid.
- XXXVI. — à M. l'Abbé ** , qui avoit obtenu une dignité dans un Chapitre riche , 25
- XXXVIII. — à Mlle de ** , sur son Mariage , 26

- XXXIX. Lettre de M. de V** à M. d'Alembert, au
sujet de celle que l'Impératrice de Russie lui avoit
écrite pour lui offrir l'éducation de son Fils, Pag. 27
- XL. Lettre à M. le Maréchal de **, sur son retour de
l'armée & sur le succès de ses négociations, ibid.
- XLI. Lettre de Félicitation à un premier-Ministre,
28
- XLII. Lettre à M. le Duc de la Rochefoucault, sur
le Mariage de son Fils, ibid.
- XLIII. Lettre de Félicitation à un Maréchal de Fran-
ce, par un Solitaire, 29
- XLIV. — à un Archevêque nommé Cardinal, 30
- XLV. — du Comte de Bussi à M. le Tellier, ibid.
- XLVII. — à M. le Cardinal Gualteri, sur sa pro-
motion, 31
- XLVIII. — à M. l'Abbé Ponceet, nommé à l'Evêché
d'Angers, 32
- XLIX. — d'un Officier de fortune à M. le Comte de
**, nommé Maréchal de France, 33
- L. LI. — sur la naissance d'un premier & d'un nou-
vel Enfant, 33-34
- LII. LIII. — à M. de Pontchartrain, devenu Chan-
celier, 34-35
- LIV. — à M. le Maréchal de Montrevel, nommé
Chevalier des Ordres du Roi, 36
- LV. Réponse de M. de **, nommé premier Président
du Parlement de **, ibid.
- LVI. Réponse de M. l'Evêque de ** à M. l'Abbé de **
37
- LVII. — de M. **, Intendant de Province, à un Ami,
ibid
- LVIII. — d'un nouveau Magistrat, à un de ses Amis,
38
- LIX. — de M. de Chauvelin, Garde-des-Sceaux,
à M. l'Abbé de Montgon, ibid.
- LX. — de Furetière à une Lettre de Compliment, 39

INVITATION (Lettres d').

- I. LETTRE de M. le Marquis de ** à M. de **, pour
l'inviter à la noce de sa Fille, 41

- II. *Lettre du même au même , pour l'inviter à un Service pour le repos de l'Ame de son pere ,* Pag. 42
- III. — *de M. Thomas à M. Janin de Combe-Blanche , pour l'inviter à dîner dans sa campagne d'Oul-lins ,* ibid.
- IV. — *de M. de V** à M. Thomas , pour l'inviter d'aller passer quelque tems à Ferney ,* 43
- V. — *du même à M. Palissot , pour l'inviter d'aller le voir dans sa maison de Lausanne ,* 44
- VI. — *de M. Palissot à M. le Marquis de Villette , pour l'engager de venir le voir à Argenteuil avec M. de Voltaire ,* 45
- VII. *Réponse de J. J. Rousseau à Madame la Présidente de Vernes , de Grenoble , laquelle , informée qu'il étoit venu herboriser en Dauphiné , lui avoit offert un logement dans son Château ,* 46
- VIII. — *de M. ** à une Dame qui l'invitoit d'aller voir une grande Ville ,* 47
- IX. — *de J. J. Rousseau à Mad. Bourette , qui l'avoit invité d'aller prendre du Café chez elle dans une tasse incrustée d'or , que M. de V** lui avoit donnée ,* 48
- X. *Lettre d'invitation du Pere Bourdaloue à Sainteul ,* ibid.
- XI. — *de M. de Fénelon à Mad. de Lambert , pour l'inviter d'aller à Cambrai ,* 49
- XII. *Réponse de M. C** à une Lettre d'invitation d'un Poëte ,* 50
- XIII. *Lettre d'un Ami à un Ami , pour l'inviter à aller dîner à la Campagne ,* 51
- XIV. *Réponse de J. J. Rousseau à M. Hume , qui l'avoit invité de se retirer en Angleterre ,* ibid.

JUSTIFICATION . (Lettres d') .

- I. *LETTRE de Racine à Mad. de Maintenon , pour la prier de le justifier auprès de LOUIS XIV ,* 53
- II. — *du ROI à M. le Maréchal-Duc de Berwick , pour justifier la guerre déclarée à l'Espagne en 1719 ,* 55

III. Lettre

- III. *Lettre de M. de V** à Mad. Denys, après sa sortie de Prusse, pour se justifier de l'accusation d'avoir été Prussien,* Pag. 59
- IV. — *du même à M. l'Abbé Trublet, pour se justifier d'avoir attaqué M. de Fontenelle,* 61
- V. — *de M. l'Abbé de **, au sujet de la haine qu'un Ennemi secret avoit témoignée contre lui,* 62
- VI. — *de M. l'Abbé Delille à M. le Bailli de Fre-
lon, qui lui avoit reproché d'avoir écrit une Lettre injurieuse sur l'Ordre de Malte,* 64
- VII. — *de M. de la Harpe, au sujet d'une prétendue brouillerie avec M. de V**,* 66
- VIII. — *de M. de V** sur le même sujet,* 68
- IX. — *d'un Religieux à un Supérieur-général, pour justifier un de ses Confrères,* 69
- X. — *de M. de Voltaire à M. s'Gravesande, pour le prier de le justifier auprès du Card. de Fleury,* 70

MARIAGE ANNONCÉ ou CÉLÉBRÉ,
(Lettres à ce sujet).

- I. *LETTRE de M. le Comte de ** à M. le Marquis de **, pour lui annoncer son Mariage,* 72
- II. III. — *pour annoncer le Mariage d'une Fille,* 73
- IV. — *du Chancelier d'Aguesseau à Mad. la Maré-
chale de Noailles, sur la déclaration du Mariage de Mad. la Comtesse de Toulouse,* 74
- V. — *à M. le Comte de **, pour lui faire compliment sur son Mariage,* 75
- VI. — *au sujet d'une Demoiselle, qui venoit d'épouser le Marquis de **, veuf & vieux,* 76
- VII. — *à M. **, qui avoit marié sa Fille à un Hom-
me riche, mais vieux,* 77
- VIII. — *de Mad. la Marquise de **, à Mad. du
Montier sa Mere, pour lui proposer un Mariage pour sa Sœur,* 78
- IX. — *de J. J. Rousseau à M. le Comte de **, nou-
vellement marié à une Dame qui avoit du penchant à la jalousie,* 79
- X. *Lettre de Félicitation à un Ami qui venoit de se marier,* 80

- XI. *Lettre de J. J. Rousseau à M. K** nouvellement marié,* Pag. 80
- XII. — à M. le Comte de **, sur son second Mariage, 82
- XIII. — de M. l'Abbé ** à Mad. de **, sur le Mariage de Mlle de M**, 83
- XIV. — de M. l'Abbé **, pour annoncer le Mariage de M. le Marquis de **, ibid.
- XV. — à M. de **, qui venoit d'épouser une Demoiselle riche & aimable, 84
- XVI. — de M**, pour annoncer à Mlle de ** le Mariage d'une de ses Amies, ibid.
- XVII. — d'un Solitaire à un Ami qui venoit de se marier; 85
- XVIII. — de M. ** à sa Sœur, sur son Mariage avec un de ses Amis, ibid.
- XIX. — de M. C** à M. de **, qui alloit épouser une Demoiselle vertueuse & aimable, 86
- XX. — du même à un Homme-d'esprit, d'Avignon, 87
- XXI. — de M. de V**, à une Parente de M. le Marquis de Villette, au sujet du Mariage de celui-ci avec Mlle de Varicourt, ibid.

MORALES (Lettres), Voy. CONSEIL.

NARRATIONS, NOUVELLES, &c. &c.

(Lettres contenant des).

- I. *LETTRE de la Princesse des Ursins au Marquis de Torci, renfermant le détail des disputes d'étiquette,* 89
- II. — d'un Etranger à M.**, où il marque les différens caractères des Personnes qu'il a vues dans une compagnie de Paris, 93
- III. — du même, sur les entretiens des Cafés, 96
- IV. — du même, sur un Géomètre, 99
- V. — de Racine à Boileau, contenant le détail de la prise de Château-neuf, 102
- VI. — au même. (Victoire du Maréchal de Luxembourg à Nerwinde,) 105

- VII. *Lettre à Mad. de ** , pour lui annoncer l'abdication du Duc de Savoie , & le Brutus de Voltaire ,*
Pag. 108
- VIII. — *de M. de V** à Mlle de Clermont , renfermant la relation d'une Fête burlesque ,* 110
- IX. — *du même , sur les changemens opérés dans la Terre de Ferney ,* 112
- X. — *à M. Linguet , pour lui annoncer une opération de Chirurgie , très-cruelle ,* 114
- XI. — *de M. de Kerguelen , sur les Colonies Angloises ,* 117
- XII. — *du Maréchal de Noailles à LOUIS XV ,* 124
- XIII. — *d'un Correspondant de Paris à son Ami en Province , pour lui annoncer le jugement d'une cause intéressante ,* 125
- XIV. — *de J. J. Rousseau à M. B** , pour lui annoncer son arrivée à Strasbourg ,* 127

OBLIGEANTES (Lettres).

- I. *LETTRE de Voiture à Mad. la Marquise de Rambouillet ,* 129
- II. — *du même à M. le Comte de Guiche ,* 130
- III. — *du même à M. le Comte d'Avaux , Ministre plénipotentiaire à Munster ,* 131
- IV. — *de M. ** à Madame de ** ,* 132
- V. — *de M. de V** à M. le Cardinal Quirini ,* 133
- VI. — *de M. le Présid. de Montesquieu à M. Helvetius ,* ibid.
- VII. — *de M. de V** à M. le Duc de Bouillon , qui avoit fait des Vers à sa louange ,* 134
- VIII. — *de Mad. de Lambert à M. de Fénelon , archevêque de Cambrai ;* 135
- IX. — *de M. de Voltaire à l'Auteur du Drame d'Henri IV , ou la Réduction de Paris ,* 136
- X. — *à M. l'Abbé Delille , en lui envoyant des Vers au sujet de son Poëme des Jardins ,* 137
- XI. *Réponse de M. de V** à une Lettre obligeante qu'on lui avoit écrite au sujet d'Alzire ,* 139
- XII. *Lettre du même au même ,* ibid.
- XIII. — *à un Homme aimable ,* 140

XIV. XV. XVI. *Lettres de Voltaire à Helvetius* ;
 Pag. 141-43-44
 XVII. — *du même à M. d'Aquin de Château-Lyon* ,
qui compoſoit alors la Feuille intitulée l'Avant-
Coureur , 146
 XVIII. XIX. — *de l'Abbé de Choſi & de Fléchier*
au Comte de Buſſi , *ſur ſa réception à l'Académie* , 147
 XX. *Réponſe de Fléchier au P. Bontous* , *Jéſuite* ,
qui lui avoit écrit une Lettre obligeante , 148
 XXI. XXII. *Réponſes de J.B. Rouſſeau à des Lettres*
obligeantes de M. le Franc de Pompignan , 150-51
 XXIII. *Lettre du même à M. Riccoboni* , *qui lui*
avoit écrit des choſes flatteuſes , 152
 XXIV. — *du même au célèbre Comédien Baron* , 153
 XXV. — *de J. J. Rouſſeau à M. Watelet* , *qui lui*
avoit écrit une Lettre obligeante , 154
 XXVI. — *du même à M. de Silhouette* , *quand il*
eut quitté la place de Contrôleur général , 155
 XXVII. — *du même à M. Hume* , *qui lui avoit offert*
une retraite dans ſa maiſon d'Edimbourg , 156
 XXVIII. *Réponſe à une Lettre obligeante de M. B*** , 157

OFFRES de SERVICES (Lettres d').

- I. LETTRE de M. l'Abbé de **, Prévôt du Chapitre de ** à M. l'Abbé de **, pour lui offrir une Prébende, 158
- II. III. — de M. ** à M. **, pour lui offrir de faire ses commissions, 159
- IV. — à un Sçavant qui écrivoit l'Histoire d'une Province, 160
- V. — Offre de Recommandation, ibid.
- VI. Lettre de M. le Comte de ** à un Homme-de-Lettres, qui lui offroit de rechercher les papiers de sa Famille, 161
- VII. — de M. l'Abbé de ** à M. C**, ibid.
- VIII. — d'un Académicien à un Homme-de-Lettres de Province, 162
- IX. — Offre d'un Emploi, 163

- X. *Lettre de M. de Voltaire à Mad. Géoëffrin, qui étoit alors à la Cour du Roi de Pologne, pour la prier de s'intéresser auprès de ce Prince en faveur des Sirvens,* Pag. 163
- XI. — *Réponse du même à M. Tabareau, Directeur de la Poste ds Lyon, qui lui avoit proposé M. Poncet, célèbre Sculpteur de Rome,* 164
- XII. — *de M. de Maupertuis à M. l'Abbé le Blanc, pour lui offrir des avantages à Berlin,* 165

OUVRAGE DONNÉ (Remerciment pour).

- I. *LETTRE d'un Homme-de-Lettres à M. R** , qui lui avoit envoyé un Poème sur la maladie Epizootique de 1776,* 167
- II. — *à un Poète,* 168
- III. — *de M. de V** à M. l'Abbé Aubert, qui lui avoit envoyé ses Fables,* 169
- IV. — *du Roi de Prusse à M. Milon de Liège, qui lui avoit envoyé des Vers,* 170
- V. — *de M. de Montesquieu à M. B** , Médecin, qui lui avoit envoyé un Éloge en vers,* ibid.
- VI. — *de M. de V** à M. Cailhava d'Estandoux, auteur du Tuteur dupé,* 171
- VII. — *du même au P. Vionnet, Jésuite, qui lui avoit envoyé sa Tragédie de Xercès,* 172
- VIII. — *du même à M. de Maupertuis, qui lui avoit envoyé sa FIGURE de la Terre déterminée,* 173
- IX. — *du même à M. de Ximenès, qui lui avoit envoyé une Traduction de la 7^e Elégie d'Ovide,* 174
- X. — *de M. le Chevalier de Thomassin au Roi de Prusse, en lui envoyant un Discours pour prouver que les Lettres n'amolissent point le courage,* 175
- Réponse du Roi de Prusse,* 176
- XI. — *Lettre du Roi de Pologne à M. M** , au sujet de Bélisaire,* 177
- XII. — *à un Professeur de Mathématiques, par un de ses Disciples,* ibid.

- XIII. *Lettre de M. de V** à M. de Furcy, qui lui avoit
envoyé un Recueil de petits morceaux de Musique ,*
Pag. 178
- XIV. — *du même à M. du Verger , Gentilhomme du
Roi de Pologne ,* ibid.
- XV. — *du même à M. Selis , Professeur au Collège
de Louis-le-Grand , qui lui avoit envoyé sa Tra-
duction de Perse ,* 179
- XVI. — *du même au Rédacteur du Secrétaire du Par-
nasse ,* ibid.
- XVII. XVIII. — *de MM. d'Alembert & Marmon-
tel à M. le Baron d'Espagnac , auteur de l'His-
toire du Maréchal de Saxe ,* 180-81
- XIX. — *de J. B. Rousseau à M. le Franc , pour le
remercier de la Tragédie de Didon ,* 182
- XX. — *de M. de V** à M. Blanchet , auteur du Li-
vre de l'Art du Chant ,* 183
- XXI. — *du même à M. de la Fargue , qui lui avoit
adressé des Vers ,* 184
- XXII. — *du même à M. de la Harpe , pour le re-
mercier de la Tragédie de Warwick ,* 185
- XXIII. — *du même à M. Noverre , pour le remer-
cier de son Livre intitulé : Lettres sur la Danse &
les Ballets ,* 186
- XXIV. — *de J. J. Rousseau , au sujet du Diction-
naire Philosophique , & sur les Ouvrages de M. de
Buffon ,* 187
- XXV. — *de M. Godeau à Scuderi , qui lui avoit
écrit des choses flatteuses en le remerciant du don
de ses Poësies ,* 188
- XXVI. XXVII. *Lettres de remerciement de MM. de
Fénelon & Bossuet à M. Santenil ,* 189-90
- XXVIII. — *de J. B. Rousseau à M. Riccoboni ,* 191
- XXIX. XXX. — *de J. J. Rousseau à M. de Cham-
fort , qui lui avoit envoyé des piéces de sa compo-
sition ,* 193
- XXXI. — *du même à M. Hirzel , auteur du Socrate
Rustique ,* 195
- XXXII. *Réponse du même à M. Roucher, qui lui avoit
envoyé une Lettre & une Ode ,* ibid.

PLAISANTES & FACÉTIEUSES (Lettres).

- I. LETTRE du Comte de Gramont à Monseigneur le Duc de Berri, pour apprendre à S. A. combien son absence réjouit les restes du Gibier du canton, 197
- II. — d'un Philosophe François à un Métaphysicien Allemand, Doyen des Philosophes de Goettingen, 199
- III. Réponse de M. de V** à M. de Maupertuis, qui l'avoit menacé de tirer vengeance de ses satyres, 201
- IV. — du même à M. Formey, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, 203
- V. — du même à M. l'Intendant de Lyon, pour le prier de faire rendre au Commis d'un Juif, ses effets confisqués à la Douane, 205
- VI. — de l'Abbé de Chaulieu à Mad. la Duchesse de Bouillon, qui se faisoit un jeu de le plaisanter sur ses infirmités, 206

PRÉSENT DONNÉ ou REÇU,
(Lettres à ce sujet).

- I. LETTRE de l'Abbé de Chaulieu, en envoyant de l'huile d'Aix, 208
- II. — de St-Evremond, en envoyant des Pêches, ibid.
- III. — à une Religieuse, en lui envoyant des Médailles & des Reliquaires, 209
- IV. — d'un Ami à un Ami, en lui envoyant un Bouquet, 210 Réponse, ibid.
- V. Réponse à un Ami de Marseille, qui avoit envoyé du Café de Moka, 211
- VI. Lettre à M. l'Abbé**, en lui envoyant une Ecritoire, ibid. Réponse, 212
- VII. — du Chevalier d'Her... à Mad. de V**, en lui envoyant un Maure & un Singe, ibid.
- VIII. — de M. de V** à M. Mezière, Peintre, qui lui avoit envoyé une Allégorie relative à cet Homme célèbre, 213
- IX. — à Mad. des Houlières, en lui envoyant un Remède contre la Migraine, 214

- X. *Lettre de J. J. Rousseau à Mad. d'Az...*, qui lui
avoit envoyé l'Estante encadrée de son Portrait,
avec des Vers de son Mari au-dessous, Pag. 214
- XI. — du même à Mlle d'Ivernois, en lui envoyant
pour présent de noces un Lacet, que Rousseau lui-
même avoit treffé, 215
- XII. — de M. de V** au Directeur de l'Académie de
Petersbourg, qui lui avoit envoyé de la part de
l'Imperatrice une Médaille frappée à l'occasion de
la Paix avec la Porte, 216
- XIII. — de J. B. Rousseau à M. Aved, Peintre du
Roi, pour le remercier de son Portrait, ibid.
- XIV. — du même à M. Titon du Tillet, pour le
remercier de deux Estampes, 218
- XV. — d'un Poëte retiré en Campagne, à une Dame
de ses voisines, en lui envoyant une hure de San-
glier, 219
- XVI. — à Mlle ***, en lui envoyant un Pâté de
Sanglier, 220
- XVII. *Lettre de remerciement à Mad. l'Abbesse de ***,
qui avoit envoyé du Fruit, ibid.
- XVIII. — à M. l'Abbé **, en lui envoyant un Ca-
chet, 221

RECOMMANDATION (Lettres de).

- I. *LETTRE de Voiture à M. de Chavigny*, 222
- II. — du Chevalier d'Her... à Mad. de ***, 223
- III. — d'un Ami à un Ami, pour recommander ses af-
faires, 224
- IV. — d'un ROI à une Princesse sa sœur, pour lui re-
commander un Poëte célèbre, ibid.
- V. — de M. de Montesquieu à M. Cerati, 225
- VI. — du même à un autre Sçavant, ibid.
- VII. — de Mad. la Comtesse de la Suze, à M. le
Marquis de Créquy, pour lui recommander un
Gentilhomme condamné à une peine infamante, 226
- VIII. *Réponse de Racine à Boileau*, qui lui avoit re-
commandé M. Manchon son beau frere, 227
- IX. *Lettre de M. de V** à M. d'Alembert*, pour
lui recommander M. Poncet, célèbre Sculpteur, ibid.

- X. Lettre d'un Philosophe célèbre à M. Loiseau de Mauléon, Avocat, pour lui recommander l'affaire d'un de ses Amis, Pag. 228
- XI. — de M. C** à M. l'Abbé ** à Rome, pour lui recommander un jeune Peintre, 229
- XII. — de Mlle de Lenclos à St-Evremond, ibid.
- XIII. — de Madame ** à Madame **, 230
- XIV. — de M. l'Evêque de ** à M. le Comte de **, qui lui avoit demandé un Bénéfice pour M. l'Abbé **, ibid.
- XV. Lettre de recommandation à un Médecin pour un Apothicaire, 231
- XVI. Réponse de Mad. de Lambert, à qui on avoit recommandé un Gentilhomme, 232
- XVII. Lettre de recommandation pour un Homme qui avoit un Procès, 233
- XVIII. XIX. Réponses à Lettres de recommandation, ibid. & 234
- XX. Lettre de recommandation de l'Abbé de la Trappe à un Magistrat pour un de ses Amis, 235
- XXI. XXII. Lettre de recommandation à un premier Président, 236
- XXIII. Lettre de Mad. la Marquise de Simiane à M. l'Intendant de Provence, pour lui recommander un ancien Serviteur de son Pere, dont le Fils avoit été condamné aux Galères, 237
- XXIV. — de Mad. de ** à une Supérieure de Couvent, pour lui recommander une jeune Demoiselle, 238
- XXV. — de M. d'Uffé à J. B. Rousseau, pour lui recommander un particulier, 239
- Réponse, qui dévoile une équivoque plaisante, ibid.
- XXVI. Lettre de recommandation en faveur d'un Gentilhomme pauvre, 241
- Réponse, 242
- XXVII. Lettre à Mad. la Présidente d'O**, pour lui recommander un Procès, ibid.
- XXVIII. — de Scarron au Duc de Retz, pour lui recommander un Gentilhomme qui s'étoit battu en duel, 243

R E F U S (Lettres pour motiver un).

- I. *LETTRE d'un Ecclésiastique au Cardinal de Richelieu, qui vouloit le nommer à un Evêché, Pag.* 244
- II. — *d'un Pere à son Fils, pour le dispenser d'aller à une Thèse,* 246
- III. — *d'un Homme-de-Lettres de Province, qui refusoit d'aller habiter Paris,* 247
- IV. — *du Maréchal de Muy à LOUIS XV, qui vouloit le faire entrer dans le Ministère,* 248
- V. — *d'un Académicien de Paris, à un Homme-de-Lettres de Province, qui demandoit une place dans la Capitale,* ibid.
- VI. VII. VIII. *Réponses à des Emprunteurs,* 250-51
- IX. *Réponse du Vicomte d'Orte, Commandant de Bagnonne, à Charles IX, qui lui avoit ordonné de faire massacrer les Protestans,* 252
- X. *Lettre d'un vieux Militaire à un Ministre, pour le prier de le dispenser de remplir la place de Maire,* 253
- XI. — *du même, pour demander qu'on lui permette de donner sa démission,* 254
- XII. — *de J. B. Rousseau à M. le Baron de **, pour le prier de refuser l'argent que des particuliers vouloient lui donner,* 255
- XIII. — *d'un Maître-de-Pension à un Ami, qui demandoit une place dans sa maison,* 257
- XIV. *Réponse d'un Religieux, Homme-de-Lettres, à un Supérieur - Général qui lui offroit une Supériorité,* 258
- XV. — *du Révérend Pere R. B. à M. de **, qui demandoit une place dans son Ordre pour un Jeune-homme,* 260
- XVI. — *de M. l'Abbé de ** à un Evêque qui l'avoit nommé Professeur de Théologie dans son Séminaire,* ibid.
- XVII. *Lettre à M. **, qui demandoit du Vin de Côte-rôtie,* 261
- XVIII. *Réponse à une personne qui invitoit un de ses Amis à revoir sa Patrie,* ibid.
- XIX. *Lettre de J. J. Rousseau à M. le Marquis de*

Mirabeau, qui lui avoit offert une retraite dans
ses Terres, Pag. 262

XX. Lettre du même à Mad. la M^{lle} de **, 263

XXI. — du même au Général Conway, qui lui avoit
obtenu une Pension du Roi d'Angleterre, laquelle
il refusoit, 265

REMERCIEMENT (Lettres de).

I. LETTRE de M. l'Abbé ** à Monseigneur l'Archevê-
que de ***, qui lui avoit donné un Bénéfice, 267

II. — de Corneille à St-Evremond pour le remercier
de ce qu'il lui avoit donné son suffrage pour sa ma-
nière tragique, 268
Réponse de St-Evremond, ibid.

III. — de Boileau à Racine, qui avoit procuré un
Bénéfice à son Frere l'Abbé Boileau, 270

IV. — de M. de V** à l'Abbé de Chauvieu, qui lui
avoit donné des conseils sur un de ses Ouvrages, 271

V. — du même à M. de la Tourette, Directeur de l'A-
cadémie de Lyon, qui avoit engagé M. Poncez à
aller à Ferney pour faire en marbre le buste de M.
de Voltaire, 272

VI. — du même à M. Poncez, &c. 273

VII. — de la Reine Marie, Epouse de Jacques II,
Roi d'Angleterre, au Roi LOUIS XIV, 274

VIII. — d'un Militaire à un Ministre de la Guerre,
qui l'avoit nommé Gouverneur de **, 275

IX. — de M. de Voltaire à M. la Borde, qui lui
avoit proposé de remettre en musique son Opéra de
Pandore, ibid.

X. — d'un Financier de Province à un Fermier-Gé-
néral, qui lui avoit procuré un nouvel Emploi, 277

XI. — de M. de la Bruyère à M. le Comte de Buffi,
ibid.

XII. — d'un Grand à un Homme auquel il avoit pro-
curé une Place, 278

XIII. — d'un Homme qui avoit fait une action géné-
reuse, ibid.

XIV. Lettre de remerciement de M. de V** au Roi
Stanislas, 279

- XV. *Lettre d'un jeune Littérateur à un Journaliste célèbre*, Pag. 280
- XVI. — *de Furetière à M. Renaudot, Médecin de la Faculté de Paris, qui l'avoit traité dans une maladie*, 281 *Réponse de M. Renaudot*, 282
- XVII. *Lettre de l'Impératrice de Russie à l'Académie de Berlin*, 283
- XVIII. *Lettre de remerciement à un Protecteur*, 284
- XIX. — *d'un Littérateur à l'auteur de la Tragédie de C***, 285
- XX. — *de M. C** à M. Linguet sur son Traité des Canaux navigables*, ibid.
- XXI. — *des Habitans de Marolles à M. de Meillan, Intendant du Hainault*, 286
- XXII. *Lettre de remerciement de M. de V** au Pape Benoît XIV, qui lui avoit cnvoyé des Medailles*, 287
- XXIII. *Lettre du Comte de Bussi à Mad. la Marquise de T** , pour la remercier des bontés qu'elle avoit pour Mad. de Bussi*, 288
- XXIV. — *de M. G** à un Jésuite, qui lui avoit envoyé une Harangue de Collège*, ibid.
- XXV. — *de M. le Maréchal de Tallard à Mad. de Maintenon*, 289
- XXVI. — *de Racine à M. le Prince de Condé, qui lui faisoit donner tous les ans quittance de la Paulette, &c.* 290
- XXVII. — *de Mad. de Coulanges à Mad. de Grignan, qui lui avoit procuré un bon Médecin*, 291
- XXVIII. — *du Cardinal Alberoni à M. de Voltaire, qui avoit parlé de lui avec éloge dans l'Histoire de Charles XII, Roi de Suède*, ibid.
- Réponse de M. de Voltaire*, 292
- XXIX. *Réponse à une Lettre de remerciement de M. ** à M. ***, 293
- XXX. XXXI. *Lettres du même*, ibid. & 294
- XXXII. *Lettre du Roi de Prusse à M. de Domasnew, Directeur de l'Académie de Pétersbourg, sur son aggrégation à cette Compagnie*, ibid.
- XXXIII. — *de M. de V** à M. M** , auteur d'une Ode à sa louange*, 295

- XXXIV. *Lettre de remerciement & de recommandation à une Religieuse*, 296.
- XXXV. *Réponse à une Lettre de remerciement*, 297
- XXXVI. XXXVII. XXXVIII. *Lettres de remerciement à un Instituteur distingué*, *ibid.* & 298
- XXXIX. *Réponse de J. B. Rousseau à une Lettre de remerciement du célèbre Comédien Baron*, 299
- XL. *Lettre de Fontenelle au Roi Stanislas, qui l'avoit fait recevoir de l'Académie de Nancy*, 300.
- * *Réponse du Roi Stanislas*, *ibid.*
- XLI. *Lettre de Voltaire au Roi de Prusse, qui lui avoit envoyé de la Porcelaine*, 301
- XLII. — *du même à M. Messance, qui lui avoit envoyé un TRAITÉ sur les probabilités de la durée de la vie*, 302.
- XLIII. — *de J. B. Rousseau à M. Boutet, qui ayant appris sa maladie, venoit de lui envoyer de l'argent*, *ibid.*
- XLIV. *Lettre de remerciement pour des conseils donnés*, 303.
- XLV. *Réponse d'un Homme-de-Lettres à M. **, qui le remercioit des éloges qu'il lui avoit donnés*, 304.
- XLVI. *Réponse d'un Littérateur célèbre de Paris, à une Lettre de remerciement de M. C***, *ibid.*
- XLVII. XLVIII. *Lettres de M. de V** à M. de Parcieux, pour le remercier de son Mémoire sur son Projet d'amener la Rivière d'Yvette à Paris*, 305 306
- XLIX. — *d'un Ami à un Ami*, 307
- L. — *de Mad. du Bocage à Mylord Chesterfield*, 308.
- LI. — *de J. J. Rousseau à M. Vernes*, 309
- LII. — *du même à M. le Général Conway, qui lui avoit obtenu une gratification du Roi d'Angleterre*, *ibid.*
- LIII. — *du même au Lord ***, 310
- LIV. — *du même à M. le Duc de Grassin, qui avoit obtenu la modération de quelques droits exigés par la Douane*, 311
- LV. — *du même à M. Granville, son voisin de Campagne, qui lui faisoit de petits cadeaux*, 312

REPROCHES (Lettres de).

- I. LETTRE de J. J. Rousseau à M. Diderot , Pag. 314
- II. -- de M. de la Condamine à l'Auteur d'un Voyage de Londres , 316
- III. Réponse du Duc de Noailles , à une Lettre de reproches de l'Evêque de Châlons , son oncle , 318
- IV. Lettre de M. l'Abbé C** à un Ami , en réponse à une Lettre de reproches , 319
- V. Lettre à un ancien Ami , 320
- VI. -- de Mlle. de Scuderi au Comte de Buffi , 321
- VII. -- d'un Homme auquel on avoit prêté des propos injurieux contre un de ses Amis , 322
- VIII. -- du Comte de Buffi au Comte de Coligni , 323
- IX. -- de Mad. la Duchesse du Maine à M. de Lamotte , qui refusoit de lui envoyer des Vers , 324
- X. Lettre à un mauvais Payeur , ibid.
- XI. Réponse à une Personne qui se plaignoit que les plaisirs du Carnaval l'avoient fait-oublier , 325
- XII. Réponse à une Lettre de reproches , 326
- XIII. Lettre de M. de V** à M. de la Marre , au sujet de l'édition qu'il avoit donnée de la Tragédie de la Mort de César , 327
- XIV. -- de M. l'Abbé de Chaulieu à Mad. la Duchesse de ** , 328
- XV. -- d'une Mere à son Fils , en l'éloignant de Paris , ibid.
- XVI. -- d'une Demoiselle Pénitente à un Séducteur , 330
- XVII. -- de J. B. Rousseau à des Libraires de Rotterdam , qui l'imprimoient malgré lui , 331
- XVIII. -- de M. l'Abbé ** à un mauvais-Plaisant , qui lui reprochoit d'être triste , 333
- XIX. -- de M. de Lamotte à Mad. de Lambert , qui lui avoit reproché de n'admettre dans les Femmes que de l'imagination , 335
- XX. -- de M. de V** à M. Horace Walpole , pour répondre aux reproches qu'en lui a faits au sujet de Shakespear , ibid.
- XXI. -- du même à un Académicien , où il répond

*aux reproches faits au sujet de ses Commentaires
sur Corneille ,* Pag. 337

XXII. — de J. J. Rousseau à M. Guis, qui lui avoit
appris les propos du Public au sujet de sa brouille-
rie avec M. Hume , 339

RÉTRACTATION, Voyez EXCUSE.

SILENCE (Lettres pour reprocher
ou pour excuser LE).

I. LETTRE d'un Ami à un Ami , 341

II. — du Révérend Pere ** à un de ses Amis , 342

III. IV. — de M. ** à un de ses Amis , *ibid.* & 343

V. — du Comte de Buffi à la Comtesse de Fiesque , *ibid.*

VI. — d'un Ami à un Ami , 344 VII. Réponse , 345

VIII. IX. Réponses à Lettres où l'on reprochoit le
silence , *ibid.* & 346

X. Lettre d'un Homme-de-Lettres à M. C** , *ibid.*

XI. — du Comte de Buffi à Mad. la Marquise d'Hu-
mières , 347

XII. — du même à M. de M** , 348

XIII. — du P. Bouhours au Comte de Buffi , *ibid.*

XIV. XV. Réponses à Lettres où l'on excusoit la si-
lence , 349

XVI. Réponse à une Lettre où l'on reprochoit un style
trop laconique , 350

XVII. Lettre de J. J. Rousseau à Mylord Maréchal ,
ibid.

XVIII. — du même au même , après sa brouillerie
avec M. Hume , 351

XIX. — de Mad. la Comtesse du Plessis à M. de
Buffi , 353

XX. Réponse de la Fontaine à Racine, qui s'étoit
plains qu'il lui cachoit les fruits de sa plume , 354

XXI. Lettre à un Ami, Homme-de-Lettres , 357

XXII. Réponse , *ibid.*

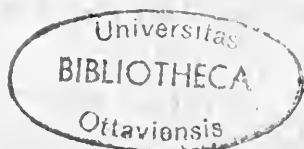
XXIII. Autre Réponse , 358

VOYAGES (Lettres contenant des rela-
tions familières de).

I. LETTRE de la Fontaine à son Epouse, renfermant

<i>des narrations enjouées d'un Voyage à Tours,</i>	359
II. <i>Lettre de Racine à la Fontaine, (Détails plaisans d'un Voyage de Paris à Uzez,)</i>	365
III. — <i>du même à M. le Vasseur, sur un petit Voyage à Nîmes,</i>	370
IV. — <i>de la Marquise de ** à Mad. du Montier, (Récit d'un Voyage de la Reine de Sardaigne,)</i>	372
V. <i>Lettres de Madamé du Bocage à sa Sœur :</i>	
1°. <i>Détails sur le Carnaval de Rome,</i>	376
2°. <i>Des Prédicateurs Italiens,</i>	377
3°. <i>Du Théâtre de Parme,</i>	378
4°. <i>Détails sur Marseille & Avignon,</i>	379

F I N de la Table du Tome II & dernier.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage qui a pour titre : NOUVEAU MANUEL ÉPISTOLAIRE, renfermant par ordre alphabétique des Modèles de Lettres sur différens sujets qui se présentent dans la vie, avec quelques Avis sur le cérémonial qu'on doit observer, & des Observations sur le style épistolaire ; je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Caen, ce trois Janvier 1785. Signé MOYSA NT.

PRIVILÈGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le fleur LE ROY, Imprimeur-Libraire à Caen, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public LE NOUVEAU MANUEL ÉPISTOLAIRE, renfermant par ordre alphabétique des Modèles de Lettres sur différens sujets qui se présentent dans la vie, avec quelques Avis sur le cérémonial qu'on doit observer, & des Observations sur le style épistolaire ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons, par ces Presentes, de faire

imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayant cause, à peine de fausse & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau Papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos ordres; qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant-cause pleinement & paisiblement, sans

souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-septième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-cinq, & de notre règne le onzième.

PAR LE ROI, EN SON CONSEIL.

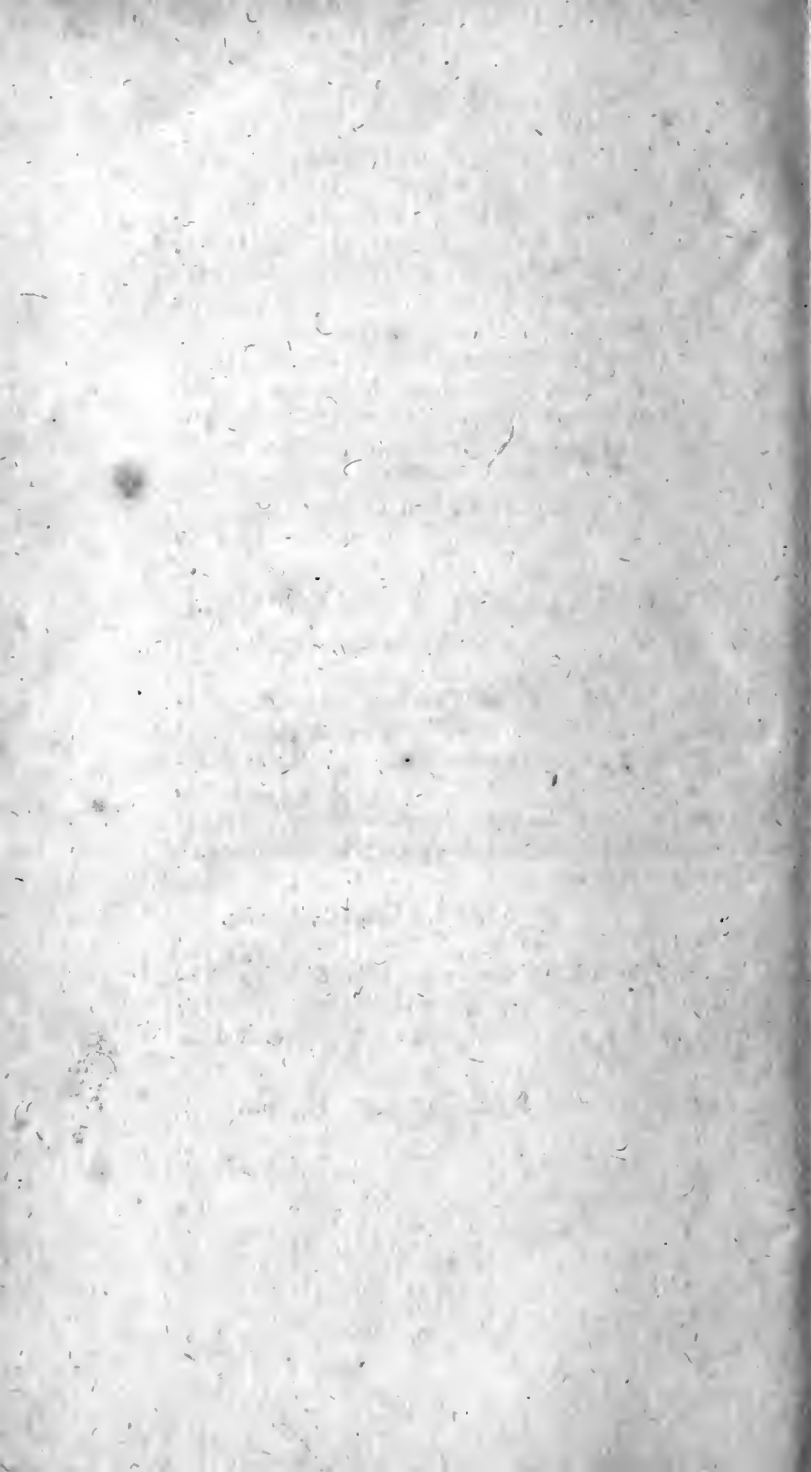
Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 137, Folio 247. conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris le 28 Janvier mil sept cent quatre-vingt-cinq.

Signé LE CLERC, Syndic.

Registré sur le Registre premier de la Chambre Syndicale des Imprimeurs-Libraires-Relieurs de la Ville de Caen, Folio 44, conformément aux Réglemens. A Caen ce 5 Février 1785.

Signé CAILLOT, Adjoint.





Bibliothèque
sité d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

OCT 12 1969

NOV 13 1970

Feb. 22/71

JUN 15 1972

